



**HAL**  
open science

**Entre ethnocentrisme et interculturalité: le cas des relations de voyage et de conquête. Relation de voyage 1527-1537, d'Álvar Núñez Cabez de Vaca et Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne de Bernal Díaz del Castillo**

Elvia Celica

► **To cite this version:**

Elvia Celica. Entre ethnocentrisme et interculturalité: le cas des relations de voyage et de conquête. Relation de voyage 1527-1537, d'Álvar Núñez Cabez de Vaca et Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne de Bernal Díaz del Castillo. Anthropologie sociale et ethnologie. 2014. dumas-01058473

**HAL Id: dumas-01058473**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01058473>**

Submitted on 26 Aug 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Université des Antilles et de la Guyane

Faculté des Lettres et Sciences Humaines

MASTER ARTS, LETTRES Et LANGUES

Mention Arts, Lettres et Langues

Spécialité Langues, Littérature et Civilisation

Parcours Etudes Hispanophone

ENTRE ETHNOCENTRISME ET INTERCULTURALITE :  
LE CAS DES RELATIONS DE VOYAGE ET DE CONQUÊTE.  
*RELATION DE VOYAGE 1527-1537, D'ÁLVAR NÚÑEZ CABEZA DE VACA  
ET HISTOIRE VÉRIDIQUE DE LA CONQUÊTE DE LA NOUVELLE - ESPAGNE*  
DE BERNAL DÍAZ DEL CASTILLO

## MEMOIRE DE MASTER

Présenté et soutenu

Par

Mlle CELICA Elvia

Sous la direction de

Madame le Professeur BERTIN-ELISABETH Cécile

LABORATOIRE D'ACCUEIL :

Centre de Recherche Interdisciplinaires en Lettres, Langues, Art et Sciences Humaines

(CRILLASH : EA 445)

Année universitaire 2013-2014

# REMERCIEMENTS

A ma directrice de mémoire, Madame Bertin-Elisabeth pour sa disponibilité et ses précieux conseils.

# Table des Matières

Remerciements .....	2
1. Rencontre avec le sujet.....	6
1.1. Objet de l'étude.....	6
1.2. Motivations personnelles .....	9
1.3. Intérêt du sujet.....	11
1.4. Etat des lieux.....	13
1.4.1. Travaux sur le thème de la conquête .....	13
1.4.2. Travaux sur les auteurs de notre corpus.....	18
1.4.2.1. Christian Duverger , <i>Cortés et son double : enquête sur une mystification</i> .....	18
1.4.2.2. Jean-Claude Martin, <i>L'Inconquistador ou le poème épique de Cabeza de Vaca</i> .....	20
1.4.2. Travaux sur le genre "récit de voyage".....	21
1.4.3. Travaux sur l'ethnocentrisme et l'interculturalité .....	23
1.4.3.1. Travaux sur l'ethnocentrisme .....	23
1.4.3.2. Travaux sur l'interculturalité : .....	25
1.4.4. Le Divers .....	27
1.4.5. L'histoire officielle.....	28
2. Problématique, hypothèses et objectifs .....	30
2.1. Problématique .....	30
2.2. Hypothèses.....	31
2.3. Objectifs.....	32
3. Méthodologie et outillage conceptuel .....	33
3.1. La littérature de voyage, un genre qui se construit durant la Conquête de l'Amérique.....	33
3.1.1. Spécificités de ce genre émergent .....	33
3.1.2. Un paratexte qui annonce le projet de Álvaro Núñez Cabeza de Vaca et de Bernal Díaz del Castillo.....	38
3.1.2.1. Définitions : .....	38
3.1.2.2. A propos du choix des titres .....	42
3.1.2.3. Le pacte de lecture : prologue et <i>incipit</i> .....	47
3.1.5. Une auto-héroïsation ?.....	53
3.2. La littérature de voyage un genre entre ethnocentrisme et interculturalité.....	57
3.2.1. La notion d'ethnocentrisme .....	57
3.2.1.1. Définition .....	57
3.2.1.2. Autres notions relatives à l'ethnocentrisme .....	59
3.2.2. La notion d'interculturalité.....	63
3.2.1. Définitions .....	63
3.2.2. Autres notions relatives à l'interculturalité.....	71
3.2.3. A propos de l'exotisme .....	75

3.2.3.1 Exotisme et ethnocentrisme .....	75
3.2.3.2. Exotisme et interculturalité .....	79
3.3. La littérature de voyage, un genre qui participe à l'écriture de l'Histoire .....	82
3.3.1. Ethnocentrisme et Histoire officielle.....	82
3.3.1.1. Mythification de l'événement .....	82
3.3.2. Portrait des vaincus .....	88
3. 3.2. Interculturalité et nouveau rapport à l'Histoire .....	93
3.3.2.1. L'Inconquistador .....	93
3.3.2.2. Portraits des Autochtones .....	95
4. Résultats et perspectives.....	100
4.1. Résultats.....	100
4.2 Perspectives .....	102
5. Bibliographie .....	103
Annexes.....	106

# 1. Rencontre avec le sujet

## 1.1 Objet de l'étude

En littérature, le récit de voyage a longtemps été considéré comme un genre mineur. Aussi l'étude de ces récits fut souvent laissée de côté. Avec la « conquête » de l'Amérique et les grandes découvertes, les récits de voyage, plutôt dénommés journaux de bord, chroniques de Conquête, etc. se développent. Mais comme l'indique Réal Ouellet : « selon les époques, les pays où elles naissent, les relations de voyages varient considérablement dans leur forme et leur orientation thématique »<sup>1</sup>. Dans le cas de notre étude, il convient de préciser que nous nous intéresserons à deux formes de récits de voyage : le récit de conquête et la relation de voyage.

La première des œuvres de notre corpus s'intitule : *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne* et fut écrite par Bernal Díaz del Castillo, un conquistador qui participa à diverses expéditions : d'abord sous le commandement de Francisco Hernández de Córdoba (expédition en direction de la côte du Yucatán en 1517), puis sous le commandement de Juan de Grijalva (expédition qui avait pour but d'explorer plus minutieusement les territoires déjà découverts). La plus importante des expéditions auxquelles il participa fut celle de la conquête de l'empire aztèque au Mexique (en 1519), menée par Hernán Cortés jusqu'à la chute de l'Empire aztèque en 1521. A travers son témoignage authentique en tant que soldat présent lors de ces événements, nous pourrions interroger le traitement du rapport à l'altérité indigène.

L'autre œuvre retenue s'intitule *Relation de voyage 1527-1537*. Son auteur : Álvaro Núñez Cabeza de Vaca est aussi un conquistador espagnol qui participa à divers voyages vers l'Amérique, notamment à Cuba et en Floride. Il prend ainsi part à l'expédition de Pánfilo de Narváez, en 1527, en tant que trésorier. Comme il l'annonce lui-même, sa véritable aventure commence à la suite d'un naufrage où seuls survécurent quatre Espagnols dont lui-même. Avec ces compagnons d'infortune : Alonso del Castillo Maldonado, Andrés Dorantes de Carranza et Estebanico, ils vécurent huit années avec les Amérindiens. Cabeza de Vaca nous

---

<sup>1</sup> Réal Ouellet, *La Relation de Voyage en Amérique (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles), Au carrefour des genres*, Presses de l'Université de Laval, Collections de la République des Lettres, 2010.

propose donc son regard sur le contact direct avec les populations autochtones en ce début de colonisation européenne en Amérique. Il s'agit d'un récit de conquête original, car justement dénué de combats conquérants, mais qui développe plutôt la thématique de la survie avec et souvent grâce aux Amérindiens. Il importera dès lors de s'intéresser d'emblée aux choix des titres de chacune de ces œuvres qui semblent indiquer une orientation différente pour des soldats espagnols a priori venus initialement dans le même but de conquérir et de s'enrichir.

En effet, ces deux conquistadors du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècles partent du même pays d'origine : l'Espagne pour aller vers la même destination : l'Amérique, soit un voyage de leur contrée natale, leur « Ici », vers un autre horizon, l'Ailleurs américain. Les titres de ces récits sont en effet différents : *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, autrement dit un récit de Conquête, et *Relation de voyage 1527-1537*, soit une relation de voyage sur une période donnée. Une divergence semble donc transcrite via les appellations « voyage » et « conquête ». Or, tout récit de voyage se décline sous la forme d'une narration dans laquelle le voyageur rend compte de ses déplacements, des populations rencontrées, tout en partageant son ressenti avec le lecteur ainsi que diverses descriptions. Comme le rappellent Claude Duchet et Stéphane Vachon, il s'agit du « récit d'une aventure, [d'un] inventaire de richesses d'une richesse exotique et [d'un] discours fortement dramatisé sur le contact avec un monde nouveau »<sup>2</sup>.

Étant donné la pluralité des types de récits de voyage, il importe de préciser que le récit de conquête est un récit relaté par un voyageur qui participe à une expédition militaire. Le voyageur conquérant nous livre de ce fait des détails sur les stratégies, les batailles et les conditions de survie sur terre ou à bord d'un navire de soldats qui découvrent l'altérité.

Les deux œuvres de notre corpus appartiennent, nous l'avons rappelé, au XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, c'est-à-dire l'époque de la conquête et de la colonisation espagnole de l'Amérique, époque de ce fait de voyages transatlantiques entre ce que les Européens appelèrent le Nouveau Monde et l'Ancien Monde et où la découverte d'une humanité autre relevait à la fois de l'Utopie (Mythe du Bon Sauvage) et de la menace. Aussi, ces deux œuvres traitent non seulement des mêmes thèmes, à savoir la Conquête et la colonisation de l'Amérique (désir d'évangélisation, soif de richesses...), mais partagent également une même

---

<sup>2</sup> Claude Duchet, Stéphane Vachon, *La recherche littéraire : objets et méthodes*, Paris, Editions XYZ, 1998.

période temporelle le tout début du XVI<sup>e</sup> siècle, plus précisément de 1517 à 1537, l'amplitude des terres visitées allant de la Floride au Texas.

Assurément, les récits de conquête et de voyage instituent un certain rapport à l'Autre, lequel convoque deux concepts généralement opposés, à savoir : l'ethnocentrisme et l'interculturalité, avec soit un regard tourné vers soi-même, soit un regard qui accepte l'Autre. En effet, ces rencontres et chocs de cultures contribuèrent à développer divers stéréotypes et à fonder une poétique du Même, ayant pour centre l'Europe (l'Espagne). Toutefois, des ressemblances et des divergences d'approche sont à noter et il conviendra de les analyser. C'est pourquoi nous avons choisi pour illustrer le traitement des concepts d'ethnocentrisme et d'interculturalité de travailler sur deux œuvres d'Espagnols ayant participé à la rencontre entre l'Ancien et le Nouveau Monde et de questionner de façon comparative le rapport entre ethnocentrisme et interculturalité.

Ces deux auteurs, avec des approches différentes, qu'il importera d'étudier, nous font partager leurs expériences. Ce sont des témoignages à caractère personnel, c'est-à-dire des sortes d'autobiographies qui transcendent néanmoins la dimension purement personnelle et nous permettent de mieux comprendre la rencontre avec l'altérité et les rapports entre l'Ici et l'Ailleurs, entre Centre et Marge à l'heure où le monde s'ouvre mentalement et géographiquement à un nouveau continent.

Ces deux auteurs protagonistes et narrateurs ont dû se battre pour survivre et s'adapter à des situations nouvelles en des échanges de divers types avec les Amérindiens dont ils nous font des « portraits » à partir de leurs propres représentations du monde. Aussi, entre histoire et fiction, poids du souvenir et réécritures des souvenirs, ces approches demeurent des témoignages de la rencontre « historique » entre l'Europe et l'Amérique, soit une histoire écrite par les vainqueurs comme le souligne Nathan Wachtel<sup>3</sup>.

---

<sup>3</sup> Nathan Wachtel, *La vision des vaincus*, Paris, Gallimard, 1971.

## 1.2. Motivations personnelles

L'intérêt pour ce sujet s'est révélé à la suite d'un cours de Master1 portant sur les littératures de voyage avec des thématiques comme l'Ici et l'Ailleurs ou encore le Même et l'Autre. Deux concepts distincts se dégagèrent alors : l'interculturalité et l'ethnocentrisme dont les contours et les rapports me semblent encore à approfondir, d'où mon choix de continuer à travailler sur ces thématiques.

Ce cours sur les littératures de voyage permit d'aborder le thème de la découverte du Nouveau Monde à travers par exemple l'étude du *Journal de bord* de Christophe Colomb. Travailler sur des supports tel qu'un journal de bord ou une relation de voyage suscita chez moi un vif intérêt, car ce type de littérature me changeait de la littérature « classique » plutôt étudiée dans le système scolaire et universitaire, à savoir la poésie, le théâtre ou le roman. De surcroît, la lecture de ces récits associe à la fois le *docere* et le *delectare*, car elle permet de voyager, de s'évader tout en possédant une fonction didactique. En effet, ces lectures sont aussi l'occasion de mieux connaître notre passé, ce qui nous permet de mieux appréhender certains comportements encore prégnants en Amérique aujourd'hui.

De surcroît, j'avais commencé à comprendre la notion d'ethnocentrisme lorsque j'avais étudié dans le Secondaire la première guerre mondiale (1914-1918) et plus particulièrement le génocide arménien qui coûta la vie à près de deux cent mille Arméniens. De même, la seconde guerre mondiale (1939-1945), avec l'extermination des Juifs, des Slaves et des Tziganes par le régime nazi m'avait montré combien un groupe peut décider, idéologiquement, de se présenter et de se construire comme le seul centre possible. Je souhaitais, pour ma part, analyser ce rejet de l'Autre dans un contexte plus proche du mien, à savoir la Caraïbe qui connut les violences de l'esclavage légitimées par l'idéologie raciste développée officiellement dans l'Europe de cette époque.

Quant au concept d'interculturalité, lequel n'a vu le jour qu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, nous remarquons que certaines institutions ont parfois tenté bien avant de minorer l'ethnocentrisme, comme par exemple avec *La déclaration des Droits de l'homme* (1789) qui a pour principe de reconnaître l'égalité et la liberté de tout être humain, quelles que soient son ethnie, sa nationalité ou encore sa religion.

Aujourd'hui, ce choix de reconnaissance de la richesse des différences est également possible dans des associations comme l'AEDH, créée en 2000, qui est un regroupement des ligues de défenses des droits de l'homme des pays de l'union européenne. De même, Amnesty International est un mouvement mondial et indépendant rassemblant des personnes qui œuvrent pour le respect, la défense et la promotion des droits humains. Enfin, nous pourrions citer aussi l'UNESCO dont l'une des missions attestée est de favoriser « le dialogue interculturel par la protection du patrimoine et la mise en valeur de la diversité culturelle »<sup>4</sup>. Il est à noter que certaines personnalités ont contribué à promouvoir l'interculturalité dans le monde. Tel était le cas de Nelson Mandela qui fut un acteur interculturel de par son engagement pour la réconciliation d'une nation arc-en-ciel en Afrique du Sud.

Il n'est pas négligeable de constater que les exemples d'ethnocentrisme dans le monde sont plus généralement mis en avant que les exemples d'interculturalité. Or, une relecture des premiers récits de la rencontre entre Europe et Amérique, à l'instar des deux œuvres de notre corpus, nous montre l'ambiguïté du lien entre ethnocentrisme et interculturalité.

C'est pourquoi le choix de ce sujet me tenait à cœur : retourner aux origines de la mise en place d'un discours entre ethnocentrisme et interculturalité me semble vraiment nécessaire afin de mieux comprendre la construction de l'eurocentrisme et son impact du point de vue sociopolitique et sur les mentalités en Amérique et dans la Caraïbe.

---

<sup>4</sup> <http://fr.unesco.org/about-us/propos-de-lunesco>, consulté le 28/01/2014.

### 1.3. Intérêt du sujet

L'histoire de la « découverte » du « Nouveau » Monde sollicite souvent le nom de Christophe Colomb et cela dès les classes élémentaires. Or, le vrai visage de la « découverte » nous est souvent masqué, car on apprend juste le nom des grands explorateurs, de chefs conquistadors et de terres « découvertes » portant des noms venus d'Europe (New York, Nouvelle Espagne...), sans vraiment évoquer le cas de la masse des soldats ou encore moins des Autochtones. C'est pourquoi je souhaitais d'autant plus faire mieux connaître ces deux hommes : Bernal Díaz del Castillo et Álvaro Núñez Cabeza de Vaca qui, plus humblement, participèrent à ces événements souvent tragiques et participèrent à la création de l'image des habitants du « Nouveau » Monde, certes pas au même niveau.

Le cas de ces deux conquistadors ayant produit des œuvres très différentes, tant dans la forme que dans le fond, me paraît intéressant à traiter, d'autant que ces œuvres ne connurent pas le même succès. De plus, ces deux récits nous permettent de questionner le genre de la littérature de voyage avec ses canons et ses variantes.

De surcroît, c'est véritablement la notion de modèle qui se voit convoquée dans ce travail qui, à la suite de Nathan Wachtel, rappelle le poids hégémonique, ethnocentrique de l'histoire officielle écrite par les Européens :

L'historiographie occidentale a longtemps instauré l'Europe comme le centre de référence par rapport auquel s'ordonnait l'histoire de l'humanité. Selon une représentation simple et unilinéaire du devenir, toutes les sociétés étaient censées passer par les mêmes étapes sur la voie du progrès et de la civilisation, dont l'Europe incarnait le modèle le plus achevé ; dans ce cheminement les sociétés non européennes se situaient en arrière, illustrant des Etats de moindre civilisation : il s'agissait d'une idéologie justificatrice de l'expansion de l'Occident dans le monde, et de son hégémonie.<sup>5</sup>

De même, mon étude permettra de dégager, je l'espère, certaines modalités de la construction du récit de voyage et de conquête, à partir notamment du système idéologique de l'Espagne triomphante d'alors, c'est-à-dire un eurocentrisme nourri de ses propres mythes (notamment, de l'Antiquité) des luttes antérieures, réalisées en Europe et de récits de voyage aux aspects merveilleux comme celui de Marco Polo.

---

<sup>5</sup>*La vision des vaincus, op. cit.*, p. 21.

Il s'agira de ce fait de participer à la déconstruction de l'image que Christophe Colomb a laissé des « Indigènes », mais également à la déconstruction de l'image homogène et héroïque d'Hernán Cortés. En somme, l'un des intérêts principaux de notre étude sera de participer à la construction d'une nouvelle image de l'histoire en engageant une réflexion sur une forme littéraire née de la rencontre de différents peuples et identités, à la croisée des concepts d'ethnocentrisme et d'interculturalité.

## 1.4. Etat des lieux

Nous exposerons, par thèmes, les divers travaux qui nous ont permis d'avancer dans notre étude.

### 1.4.1. Travaux sur le thème de la conquête

#### - *El requerimiento* :

En 1512, est formulée une injonction aux populations amérindiennes de l'Amérique, il s'agit du *requerimiento*. C'est une injonction qui fut rédigée par un juriste nommé Juan López de Palacios Rubios avec pour objectif de légitimer la conquête par le biais de la religion catholique. Ainsi, il s'agissait d'informer les Indiens de la légitimité de leurs actions par le biais de la religion. Tzvetan Todorov a montré dans *La conquête de l'Amérique*<sup>6</sup> le caractère absurde de cette légalisation :

Ce texte, curieux exemple d'une tentative pour donner une base légale à la réalisation des désirs, commence par une brève histoire de l'humanité, dont le point culminant est l'apparition de Jésus-Christ, déclaré « chef du lignage humain », espèce de souverain suprême, qui a sous sa juridiction l'univers tout entier. Ce point de départ établi, les choses s'enchaînent tout simplement : Jésus a transmis son pouvoir à Saint-Pierre, celui-ci aux papes qui l'ont suivi ; l'un des derniers papes a fait don du continent américain aux Espagnols [...]<sup>7</sup>.

De plus, cette injonction devait être lue en espagnol, une langue inconnue pour les Indiens, et suite à cette lecture, les Indiens avaient deux choix : accepter ou se rebeller. Ceux qui refusaient de se plier à cette injonction étaient alors victimes de maltraitances comme l'expose Todorov :

Si vous ne le faites pas, ou si vous allongez malicieusement les délais pour vous décider, je vous certifie qu'avec l'aide de Dieu, je vous envahirai puissamment et vous ferai la guerre de tous côtés et de toute façon que je le pourrai, et vous assujettirai au joug et à l'obéissance de l'Eglise et de leurs Altesses. Je vous prendrez vous vos femmes et enfants et vous réduirai à l'esclavage. En esclaves je vous vendrai et je disposerai de vous selon les ordres de leurs Altesses. Je prendrai vos biens et vous ferai tout le mal [...] comme il convient des vassaux qui n'obéissent pas à leur seigneur, ne veulent le recevoir, lui résistent et le contredisent<sup>8</sup>.

Le *requirimiento* a suscité rapidement de nombreuses critiques chez certains auteurs comme Las Casas ou encore Montaigne dans ses *Essais*. Ce texte du *requerimiento* et les

---

<sup>6</sup> Tzvetan, Todorov, *La conquête de l'Amérique : la question de l'Autre*, Paris, Seuil, 1982.

<sup>7</sup> *Op. cit.*, p. 153.

<sup>8</sup> *Idem*.

critiques attenantes m'ont permis de mieux appréhender la vision ethnocentrique de cette époque et le poids de la religion comme motif premier pour justifier la domination européenne.

- La Controverse de Valladolid :

J'ai continué mes lectures pour essayer de mieux comprendre les rapports entre Espagnols et Amérindiens. Je me suis intéressée à la fameuse Controverse de Valladolid.

Entre 1550 et 1551 s'est tenu en effet au Collège San Gregorio de Valladolid un débat sur la colonisation du « Nouveau Monde ». Ce débat opposait le Dominicain Bartolomé de Las Casas à Juan Ginés de Sepúlveda. D'un côté il y avait le défenseur des Indiens et de l'autre un théologien reconnu qui soutenait les conquistadores dans leurs actions. Le débat a eu pour objectif de trouver une solution pour amener les Indiens à la conversion. Dans son plaidoyer en faveur des Indiens, Bartolomé de Las Casas fait valoir son vécu pour faire l'éloge de ces derniers : « *Ces peuples, pris dans leur ensemble, sont de leur naturel toute douceur, humilité et pauvreté, sans défense ni armes, sans la moindre malice, endurants et patients comme personne au monde* »<sup>9</sup>.

Las Casas fonde son argumentation sur la religion en s'inspirant de la philosophie de Saint Thomas d'Aquin pour qui c'est la religion qui détermine nos droits et nos devoirs d'après le premier commandement du Christ : « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* ». L'approche religieuse de Las Casas admet une égalité universelle qui annule elle-même toute idéologie de supériorité ou d'infériorité. Dans sa conception, les Indiens sont des êtres à part mais entièrement aptes à la conversion et ce sans aucune difficulté : « *Les Indiens sont si doux et décents que, plus que toute autre nation dans le monde entier, ils sont enclins et prêts d'abandonner l'adoration des idoles et d'accepter, province par province et peuple par peuple, la parole de dieu et la prédication de la vérité* »<sup>10</sup>. Les Indiens possèdent des coutumes différentes (sacrifices humains) liées à leur culture, qui ne sont pas plus choquantes que les coutumes romaines. Pour Las Casas, c'était donc un devoir d'accepter cette différence qui ne devait pas être un motif pour justifier des crimes à l'encontre des Indigènes.

---

<sup>9</sup> *Op. cit.*, p. 169.

<sup>10</sup> *Idem.*

Juan Ginés de Sepúlveda établit à son tour son plaidoyer sur la théorie d'Aristote qui, rappelons-le, est partisan de l'inégalité entre les hommes. Ainsi, sa thèse développée dans *La Politique*, établit une distinction entre ceux qui sont nés pour être maîtres et ceux qui sont nés pour être esclaves :

Quand les hommes diffèrent entre eux autant qu'une âme diffère d'un corps et d'un homme brute [...], ceux-là sont par nature des esclaves [...]. Est en effet esclave par nature celui [...] qui a la raison en partage dans la mesure seulement où elle est impliquée dans la sensation, mais sans la posséder pleinement [...]<sup>11</sup>.

Selon Juan Ginés de Sepúlveda, toutes les différences humaines et culturelles se rapportent au « couple » : supériorité / infériorité, soit une relation maître/esclave. Lors de ce fameux débat, Sepúlveda énonce quatre arguments en faveur d'une colonisation constitutionnelle, à savoir :

- Considérer comme légitime l'utilisation de la force face à un Autre différent de soi.
- Interdire les cultes où sont mis en avant le cannibalisme, contraire au christianisme.
- Sauver les « innocents » des sacrifices humains.
- Etre en guerre contre les « Infidèles » pour permettre une meilleure diffusion et acceptation du christianisme.

Nous constatons donc que pour Las Casas la colonisation aurait dû être pacifique et exemplaire tandis que pour Sepúlveda, une colonisation constitutionnelle légitime l'emploi de la force. Le débat n'a finalement pas abouti puisque les juristes n'ont pas tranché, mais ce débat a eu plus tard des répercussions sur la protection des Indiens avec les *Nuevas Leyes de América* en 1542 de Bartolomé de Las Casas. Mis à part ce débat, Bartolomé de Las Casas a produit d'autres écrits sur le sujet. Il n'a cessé de mettre en avant l'ethnocentrisme et l'idéologie des conquistadores espagnols, notamment dans ses œuvres : *Historia de las Indias* en 1552 ; *Apologética Historia de las Indias* en 1565 où encore *Tratados, Cartas y Memoriales* en 1552.

En somme, il y a eu très tôt déjà un débat opposant les concepts d'ethnocentrisme et d'interculturalité, même si ces termes n'étaient pas encore en vigueur.

---

<sup>11</sup>*La conquête de l'Amérique : la question de l'Autre, op.cit.*, p. 158.

#### 1.4.1.3. La conquête associée à divers mythes

Nous avons alors voulu pour mieux comprendre ce « choc » de cultures permis par ces voyages aux Amériques, étudier la dimension mythique qui les a accompagnés. Cette non rencontre est mise en exergue par les voyageurs et leur recours à la mythologie.

Jean-Paul Duviols dans son ouvrage : *L'Amérique espagnole vue et rêvée : les livres de voyages de Christophe Colomb à Bougainville*<sup>12</sup> explique qu'à cette époque le voyageur était en quête de mythes, de phénomènes fantastiques, véhiculés par le Moyen Age. À la vue des Indiens, les Espagnols voient tout de suite en eux les monstres des mythes qu'ils connaissent. Le paysage a quant à lui une symbolique de richesses, de paradis rempli d'or. L'exploration culturelle et sociale n'était donc pas au goût du jour. Ce qui était essentiel dans cette « rencontre » de l'Ailleurs, c'est la dimension mythique, héritage direct notamment des récits des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, soit le fait de chercher à retrouver ce que l'on connaissait déjà.

Paul Zumthor associe également cette perception de l'Ailleurs à la mythologie et nous donne plus détails dans son ouvrage intitulé *La mesure du monde*<sup>13</sup>. En effet, Paul Zumthor affirme que dans l'Antiquité l'Ailleurs était synonyme de monstruosité. Les terres inconnues étaient des légendes ou encore la représentation de l'Eden. L'Ailleurs est justement, on l'a rappelé, ou un paradis pour Las Casas, ou un enfer pour Sepúlveda qui l'associe même au royaume maudit de Gog et Magog<sup>14</sup>. Paul Zumthor souligne alors l'association avec le merveilleux :

L'« étrange », c'est la différence qui caractérise l'ailleurs ; et cette différence provoque l'émerveillement. Au-delà des distances ordinaires, l'étrange donne la mesure de l'éloignement. Les voyageurs insistent : ce que j'ai vu n'est semblable à rien de connu, que ce soit en bien ou en mal. *Ab aliis remotus* (« éloigné de tout autre »), quasi *alter mundus* (« comme un autre monde ») : expression presque passe-partout de leurs récits, lourdes d'une antithèse qui sous-tend tous ces discours. [...] <sup>15</sup>

L'Ailleurs est perçu comme « étrange », car les voyageurs ont laissé entendre que l'Ailleurs est difficile d'accès de par son éloignement, son isolement et sa rudesse. Les

---

<sup>12</sup> Jean-Paul Duviols, *L'Amérique vue et rêvée, les livres de voyages de Christophe Colomb à Bougainville*, Paris, Promodis, 1986.

<sup>13</sup> Paul Zumthor, *La mesure du monde*, Paris, Seuil, 1993.

<sup>14</sup> Dans le livre d'Ézéchiel, les peuplades païennes de Gog et Magog vivent « au nord du Monde » et représentent métaphoriquement les forces du Mal.

<sup>15</sup> *La mesure du monde, op.cit.*, p. 263.

humains qui vivent là-bas sont associés aux personnages merveilleux comme les géants ou les nains.

Paul Zumthor montre de ce fait comment la merveille donne à l'ailleurs son sens :

La merveille, c'est ce que l'interprétation allégorique même ne peut saisir sans laisser un reste inassimilable. Certes, ses limites sont floues ; ce qui la définit, c'est moins qu'un espace propre, le fait que, dans les lieux où elle se manifeste, les causalités coutumières ne jouent plus. [...]. Celle-ci n'est en soi ni bonne ni mauvaise ; elle suscite l'exaltation ou l'effroi. Elle relève de tout ce qui, dans la Création, renvoie [...] au supranaturel. [...]. La merveille donne ainsi à l'ailleurs son sens.

Paul Zumthor explique qu'à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, les images de monstres apparaissent dans les manuscrits des voyageurs afin que les lecteurs aient une idée de ces monstres. L'exemple-phare reste le manuscrit de Marco Polo. Ces ouvrages sont considérés comme des encyclopédies où l'on situe essentiellement ces monstres en Inde et où ils sont décrits à mi-chemin entre l'animalité et l'humanité (hommes à six mains, cyclopes, hermaphrodites, monopodes, hommes sans tête, aux yeux sur les épaules, aux narines crevant le sternum, aux pieds tournés vers l'arrière et les cynocéphales qui aboient pour parler, etc.).

Pour approfondir cette approche, j'ai alors lu *L'invention de l'Amérique* où Thomas Gomez nous explique que la littérature de chevalerie a inspiré de nombreux conquistadores. On trouve en effet dans ces récits des combats épiques, des héros et des créatures fantasmagoriques. En partant à la conquête de nouveaux territoires et à la vue des Indiens, les Vikings les qualifièrent de « skrälings », ce qui signifie dans leur langue : « sauvage ». T. Gomez rappelle aussi que les livres de chevalerie possèdent une grande part de fiction. Il précise que ces représentations monstrueuses ont été attestées par les explorateurs et par les dires des Indiens. Aussi Christophe Colomb évoque l'existence d'hommes à tête de chien, soit des cynocéphales. Deux livres de chevalerie ont notamment inspiré la découverte du Nouveau Monde, à savoir *l'Amadis de Gaule* et *Les exploits d'Esplandián*. Thomas Gomez explique que le thème de l'or a été véhiculé par le mythe des Amazones, femmes sauvages qui vivaient sur des terres remplies d'or. Les explorateurs ont été inspirés aussi par le mythe de l'Eldorado : « El Dorado », qui signifie le doré, autrement dit la recherche de l'or qui se trouverait en abondance dans une contrée mythique d'Amérique du sud qui se trouve être l'actuel Pérou. Il est important de noter que ces croyances s'estompent au fur et à mesure des voyages et du contact avec la réalité.

A travers ces ouvrages, il ressort que le rapport à l'Autre se construit à partir de divers mythes. Cet aspect mythique nous aide à comprendre les mécanismes de construction d'un Indigène « sauvage » indigène. Nous nous devons alors de compléter nos lectures à propos de la littérature de voyage et de la construction de l'histoire officielle.

#### 1.4.2. Travaux sur les auteurs de notre corpus

Bernal Díaz del Castillo et Álvaro Núñez Cabeza de Vaca ne font pas partie des auteurs les plus connus et étudiés. Le nom de Bernal Díaz del Castillo est toutefois bien plus cité que celui de Cabeza de Vaca dans des ouvrages faisant référence à l'exploration et à la conquête du Nouveau monde. Il faut d'ailleurs attendre la fin du XX<sup>e</sup> et le début du XXI<sup>e</sup> siècle pour que des études conséquentes portent sur ces conquistadors.

##### 1.4.2.1. Christian Duverger, *Cortés et son double : enquête sur une mystification*

Lors de mes lectures, j'ai retenu l'éclairante étude de Christian Duverger qui, en 2013, publie : *Cortés et son double, enquête sur une mystification*. Il s'agit d'un ouvrage critique sur Bernal Díaz del Castillo et plus particulièrement sur sa chronique : *l'histoire véridique de la conquête de la Nouvelle Espagne*. Cette critique est divisée en deux parties : la première, de type biographique, s'interroge sur la vie de Bernal Díaz del Castillo et, la seconde, se présente comme une révélation de grande envergure, à savoir : que *l'histoire véridique de la conquête de la Nouvelle Espagne* aurait été rédigée par Cortés. Ainsi, tout au long de son analyse, Christian Duverger nous expose les éléments qui confirmeraient ses doutes.

Tout d'abord, il indique qu'il y a peu d'informations sur Bernal Díaz del Castillo (un âge approximatif ; une ville (Medina del Campo) ; sa filiation, sa fonction (regidor) et son rôle dans divers expéditions). D'ailleurs, selon Christian Duverger, il serait impossible de prouver son nom. En effet, d'après son enquête, rien ne prouve que son père s'appelle Francisco Díaz del Castillo. Christian Duverger précise :

Jusqu'en 1552, Bernal est tout simplement Diaz, quelque fois Diez, mais jamais « Del Castillo ». <sup>16</sup>[...]. Or, on cherche en vain Bernal Diaz. En parcourant les signatures, on tombe sur un Juan Diaz, prêtre : c'est l'aumônier de Grijalva qui a été réembauché par Cortés ; un

---

<sup>16</sup> Christian Duverger, *Cortés et son double, enquête sur une mystification*, Paris, Seuil, 2013.

Juan Diaz, civil et soldat, dont on sait qu'il avait un œil voilé et qu'il était originaire de Burgos ; un Cristobal Diaz, originaire de Colmenar de Arenas ; un Francisco Bernal, un Francisco Diaz... Mais de Bernal Diaz, point. Quel est donc ce soldat héroïque que personne ne connaît ? Cet homme de confiance, ce confident de Cortés qui n'apparaît dans aucun document, ni ne signe aucun registre ?<sup>17</sup>

Ensuite, Christian Duverger s'attarde sur l'analyse de l'œuvre elle-même en affirmant qu'il s'agirait d'un plagiat de l'œuvre de Francisco de Gómara<sup>18</sup>.

Dans sa seconde partie, Christian Duverger nous dévoile que l'auteur véritable de *L'histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne* serait Hernán Cortés lui-même :

Au terme de ce jeu d'élimination, on pourrait avoir le sentiment que le crible employé a été trop fin, puisqu'il ne laisse place, en fin de course à aucun prétendant. En fait il existe une figure, et une seule, conforme à notre portrait-robot : c'est Cortés lui-même. Cortés en personne. Il est le seul, comme nous allons le voir, à être en situation d'écrire l'Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne [...]<sup>19</sup>.

Christian Duverger s'appuie sur le fait que les biographes ne parlent pas des dernières années de Cortés situées entre 1543 et 1546, soit trois années, qui lui auraient permis de rédiger, en cachette, à son cabinet de Valladolid de rédiger ladite relation. Ce projet de récit de conquête aurait vu le jour à la suite de l'interdiction de ses « Cartas de Relación ». Hernan Cortés aurait utilisé Gómara afin de rédiger une chronique qui remporta peu de succès à côté de la sienne. Ainsi, la différence d'une chronique à l'autre résiderait dans le fait qu'à travers Bernal Díaz del Castillo, Hernán Cortés présente une autre facette de la Conquête avec des détails non parus dans la version de Gómara. On apprend également que la seconde personne qui l'aurait aidé à rédiger cette chronique serait son cousin Diego Altamirano, et ce jusqu'à la fin de ses jours.

Cet ouvrage nous semble intéressant, car il met en exergue les caractéristiques traditionnelles d'un conquistador : inconnu, illettré, ayant voyagé avant d'être soldat en Amérique, tout en montrant combien le Pouvoir, ici Cortés selon Christian Duverger, a cherché dès le départ à instrumentaliser ces récits dans un but eurocentrique et justement de renforcement du Pouvoir. Cet ouvrage privilégie une approche critique sur Bernal Díaz del Castillo, mais ne l'étudie pas comme nous souhaitons le faire sous l'angle de la Conquête du Mexique et du rapport à l'Autre, qu'il soit ethnocentrique ou interculturel. Il n'empêche qu'il nous a permis de bien percevoir que ces récits de conquête (et de voyage) ont une intentionnalité précise, (pré)-orientée.

---

<sup>17</sup> *Op.cit.* p. 49.

<sup>18</sup> Francisco López de Gómara, *Historia general de las Indias*, 1554.

<sup>19</sup> *Cortés et son double, enquête sur une mystification*, *op.cit.* p. 112.

#### 1.4.2.2. Jean-Claude Martin, *L'Inconquistador ou le poème épique de Cabeza de Vaca*

Un autre ouvrage a retenu notre attention. Il nous a paru d'autant plus important qu'il porte sur Cabeza de Vaca, auteur qui n'est que très récemment mis au goût du jour. *L'inconquistador ou le poème épique de Cabeza de Vaca* est une œuvre qui fut publiée en 2004 par Jean-Claude Martin. Dans cette œuvre Jean-Claude Martin chante l'aventure d'un homme Álvaro Núñez Cabeza de Vaca par le biais de la poésie et plus précisément d'un poème épique. Il s'agit en somme d'une réécriture de la relation de voyage écrite en 1542. Christian Duverger a choisi comme type de vers l'alexandrin et son souffle épique dans l'objectif d'encenser le long et périlleux chemin de l'aventure d'Álvar Núñez Cabeza de Vaca.

Jean-Claude Martin s'est inspiré pour la rédaction de son poème épique du roman *El largo atardecer del caminante* d'Abel Fosse, récompensé par la commission hispanique du cinquième centenaire de la découverte de l'Amérique. Abel Fosse est l'un des écrivains qui a choisi d'écrire une dernière version du rapport qu'a pu rédiger Álvaro Núñez Cabeza de Vaca à l'empereur Charles Quint. Selon Abel Fosse, Álvaro Núñez Cabeza de Vaca aurait volontairement censuré, dans les anciennes versions de ces relations, le lieu de la découverte et de la localisation des Cités d'or. Ces secrets auraient été cachés dans un manuscrit situé dans une bibliothèque sévillane.

Pour certains critiques, le roman d'Abel fosse ne serait que mensonge, mais Jean-Claude Martin y croit et aurait retrouvé ce fameux manuscrit et, de là, lui serait venu l'idée de sa propre réécriture. Son poème épique retrace dans les chapitres 1 et 2 l'expédition de Cabeza de Vaca. Les révélations portent sur les six années mystérieuses qu'Álvar Núñez Cabeza de Vaca dit avoir passées avec les Indiens.

Selon Jean-Claude Martin, Álvaro Núñez Cabeza de Vaca est un *inconquistador* dans la mesure où c'est un homme extraordinaire qui a eu un comportement contraire aux conquistadors habituels : il est voyageur de commerce, ethnologue, historien, écrivain et chirurgien et héros, immergé dans la civilisation Amérindienne. Álvaro Núñez Cabeza de Vaca mérite le titre d'*inconquistador*, car il aurait volontairement choisi de cacher l'emplacement des cités d'or pour ne pas permettre aux Espagnols de s'enrichir en portant préjudices aux Autochtones.

En résumé, *l'Inconquistador* de Jean-Claude Martin est une œuvre qui traite essentiellement de l'une des œuvres de notre corpus, à savoir la *Relation de voyage 1527-*

1537 d'Álvar Núñez Cabeza de Vaca et qu'il évoque, sous l'angle de la réécriture, dans le champ « littérature de voyage ». Nous avons choisi d'utiliser sa terminologie et sa définition de l'*inconquistador* dans notre partie sur « interculturalité et nouveau rapport à l'histoire » parce qu'il nous paraît intéressant d'exploiter ce terme qui met en exergue l'originalité de Cabeza de Vaca, bien qu'il n'apparaisse qu'au XXI<sup>e</sup> siècle.

#### 1.4.2. Travaux sur le genre « récit de voyage »

Réal Ouellet, professeur de littérature française et québécoise à l'université de Laval, a étudié les relations de voyages en Amérique. De ce fait, Réal Ouellet a publié divers articles et ouvrages sur le genre ou sous-genre de la relation de voyage, dont nous en avons recensé certains. En 1989, dans « Le paratexte liminaire de la relation : le voyage en Amérique », Réal Ouellet s'est d'abord intéressé au paratexte liminaire de la relation de voyage qu'il décrit comme un :

Sous-genre complexe au statut incertain, la relation de voyage en Amérique utilise un paratexte liminaire d'autant plus abondant qu'elle cherche à légitimer à la fois une action et une écriture. Aussi se situe-t-elle sur un double registre que je qualifierai d'*actanciel* et de *viatique*<sup>20</sup>.

Dans cet article, Réal Ouellet souhaite montrer que le paratexte du récit de voyage est fait de prétérations et d'une parataxe hyperbolique. Il s'agit dès lors d'un hommage rendu à une autorité suprême. Ainsi, Réal Ouellet analyse les prologues de Hennepin dans *Nouveau voyage* (1698) ou encore celui de Jean de Léry dans *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil* (1580). Réal Ouellet s'attache à démontrer que le récit de voyage est régi par un pacte liant le voyageur à une autorité supérieure (roi ou Dieu). Bien qu'il ne traite pas d'un corpus hispanique, ces analyses ont enrichi notre approche.

---

<sup>20</sup> Réal Ouellet, « Le paratexte liminaire de la relation : le voyage en Amérique, Cahiers de l'Association internationale des études françaises, 1990, numéro 42, p. 177-188, [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/caief\\_0571-5865\\_1990\\_num\\_42\\_1\\_1737](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/caief_0571-5865_1990_num_42_1_1737) , consulté le 23/03/14.

Dans un article intitulé « Qu'est-ce qu'une relation de voyage ? »<sup>21</sup>, publié en 1998, Réal Ouellet définit la relation de voyage comme un « champ d'investigation » qui mérite d'être étudié en profondeur :

Récit d'une aventure, inventaire d'une richesse exotique et discours fortement dramatisé sur le contact avec un monde nouveau, la relation de voyage constitue, depuis une vingtaine d'années, un champ d'investigation fort riche pour les sciences humaines et la théorie littéraire<sup>22</sup>.

Dans cet article, Réal Ouellet affirme que la relation de voyage a deux objectifs : communiquer un savoir et relater une aventure et mettre en valeur les procédés mis en place afin de tenir le lecteur en haleine. Ainsi, dans cet article, Réal Ouellet étudie les récits de voyage de nombreux auteurs tels que : Champlain, le jésuite Lejeune, Lahontan ou encore Sagard, entre autres.

Enfin, dans son œuvre intitulée : *La relation de voyage en Amérique (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*<sup>23</sup>, publiée en 2010, Réal Ouellet fait la synthèse des articles précédemment cités en travaillant exclusivement sur des textes viatiques de la période coloniale française en Amérique du nord, en expliquant les particularités du genre « récit de voyage ». Dans cet ouvrage, Réal Ouellet apporte des éléments nouveaux. Le récit de voyage revêtirait plusieurs formes littéraires, lesquelles varieraient selon l'auteur du récit de voyage. De même, Réal Ouellet détecte l'une des spécificités de la narration du voyageur, c'est-à-dire la présence d'une auto-héroïsation du narrateur. Ainsi, les relations de voyage auraient tendance à se « focaliser » plus sur l'aventure individuelle que sur les Autochtones. Réal Ouellet s'attarde à dire qu'il ne convient pas de classer les récits de voyages dans un but « informatif » mais « littéraire ». Il nous semble que les deux œuvres de notre corpus montrent, chacune à leur manière, cette auto-héroïsation du protagoniste narrateur.

Quoi qu'il en soit, Réal Ouellet n'évoque pas les récits de voyage espagnols ni Bernal Díaz del Castillo ou Álvaro Núñez Cabeza de Vaca puisqu'il s'attarde à analyser des récits de voyage d'auteurs francophones. L'analyse de récits de voyage en général et des récits de conquistadors espagnols en particulier est un champ encore à explorer. Les avancées théoriques de Réal Ouellet nous ont été très utiles. Il nous fallait maintenant chercher à

---

<sup>21</sup> Réal Ouellet, « Qu'est-ce qu'une relation de voyage », <http://fr.scribd.com/doc/177980149/Real-Ouellet-Qu'est-ce-qu'une-relation-de-voyage>, consulté le 23/03/2014.

<sup>22</sup> *Op. cit.*, p. 288, consulté le 23/03/2014.

<sup>23</sup> Réal Ouellet, *La relation de voyage en Amérique (XVI<sup>e</sup> - XVIII<sup>e</sup>)*. *Au carrefour des genres*, Québec, Les Presses de l'université de Laval, 2010.

montrer s'il y avait ou non une originalité hispanique dans la structure et la forme de ces récits.

### 1.4.3. Travaux sur l'ethnocentrisme et l'interculturalité

#### 1.4.3.1 .Travaux sur l'ethnocentrisme

L'ethnocentrisme est un concept qui a été introduit par William Graham Summer, dans son livre *Folkways*, publié en 1906. L'ethnocentrisme cela signifie voir le monde à travers sa propre culture et considérer de surcroît que celle-ci est supérieure aux autres. Ce concept a été beaucoup étudié du point de vue ethnologique et anthropologique. C'est le cas de Claude Lévi-Strauss dans un fameux essai intitulé *Race et Histoire*<sup>24</sup>, dans lequel il critique la thèse racialisée de Joseph Arthur de Gobineau selon laquelle, dans le monde, il y aurait trois races primitives : la noire, la blanche et la jaune.

Claude Lévi-Strauss réfute cette thèse en soulignant que le métissage ne doit pas être vu comme quelque chose de négatif ni conçu de manière statique. Ce métissage est un mouvement naturel entre les cultures. Ainsi, Claude Lévi-Strauss affirme que le métissage avec les souches raciales différentes que l'on retrouve par exemple sur le continent américain est dû à des circonstances géographiques, historiques et sociologiques. De même, la présence de la culture européenne a été bénéfique pour la culture amérindienne dans la mesure où il y a eu un apport culturel :

La civilisation occidentale a établi ses soldats, ses comptoirs, ses plantations et ses missionnaires dans le monde entier ; elle est, directement ou indirectement, intervenue dans la vie des populations de couleur ; elle a bouleversé de fond en comble leur mode traditionnel d'existence, soit en imposant le sien, soit en instaurant des conditions qui engendraient l'effondrement des cadres existants sans les remplacer par autre chose<sup>25</sup>.

Les échanges qu'ont pu avoir les cultures entre elles n'ont rien changé à la nature de l'homme qui tend automatiquement vers l'ethnocentrisme et considère sa culture comme supérieure aux autres cultures. Et, selon Claude Lévi-Strauss, ce phénomène est culturel :

---

<sup>24</sup> Claude Lévi-Strauss, *Race et histoire*, Paris, Folio essais, 2012 (1952).

<sup>25</sup> *Op. cit.*, p. 51.

Il est possible dira-t-on, sur le plan d'une logique abstraite, que chaque culture soit incapable de porter un jugement vrai sur une autre puisqu'une culture ne peut s'évader d'elle-même et que son appréciation reste, par conséquent, prisonnière d'un relativisme sans appel<sup>26</sup>.

En somme, cet essai nous a permis d'avoir les outils nécessaires afin de définir le concept d'ethnocentrisme en lui-même. Toutefois, l'approche de Claude Lévi-Strauss est purement anthropologique et ne projette pas l'ethnocentrisme dans une perspective littéraire ; perspective que nous privilégions pour notre part dans cette étude.

En poursuivant nos lectures, nous avons été amenée à lire un ouvrage capital pour la compréhension de l'impact du regard euro-centré sur l'Amérique, à savoir : *La Conquête de l'Amérique : la question de l'Autre*, de Tzvetan Todorov. Cet auteur dresse un panorama des problématiques de l'altérité liées à la conquête espagnole. La ligne directrice de son analyse pourrait être synthétisée en une question : Comment se comporter à l'égard d'autrui ? Pour répondre, Todorov étudie le profil des divers conquistadores qui ont touché le sol du continent américain, tels que : Hernán Cortès, Bernal Díaz del Castillo, Pánfilo de Narvaez et bien d'autres. Cette œuvre se trouve donc en lien direct avec notre mémoire, dans la mesure où T.Todorov s'intéresse aux profils des deux auteurs que nous avons choisis pour illustrer la relation à l'Autre dans la littérature de voyage et de conquête.

Hernán Cortés est décrit comme étant figé dans l'idéologie eurocentrique et Cabeza de Vaca comme un homme remarquable de par son empathie avec les Indiens. Todorov émet diverses thèses quant à la capacité de reconnaître l'altérité pour les Espagnols. Connaître l'Autre repose selon lui sur trois axes qu'il expose ainsi :

C'est premièrement un jugement de valeur (plan axiologique) : l'autre est bon ou mauvais, je l'aime ou je ne l'aime pas, ou comme on dit plutôt à cet époque, il est mon égal ou il m'est inférieur [...]. Il y a deuxièmement l'action de rapprochement ou d'éloignement par rapport à l'autre (un plan praxéologique) : j'embrasse les valeurs de l'autre, je m'identifie lui ; ou bien j'assimile l'autre à moi, je lui impose ma propre image ; entre la soumission à l'autre et la soumission de l'autre il ya a aussi un troisième terme qui est la neutralité, ou indifférence. Troisièmement, je connais ou j'ignore l'identité de l'autre (ce serait le pan épistémique) ; il n'y a évidemment ici aucun absolu mais une gradation infinie entre les états de connaissance moindres ou plus élevés.<sup>27</sup>

Pour répondre à la problématique de l'altérité, T.Todorov estime que la connaissance de soi passe par la découverte de l'Autre. Selon lui, l'altérité est une différence qui doit être vécue dans l'égalité. Todorov aspire donc à une démarche interculturelle en annonçant que connaître l'Autre ne comporte aucun risque d'oublier sa culture. Ce très beau travail de

---

<sup>26</sup> *Idem.*

<sup>27</sup> Tzvetan Todorov, *La conquête de l'Amérique : la question de l'Autre*, Paris, Seuil, 1982, p. 191.

T.Todorov nous a permis de toucher du doigt les mécanismes de construction de l'ethnocentrisme, et ce dans le cadre spatio-temporel qui correspond à notre étude, soit l'étude du rapport à l'Autre à l'époque de la « conquête » de l'Amérique. Nous avons choisi pour notre part de développer une étude centrée sur deux conquistadors en particulier Bernal Díaz del Castillo et Álvar Núñez Cabeza de Vaca.

#### 1.4.3.2. Travaux sur l'interculturalité :

L'interculturalité est une notion récente théorisée depuis les années soixante-dix. Elle est souvent étudiée du point de vue de la médiation sociale ou encore dans le domaine scolaire au niveau de l'apprentissage et de la pédagogie. L'interculturalité est aussi l'une des préoccupations du Conseil de l'Europe qui souhaite favoriser le dialogue interculturel.

Carmel Camilleri, professeur à la Sorbonne et spécialiste en psychologie culturelle, pose les conditions structurelles de l'interculturel dans un article intitulé : « Les conditions structurelles de l'interculturel »<sup>28</sup>. Ainsi, dans cet article, Carmel Camilleri reconnaît que cette notion est vécue comme un phénomène qui reste surprenant aux yeux du monde :

L'interculturel apparaît habituellement comme une entreprise inédite et surprenante. En fait, il s'inscrit dans un mouvement qui dure en Europe depuis deux siècles, mouvement qui parallèlement à une uniformisation sur bien des points, légitime moralement et prend en compte socialement un nombre croissant de différences : depuis les différences idéologiques, religieuses, politiques, de conditions sociale, de sexe, d'âge, jusqu'à, dernièrement, celle entre bien-portants et handicapés. Il importe de voir que ce mouvement de fond a impliqué un contrat social d'un type nouveau. Ce n'est plus l'association « totalisante » c'est-à-dire dans l'uniformisation obligatoire des représentations et des règles à suivre, mais l'association « dialectique », où l'acceptation d'un minimum d'uniformité dans les représentations/valeurs et de contraintes dans les règles à observer est la condition pour obtenir le contraire [...]<sup>29</sup>.

Dans l'introduction de cet article, Carmel Camilleri aspire à dégager l'ensemble des conditions nécessaires qui permettraient aux entreprises interculturelles d'établir un dialogue. Nous retiendrons plus particulièrement :

- La fourniture d'informations anthropologiques sur le culturel et de sciences humaines sur la perception négative d'autrui.

---

<sup>28</sup> Carmel Camilleri, « Les conditions structurelles de l'interculturel », revue française de pédagogie, numéro 103, 1993, [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfp\\_0556-7807\\_1993\\_num\\_103\\_1\\_1296](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfp_0556-7807_1993_num_103_1_1296), consulté le 12/04/14.

<sup>29</sup> *Op. cit.*, p. 50.

- La prise de conscience du contentieux entre les porteurs de culture et éducation des attitudes envers la différence.
- La manière d'aborder le traitement des conflits de valeurs entre partenaires et les antinomies impliquées par l'édification du groupe interculturel.

L'interculturalité est un qualificatif qui s'appliquerait seulement à tout effort pour construire une articulation entre porteurs de cultures différentes. De même, selon Carmel Camilleri, la première mission de l'interculturalité est de faire comprendre à une culture qu'elle est légitime et reconnue, mais que dans un espace de cohabitation il est nécessaire d'instaurer un dialogue. De ce fait, l'interculturalité est un processus qui amène une culture à la réflexion sur sa propre culture et qui, par la suite, la pousse à avoir une attitude immergée face à une autre culture. L'interculturalité est pour Carmel Camilleri un lieu de créativité permettant de passer d'une culture à l'autre et qui fait appel au respect des cultures.

Cet article nous a paru intéressant dans la mesure où il nous a permis de disposer d'une définition claire de l'interculturalité. En revanche, Carmel Camilleri n'envisage pas le cas de la littérature (ou de la littérature de voyage). Nous appliquerons pour notre part ces principes aux œuvres de notre corpus en considérant qu'une démarche peut exister sans pour autant avoir déjà été « catégorisée », nommée de façon spécifique.

En définitive, les ouvrages précédemment cités feront l'objet d'un approfondissement dans le domaine de la littérature de voyage au travers de l'étude des deux œuvres de notre corpus : l'*Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle Espagne* de Bernal Díaz del Castillo et la *Relation de voyage 1527-1537* d'Álvar Núñez Cabeza de Vaca.

#### 1.4.4. Le Divers

Victor Segalen s'est intéressé à la thématique de l'Ailleurs ou plus précisément de l'Exotisme dans son essai intitulé « *Essai sur l'exotisme* »<sup>30</sup>.

À travers cet essai, Victor Segalen souhaite redéfinir le terme « exotisme » qui jusque là représentait l'Ailleurs en étant associé aux termes : « étrange », « choquant » ou encore « bizarre », entre palmiers et chameaux. Déjà au Moyen-âge, la vision européenne de l'exotisme se résumait à des éléments topographiques, de la flore ou de la faune et faisait ressortir la différence physique des Autochtones, laquelle était source de rejet.

Cette nouvelle redéfinition de l'exotisme se veut ouverte à la différence vue comme enrichissante et non plus négativement, d'un point de vue culturel et personnel. Victor Segalen souhaite aussi éveiller les mentalités des voyageurs en les poussant à reconsidérer de façon positive les autres civilisations, sans les évaluer à partir des seuls critères européens.

Selon Victor Segalen, approcher une civilisation différente c'est : apprendre sa langue, étudier son art, son passé et recueillir ses traditions. Ainsi, pour Victor Segalen « *l'exotisme ne consiste pas à rejeter ses origines ni à aspirer à un autre univers culturel que l'on idéalise, mais vise à maintenir une sorte de distance absolue entre soi-même et l'autre* »<sup>31</sup>. Les récits de voyage antérieurs à sa redéfinition n'ont retranscrit que leurs impressions de l'Ailleurs du point de vue des Européens et non du point de vue de la diversité culturelle qui ressortait de ces voyages. Victor Segalen introduit la notion de Divers qui résulte de la considération pour l'Autre en tant que tel.

Son *Essai sur l'exotisme* est centré sur la thématique du *Divers* et met en avant la conduite idéale à adopter vis-à-vis d'un Ailleurs. Cette nouvelle définition de l'exotisme, véritablement pionnière, nous a aidée à étudier le regard de Bernal Díaz del Castillo et d'Álvar Núñez Cabeza de Vaca sur l'Amérique. Victor Segalen, en mettant en avant la thématique du « rapport à l'Autre », interroge tout ethnocentrisme. Ce texte, bien postérieur à nos auteurs, nous a permis de prendre conscience de la modernité (ou plus exactement post-modernité) de Cabeza de Vaca.

---

<sup>30</sup> Victor Segalen, *Essai sur l'exotisme*, Paris, Fata Morgana, 1986, (1978).

<sup>31</sup> *Op. cit.*, p. 15.

#### 1.4.5. L'histoire officielle

Nombreux sont les auteurs qui ont pris pour objet d'étude la conquête de l'Amérique en relatant l'histoire officielle sans se préoccuper des vaincus. Nathan Wachtel publie en 1971 un essai intitulé *La vision des vaincus* dans lequel il s'intéresse aux vaincus selon l'objectif suivant:

L'historiographie occidentale a longtemps instauré l'Europe comme le centre de référence par rapport auquel s'ordonnait l'histoire de l'humanité [...]. Est-ce un hasard si l'historiographie relative à l'Amérique latine porte sur la colonisation espagnole, alors que l'histoire du monde indigène depuis la Conquête jusqu'à nos jours demeure pour ainsi dire inconnue ? Il faut attendre les temps contemporains, la fin de l'hégémonie européenne et les mouvements de décolonisation, pour que l'Occident prennent conscience que les autres sociétés existent aussi [...] <sup>32</sup>.

Dans une première partie de cet ouvrage, Nathan Wachtel traite du traumatisme de la conquête en étudiant les causes de la défaite des Indigènes, puis dans les deuxième et troisième parties, il étudie les changements sociaux, la déstructuration démographique, économique et sociale et enfin les révoltes de la société péruvienne. C'est principalement la première partie qui a retenu notre attention, car elle met en exergue les causes de la défaite indigène durant la conquête du Mexique et nous a permis ainsi de vérifier la véracité des dires des œuvres de notre corpus.

Selon Nathan Wachtel, la défaite des Amérindiens repose sur trois facteurs : technique, religieux et politique. Il évoque notamment une cause qui serait justifiée par des présages et l'« ingénuité » des Autochtones devant les Espagnols leur garantissant être venus pour remettre l'ordre perdu sur Terre. Ce travail de Nathan Wachtel montre combien les Espagnols ont agi selon une idéologie ethnocentrique.

En somme, Nathan Wachtel aborde un aspect essentiel de notre thème d'étude, à savoir : la conquête du Mexique et l'idéologie ethnocentrique européenne. C'est la thématique du rapport à l'Autre qui est traité dans cette première partie sur le Mexique. Wachtel qualifie ces relations Espagnols-Indigènes de violentes et de négatives pour la communauté indigène. Cependant, Nathan Wachtel se fonde sur le point de vue historique et ethnologique et n'envisage pas l'impact de cette façon d'être et de penser sur la littérature de ces premiers voyages américains. De plus, Nathan Wachtel ne s'intéresse principalement qu'aux vaincus et

---

<sup>32</sup> *La vision des vaincus, op. cit.*, p. 38.

pas aux vainqueurs comme nous souhaitons le faire dans notre étude où nous traiterons à la fois de l'histoire officielle et de l'histoire non officielle.

## 2. Problématique, hypothèses et objectifs

### 2.1. Problématique

La rencontre est un thème-clé des récits de voyage et de conquête. De même, la « découverte » du « Nouveau » Monde a été étudiée de différentes manières et la perdurance des termes « découverte » et « nouveau » prouve combien domine encore l'eurocentrisme. Le *Journal de bord* de Christophe Colomb, premier témoignage de cette rencontre, marqua assurément de son empreinte le regard que l'Europe porte sur l'Amérique. Or, tout y est décrit et nommé « depuis l'Europe » comme le soulignent les nombreuses analogies et comparaisons. Comment des hommes du XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, encore nourris souvent de la pensée médiévale, pouvaient-ils percevoir le monde américain sans y adjoindre leurs propres fermetures ?

Ainsi, dans le contexte de la conquête, la posture du narrateur-voyageur reste un aspect essentiel à traiter dans une œuvre littéraire telle que le récit de voyage. De plus, nous nous demanderons si cette posture du narrateur-voyageur peut inclure acceptation et rejet de l'Autre à divers degrés. À partir de ces nouvelles formes de récits de voyage et de conquête qui instaurent un certain pacte fondé sur la véracité des événements, nous nous interrogerons également sur leur entrée et leur impact dans l'histoire officielle. Nous tenterons donc de répondre aux questions suivantes :

- Quels éléments relevant de l'ethnocentrisme et/ ou de l'interculturalité apparaissent dans les œuvres de notre corpus ? Et l'une de ces œuvres privilégie-elle l'un de ces aspects ?
- Comment les deux concepts d'ethnocentrisme et d'interculturalité peuvent-ils prendre place dans une même œuvre littéraire dans le contexte de la Conquête ?
- En quoi la littérature de voyage, en dépit des formes d'ethnocentrisme qui la travaillent, peut-elle être vectrice d'interculturalité à l'époque de la Conquête ?
- En somme, de quelle(s) façon(s) les récits de voyage et de conquête participent-ils de l'écriture de l'Histoire officielle ?

## 2.2. Hypothèses

Afin de répondre à ces questions, nous nous interrogerons sur le type de rapport à l'Autre qui est susceptible de fonder une relation interculturelle ou ethnocentrique.

Dans le contexte de développement de l'Amérique espagnole, nous pouvons assurément parler d'un choc (plus précisément d'un « choc des cultures »<sup>33</sup>), dans la mesure où l'Inconnu américain est perçu selon une hiérarchie où dominant l'Europe et ses références. Il s'ensuivra dès lors divers rejets. La fameuse expression : « découverte du Nouveau Monde » dont les termes mêmes soulignent, on l'a dit, un regard euro-centré, est un exemple-phare de ce phénomène d'ethnocentrisme. C'est pourquoi il conviendra de discuter à partir de la lecture des œuvres de notre corpus, la validité de l'appellation « Nouveau monde », proposée par Christophe Colomb et d'étudier comment les deux conquistadors Bernal Díaz del Castillo et Álvaro Núñez Cabeza de Vaca désignent quant à eux le « Nouveau monde » et perçoivent ses habitants et leur culture.

Nos hypothèses principales sont les suivantes :

- Notre première hypothèse, c'est que quelles que soient les différences entre les œuvres de Bernal Díaz del Castillo et d'Álvar Núñez Cabeza de Vaca, ces deux récits participent de la construction du regard européen sur l'Amérique.
- Notre seconde hypothèse est qu'il y aurait plus d'ethnocentrisme dans l'œuvre de Bernal Díaz del Castillo que dans celle d'Álvar Núñez Cabeza de Vaca, comme nous invitent déjà à le penser les titres différents de leurs œuvres.
- Enfin, notre troisième hypothèse est que l'œuvre de Cabeza de Vaca n'aurait pas été retenue pour la construction de l'Histoire officielle du fait même de sa « trop » grande part d'interculturalité.

---

<sup>33</sup> Le terme de « choc culturel » fut introduit pour la première fois par l'anthropologue Kalvero Oberg en 1954 et se réfère au sentiment d'anxiété provoqué par le fait de se retrouver plongé dans un contexte à la fois étranger et étrange.

### 2.3. Objectifs

Il s'agira donc pour nous de relire la représentation de l'image traditionnelle de la Conquête, à partir de deux récits « authentiques » dans le sens où ils ont été écrits par des personnes ayant participé directement à cette « rencontre », en montrant d'une part qu'entre ombres et lumières il n'y a pas toujours de franche dichotomie entre ethnocentrisme et interculturalité. Ainsi, nous comparerons les deux œuvres de notre corpus afin d'évaluer leurs ressemblances et leurs divergences.

D'autre part, nous essayerons de montrer combien le choix politique de l'idéologie du centre européen participa de la construction d'un regard stéréotypé, homogène et réducteur des « marges » américaines et de leurs habitants autochtones.

De ce fait, nous en viendrons à nous interroger sur le statut particulier d'Álvar Núñez Cabeza de Vaca en observant qu'il a établi une sorte de rupture avec la construction d'une image négative des habitants du « Nouveau » Monde et nous essayerons ainsi de montrer qu'il a peut-être été l'un des précurseurs de l'interculturalité.

Nous tenterons également de montrer que ces récits apportent de nouveaux éléments quant à l'Histoire officielle. Il importera notamment d'analyser le pacte de lecture proposé par ces auteurs. Ainsi, à travers leur pacte de lecture, nous verrons les éléments qui nous permettent de justifier que leur récit se propose ou non, d'emblée, de révéler la vérité et quelle vérité.

De même, nous nous efforcerons de montrer que la littérature de voyage est un genre qui se développe durant la conquête de l'Amérique, comme le souligne Réal Ouellet dans son livre *La relation de voyage en Amérique (XVI<sup>e</sup> - XVII<sup>e</sup> siècles)*.

### 3. Méthodologie et outillage conceptuel

#### 3.1. La littérature de voyage, un genre qui se construit durant la Conquête de l'Amérique

##### 3.1.1. Spécificités de ce genre émergent

La littérature de voyage est-elle un genre à part entière ? Ce n'est en tous les cas que récemment que les critiques se sont intéressés à ces récits et à leurs spécificités, en essayant de proposer une définition qui en résumerait la diversité tout en montrant les origines. Dans *Relation de voyage en Amérique (XVII<sup>e</sup> - XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Réal Ouellet questionne la relation de voyage en général et son développement en Amérique en particulier.

En premier lieu, Réal Ouellet qualifie la relation de voyage comme étant, « un genre protéiforme »<sup>34</sup>. Bien que la relation soit issue de plusieurs sources, ce critique précise qu'elle s'inspire de l'encyclopédie, car elle propose des descriptions détaillées, informe le lecteur sur le nom des lieux et des habitants et sur leur culture. En second lieu, Réal Ouellet indique que la relation de voyage se rapproche du roman en ce qu'elle est à la recherche du suspense narratif et d'éléments exotiques. La relation de voyage veut donc, d'une part, représenter à la fois la singularité et la nouveauté, soit un savoir nouveau et, d'autre part, proposer une réflexion du voyageur sur sa découverte. De plus, la relation de voyage possède une haute teneur énonciative ou dialogique.

Dans un article intitulé : *Le paratexte liminaire de la relation*, Réal Ouellet avait déjà noté que :

Contrairement au roman auquel on l'a beaucoup comparée, la relation de voyage récuse tout élément fictif et prétend s'enraciner, non pas dans l'imaginaire, mais dans l'histoire. Sa vérité n'est celle morale, de la fiction, ni même de la vraisemblance, mais la véracité factuelle des événements racontés et l'exactitude sans faille du savoir encyclopédique.<sup>35</sup>

---

<sup>34</sup> *La relation de voyage en Amérique (XVI<sup>e</sup> - XVIII<sup>e</sup>)*. Au carrefour des genres, op. cit., p.1.

<sup>35</sup> Réal Ouellet, *Le paratexte liminaire de la relation : le voyage en Amérique*, XLI<sup>e</sup> Congrès de l'Association le 25 juillet 1989, *Persee.fr*, [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/caief\\_0571-5865\\_1990\\_num\\_42\\_1\\_1737](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/caief_0571-5865_1990_num_42_1_1737), consulté le 04/02/2014.

Par ailleurs, Réal Ouellet affirme que la relation de voyage provoque une transformation des idées et des mythes comme celui du bon Sauvage<sup>36</sup> mais aussi des débats et des controverses touchant les croyances religieuses, le fondement du politique et de la propriété. En somme, selon Réal Ouellet, la relation de voyage emprunte une triple démarche : narrative, descriptive et commentative puisqu'elle raconte une histoire, propose une encyclopédie et commente ou discute des idées. Le récit de découverte repose alors sur la véracité factuelle et l'exactitude objective. Il en ressort une tension continuelle entre la chronologie événementielle imposée par l'itinéraire et l'aventure individuelle.

En effet, les deux récits de notre corpus concordent avec les propos de Réal Ouellet dans la mesure où les deux auteurs Álvaro Núñez Cabeza de Vaca et Bernal Díaz del Castillo se retrouvent inévitablement dans cette tension. Nous avons sélectionné un passage dans chacun de ces récits afin d'illustrer cette affirmation.

Il s'agira pour Bernal Díaz del Castillo d'un épisode où il évoque un naufrage avec quelques membres de l'expédition avec lesquels il souhaitait rejoindre l'île de Trinidad. Dans ce passage, nous verrons qu'il narre aussi bien le naufrage que les conditions de survie tout en dévoilant des détails sur son aventure individuelle :

Nous avançons en suivant la côte, tantôt à la rame, tantôt en faisant voile. Nous avons déjà navigué onze jours lorsque, nous trouvant en vue d'un village d'Indiens soumis, du nom de Canarreon, [...], il s'éleva pendant la nuit un vent si fort qu'il nous fut impossible de tenir la mer, quelques efforts que nous fissions tous avec nos rames. Il en résulta que, avec Pedro de Avila, avec les Indiens de la Havane et avec les bons rameurs que nous avons amenés, nous échouâmes sur des récifs [...]. Notre embarcation se brisa ; Avila perdit son avoir, et nous tous, meurtris par les récifs, nous restâmes littéralement nus, parce que nous avons abandonné nos vêtements afin de mieux aider à préserver l'embarcation [...]<sup>37</sup>.

Dans l'extrait retenu pour Álvaro Núñez Cabeza de Vaca, nous retrouvons également l'alternance description, narration et commentaire :

Le lendemain, au lever du soleil [...] nous prîmes la décision de rembarquer et de poursuivre notre route ; nous déterrâmes la barque du sable dans lequel elle était enfoncée, et il nous

---

<sup>37</sup> *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle Espagne*, op. cit., p. 59 : « Pues yendo por la costa adelante, a veces remando y a ratos a la vela, ya que habíamos navegado once días en paraje de un pueblo de indios de paz que se dice Canarreon, [...] por bien que remábamos todos nosotros; y el Pedro de Ávila y unos indios de la Habana y unos remeros muy buenos que traíamos, hubimos de dar al través entre unos ceborucos, [...]; por manera que se nos quebró la canoa y el Ávila perdió su hacienda, y todos salimos descalabrados de los golpes de los ceborucos y desnudos en carnes; porque para ayudarnos que no se quebrase la canoa y poder mejor nadar, nos apercibimos de estar sin ropa ninguna, sino desnudos », Toutes les traductions seront tirées de : Bernal Díaz del Castillo, *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, México, Editorial Pedro Robredo, 1939 (1632), *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, op. cit., p. 70-71.

fallut tous nous déshabiller et fournir un très gros effort pour la remettre à flot, car nous étions dans un tel état que des choses beaucoup plus aisées suffisaient à nous harasser. Une fois embarqués, à deux portées d'arbalète en mer, une lame déferla sur nous qui nous mouilla tous ; comme nous étions nus et qu'il faisait un froid très vif, nos mains lâchèrent les rames et la lame suivante retourna la barque ; l'inspecteur et deux autres hommes s'y cramponnèrent pour se sauver ; mais ce fut tout le contraire qui se produisit, ils furent pris dessous et se noyèrent [...]. La mer, d'un coup projeta tous les autres [...]. Nous qui nous en étions tirés, nous étions nus comme à notre naissance et avons perdu tout ce que nous avons [...]. Et comme alors on était en novembre, qu'il faisait très froid et qu'on n'aurait pas eu beaucoup de mal à nous compter les os, nous étions devenus la vraie image de la mort. En ce qui me concerne je peux dire que depuis le mois de mai je n'avais rien mangé d'autre que du maïs grillé [...].<sup>38</sup>

Dans ces deux exemples, nous voyons que nos deux narrateurs-voyageurs racontent un événement précis : un naufrage. De même, ils expliquent et décrivent les circonstances de cet événement. À la fin de ces passages, nous constatons que Bernal Díaz del Castillo et Álvaro Núñez Cabeza de Vaca commentent ce qu'ils viennent de raconter, ce qui confirme que le récit de découverte recherche la véracité factuelle et l'exactitude objective. Les récits de découverte ont donc bien une certaine dimension de répertoire encyclopédique et cela se vérifie autant chez Bernal Díaz del Castillo avec par exemple la description d'un moyen de transport propre à la région et chez Cabeza de Vaca, avec une explication détaillée sur les coutumes et les spécificités culinaires de la région où il se trouve.

En somme, nous retrouvons le schéma : « récit, bilan encyclopédique, commentaire », repris avec diverses variations.

Comme nous l'avons vu précédemment à travers nos exemples sur la triple démarche de la relation de voyage, Bernal Díaz del Castillo et Cabeza de Vaca ont toujours le souci de s'adresser aux lecteurs afin d'interpeller à partir d'éléments vécus et de souligner qu'il ne s'agit pas de fiction.

---

<sup>38</sup> *Relation de voyage 1527-1537, op. cit.*, p. 89-90 : « Otro día, saliendo el sol [...] acordamos de tornarnos a embarcar y seguir nuestro camino, y desenterramos la barca de la arena en que estaba metida, y fue menester que nos desnudásemos todos y pasásemos gran trabajo para echarla al agua, porque nosotros estábamos tales, que otras cosas muy más livianas bastaban para ponernos en él. Y así embarcados, a dos tiros de ballesta dentro en la mar, nos dio tal golpe de agua que nos mojó a todos; y cómo íbamos desnudos y el frío que hacía era muy grande, soltamos los remos de las manos, y a otro golpe que la mar nos dio, trastornó la barca; el veedor y otros dos se asieron de ella para escaparse; mas sucedió muy al revés, que la barca los tomó debajo y se ahogaron.[...] El mar de un tumbo echó a todos los otros [...]. Los que quedamos escapados, desnudos como nacimos y perdido todo lo que traíamos, y aunque todo valía poco, para entonces valía mucho. Y como entonces era por noviembre, y el frío muy grande, y nosotros tales que con poca dificultad nos podían contar los huesos, estábamos hechos propia figura de la muerte. De mí decir que desde el mes de mayo pasado yo no había comido otra cosa sino maíz »tostado », Toutes les traductions seront tirées de : *Naufraios*, <http://www.sisabianovenia.com/LoLeido/NoFiccion/CabezadeVacaNaufraios.pdf>, *op. cit.*, p. 37.

Assurément, la narration du conquistador se déploie sur trois plans : action colonisatrice et exploratoire; observation et écriture. En effet, l'action colonisatrice et exploratoire est visible chez Bernal Díaz del Castillo selon un itinéraire qui consiste, dans un premier temps, à parcourir des villages et combattre les Indigènes :

Nous sortîmes de Castilblanco en nous tenant bien sur nos gardes. Les éclaireurs marchaient en avant. Le bon ordre régnait dans les rangs ; les fusiliers et les arbalétriers se tenaient à leur place, et les cavaliers avaient une tenue encore meilleure. Nous étions tous revêtus de nos armes, [...] Ce fut dans cet ordre que nous arrivâmes à un petit village de Xalacingo [...]. Dans la localité où nous étions, on nous assura que Tlascala toute entière était armée contre nous. On y avait su en effet que nous allions nous y rendre [...]. On en était là lorsqu'un bataillon de Tlascaltèques composé de trois mille hommes, qui s'était tenu caché, se précipita avec furie sur le lieu du combat. Ils commencèrent à cribler de leurs flèches nos cavaliers qui s'étaient réunis, et la bataille s'engagea car en ce moment même nous arrivâmes avec notre artillerie, nos escopettes et nos arbalètes. Insensiblement, l'ennemi se prit à reculer, mais en s'arrêtant de temps en temps pour combattre en bon ordre. Il nous blessa dans cette rencontre quatre soldats, dont l'un, ce me semble, mourut peu de jours plus tard, les Tlascaltèques se retirèrent, et nous ne jugeâmes pas à propos de les suivre.<sup>39</sup>

Dans un second temps, l'action colonisatrice et exploratoire consiste à établir une colonie et à convertir les Indiens :

Cortés [...] attira à part les caciques et, au moyen d' Aguilar, l'interprète, leur dit qu'il reconnaissait la valeur d'un tel présent mais qu'il avait une prière à leur adresser : c'est qu'ils fissent habiter sans retard le village par tous ses résidents avec leurs femmes et leurs enfants, son désir étant de le voir peuplé dans deux jours [...]. Aussitôt les caciques firent appeler tous les habitants, avec leurs femmes et leurs enfants et en deux jours, le village fut repeuplé<sup>40</sup>.

Dans la relation de voyage d' Álvaro Núñez Cabeza de Vaca, il n'y a pas d'action colonisatrice puisqu'il fait naufrage et sera réduit en esclavage. Parti certes pour coloniser, il

---

<sup>39</sup> *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle Espagne, op. cit.*, tome II, p. 7-10 : « Como salimos de Castilblanco, y fuimos por nuestro camino, los corredores del campo siempre delante y muy apercebidos, en gran concierto los escopeteros y ballesteros, como convenía, y los de a caballo mucho mejor, y siempre nuestras armas vestidas [...]. Y con aquesta orden llegamos a un pueblezuelo de Xalacingo, [...] y esto fue porque en aquel pueblezuelo nos certificaron que toda Tlascala estaba puesta en armas contra nosotros, porque, según pareció, ya tenían noticias cómo íbamos y que llevábamos con nosotros [...] y estando en esto, viene muy de presto y con gran furia un escuadrón de tlascaltecas, que estaba en celada, de más de tres mil dellos, y comenzaron a flechar en todos los nuestros de a caballo, que ya estaban juntos todos, y dan una refriega; y en este instante llegamos con nuestra artillería, escopetas y ballestas, y poco a poco comenzaron a volver las espaldas, puesto que se detuvieron buen rato peleando con buen concierto; y en aquel encuentro hirieron a cuatro de los nuestros, y pareceme que desde allí a pocos días murió el uno de las heridas », *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España, op. cit.*, p.218-220.

<sup>40</sup> *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle Espagne, op. cit.*, tome I, p. 150 : « Cortés [...] se apartó con todos los caciques y con Aguilar el intérprete a hablar, y les dijo que por aquello que traían se lo tenía en gracia; mas que una cosa les rogaba, que luego mandasen poblar aquel pueblo con toda su gente, mujeres e hijos, y que dentro de dos días le quería ver poblado [...]. Y luego los caciques mandaron llamar todos los vecinos, e con sus hijos e mujeres en dos días se pobló », *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España, op. cit.*, p. 141.

n'en aura pas eu l'occasion. Il en ressort dès lors plutôt une action exploratoire présente tout au long de l'œuvre.

Nous y restâmes deux jours, puis décidâmes d'aller en quête de maïs ; nous ne voulûmes pas suivre le chemin des Vaches parce qu'il va vers le nord, ce qui représentait pour nous un grand détour [...] nous suivîmes donc notre chemin et traversâmes tout le pays pour déboucher sur la mer du Sud [...]. Tout au long, en remontant le fleuve, on nous donna beaucoup de couvertures en cuir de vache [...]. Et c'est ainsi que nous fîmes ces dix-sept étapes, au terme desquelles nous traversâmes le fleuve et marchâmes pendant dix-sept journées encore.<sup>41</sup>

La phase d'observation et d'écriture se vérifie dans les autobiographies de ces deux auteurs. Bernal Díaz del Castillo a commencé à écrire sa relation près de trente ans après la Conquête du Mexique, soit en 1551, et Álvaro Núñez Cabeza de Vaca, lui, a écrit sa relation à son retour en Espagne en 1537.

Toutefois, le souci premier de ces récits est-il la représentation de la « vérité » ou la perception qu'ils veulent que le lecteur ait de cet Ailleurs ? Assurément, les remarques éclairantes de Réal Ouellet correspondent plus à des « relations de voyage » de la période post-conquête et de la colonisation. La légitimation de la conquête semble dominée par le désir de propager une idéologie et une vision du monde. Le choix des termes des titres de ces œuvres participe de ces projets de représentation de l'Ailleurs.

---

<sup>41</sup> *Relation de voyage 1527-1537, op. cit.*, p. 164-165 : « Pasados dos días que allí estuvimos, determinamos de ir a buscar el maíz, y no quisimos seguir el camino de las Vacas, porque es hacia el Norte, y esto era para nosotros muy gran rodeo, [...]; seguimos nuestro camino, y atravesamos toda la tierra hasta salir a la mar del Sur [...]. Por todas ellas el río arriba nos dieron muchas mantas de vacas [...], así pasamos todas las diez y siete jornadas, y al cabo de ellas atravesamos el río y caminamos otras diez y siete », *Naufragios, op. cit.*, p. 93.

### 3.1.2. Un paratexte qui annonce le projet de Álvaro Núñez Cabeza de Vaca et de Bernal Díaz del Castillo.

#### 3.1.2.1. Définitions :

Il conviendra tout d'abord de définir les termes-clés de notre étude, à savoir : « relation », « voyage », « conquête » et « histoire ». Pour ce faire, nous proposerons ici diverses définitions (cf. tableau en annexe), aussi bien en espagnol qu'en français et de périodes différentes, afin non seulement de mettre en exergue l'évolution de ces termes, mais également de montrer les différences de perception possibles entre le monde francophone et le monde hispanophone.

##### - Le mot « relation » :

Que ce soit en espagnol ou en français, au XVI<sup>e</sup>, le mot « relation » désigne avant tout un récit. Selon le *Grand Robert de la langue française* (cf. tableau en annexe), le mot « relation » est apparu en 1268 et vient du latin « *relatio* » qui signifie « récit » ou « narration ». L'étymologie de ce mot nous permet déjà de dire qu'Álvar Núñez Cabeza de Vaca a sans nul doute choisi ce terme afin d'établir une distinction avec les autres genres littéraire, tels que le roman, la poésie et le théâtre. De même, Álvaro Núñez Cabeza de Vaca a peut-être voulu se démarquer de ses prédécesseurs qui ont relaté leurs voyages sous une autre forme (littéraire). C'est le cas de Christophe Colomb qui a relaté sa découverte sous la forme d'un journal de bord.

Pour Álvaro Núñez Cabeza de Vaca, le mot « relación » avait assurément plus d'impact, car d'une part la « relación » privilégie le réel à la fiction et, d'autre part, la « relación » se décline sous la forme d'une narration structurée et va au-delà de la simple énumération de dates et de lieux. La « relación » permet à l'auteur de relater ses observations comme l'indique Furetière (cf. tableau en annexe). Dans le cas d'Álvar Núñez Cabeza de Vaca, la « relación » lui permet d'apporter des éléments précieux sur la diversité culturelle des terres traversées mettant en avant la culture, les coutumes, la topographie des terres et les qualités physiques et intellectuelles des Autochtones. Enfin, la « relación » lui permet de raconter les événements tels qu'ils se sont passés comme

l'indique le *Diccionario de Autoridades* (cf. tableau en annexe). Ainsi, la « relación » lui permet de décrire les circonstances de son naufrage et de sa survie.

En résumé, le mot « relación » connoterait pour Álvaro Núñez Cabeza de Vaca un mode d'expression dans lequel il partage avec Autrui à la fois la trame du naufrage, ses connaissances acquises sur la culture des Autochtones et, enfin, ses impressions personnelles. Si la définition de Furetière (cf. tableau en annexe) retient les notions de « bataille » et d' « histoire », celles-ci n'apparaissent pas dans les dictionnaires espagnols, ce qui nous permet déjà de mieux comprendre pourquoi Bernal Díaz del Castillo n'a pas choisi d'utiliser le terme de « relación » pour un récit empli de batailles.

- Le mot « Voyage » :

Le mot « voyage » sous-tend l'idée de déplacement d'un lieu à un autre, que ce soit par mer ou par terre. C'est en tout cas le sens que partagent toutes les définitions recueillies aussi bien au XVI<sup>e</sup> siècle qu'au XX<sup>e</sup> siècle. Cependant, au XVI<sup>e</sup> siècle, dans les dictionnaires espagnols (cf. tableau), le mot « viaje » a été associé au mot « jornada ». Il convient alors d'étudier ces deux termes afin de tenter de mieux comprendre les choix des titres d'Álvar Núñez Cabeza de Vaca et de Bernal Díaz del Castillo.

En espagnol, le mot « jornada » signifie « étape » ou encore « journée ». Dans le *Tesoro de la lengua española o castellana* (cf. tableau), il apparaît que le sens attribué au mot « jornada » est en rapport avec une durée, soit l'équivalent d'une journée. De plus, le mot « jornada » signifie également un chemin à parcourir à pied, du lever au coucher du soleil. Au XII<sup>e</sup> siècle, « jornada » fait également référence aux pèlerinages, aux croisades ou encore aux expéditions militaires ayant pour objectif de combattre.

En français, le mot « voyage » a une résonance plus large dans la mesure où Furetière précise que le voyage doit faire « moins de mille ou 1300 lieues » (cf. tableau). Le voyage qu'Álvar Núñez Cabeza de Vaca entreprend correspond aux limites géographiques énoncées par Furetière (cf. tableau en annexe). De plus, le mot « voyage » est synonyme d'un Ailleurs dans lequel on voit des choses « autres », différentes de sa culture. On entreprend ce voyage « par curiosité pour voir des choses rares », comme le signale Furetière (cf. tableau en annexe) et cela suppose l'apport d'un savoir nouveau.

Il ressort que le mot « jornada » désigne un trajet court, soit une journée, alors que le mot « voyage », plus moderne, fait référence à un trajet plus long et ouvre sur d'autres perspectives, ce qui expliquerait le choix d'Álvar Núñez Cabeza de Vaca.

- Le mot conquête :

Le mot conquête est apparu selon le *Grand Robert de la langue française* (cf. tableau) vers 1160. Au XVI<sup>e</sup> siècle, dans le *Tesoro de la lengua castellana o española* et le *Diccionario de Autoridades* (cf. tableau en annexe), le mot « conquête » est associé à un gain ou encore à une acquisition. De même, cette prise de pouvoir se fait par la force et suppose l'usage d'armes comme le précise le *Diccionario de Autoridades* (cf. tableau), soit un univers plus « héroïque » que Bernal Díaz del Castillo a voulu sans nul doute retranscrire. Aussi, cet univers suppose des batailles et une rude domination des Autochtones.

En utilisant le mot « conquête », Bernal Díaz del Castillo affiche également la possession de villes ou encore de provinces.

Au XX<sup>e</sup> siècle, mis à part l'idée de prise par la force, le *Grand Robert de la langue française* (cf. tableau en annexe) associe le mot « conquête » à la découverte ainsi qu'à l'idée de conquérir des matières premières telles que l'or.

Nous pourrions nous demander pourquoi Bernal Díaz del Castillo a préféré utiliser le mot « conquête » plutôt que le mot « découverte » comme l'a fait Christophe Colomb par exemple pour « la découverte de l'Amérique ». La différence qui s'opère réside dans le fait que le mot « découverte » est associé à l'action d'avoir vu quelque chose d'« Autre » que sa culture, soit un synonyme d'une observation, sans avoir recours à la force et aux armes. Bernal Díaz del Castillo a de ce fait souligné à travers le mot « conquête » la marque d'une action de domination d'autres peuples. Ce choix participe dès lors à une dévalorisation des Autochtones.

En définitive, nous pouvons dire que les définitions espagnoles du *Tesoro de la lengua castellana o española* et du *Diccionario de Autoridades* ont en quelque sorte plus de « relief » que la définition de Furetière, sans doute de par l'impact de la Conquête et de la Reconquête dans la Péninsule, avant même la Conquête américaine. L'idée de prise par la force introduite dans les définitions espagnoles se fait fortement ressentir dans l'œuvre de

Bernal Díaz del Castillo qui indique ainsi d'entrée de jeu l'orientation belliqueuse de son récit et la dimension à l'échelle d'un peuple d'une telle action de domination.

- Le mot « histoire » :

Selon le *Dictionnaire étymologique de langue française*<sup>42</sup>, le mot « histoire » est apparu au XII<sup>e</sup> siècle. Nous comprenons mieux pourquoi Bernal Díaz del Castillo a opté pour le mot « histoire » lorsque nous rappelons qu'au XVI<sup>e</sup> siècle, que ce soit en espagnol ou en français, les définitions du mot « histoire » s'accordent à considérer que la narration (ou la description) est faite par un témoin oculaire qui atteste de sa bonne foi. De même, le *Diccionario de Autoridades* (cf. tableau en annexe) précise que le mot « historia » peut être associé à la description des choses biologiques (animales, végétales, naturelles). De ce fait, nous pouvons dire que cette précision se vérifie dans l'œuvre de Bernal Díaz del Castillo. En effet, nombreux sont les passages où ce conquistador décrit les spécificités de la nature des villages amérindiens en mentionnant aussi bien les spécificités végétales et animales de ces régions.

Au XX<sup>e</sup> siècle, le *Grand Robert de la langue française* (cf. tableau en annexe) associe le terme « histoire » à des connaissances relatives à l'évolution de l'humanité et jugées dignes de mémoire. Cette idée est en fin de compte déjà présente dans le prologue de Bernal Díaz del Castillo dans lequel ce conquistador décrète révéler des choses dignes d'être dites : « *On y verra de très remarquables choses, bien dignes d'être apprises* »<sup>43</sup>.

Bernal Díaz del Castillo aurait pu opter pour le mot « crónica », mais il ne l'a pas fait, sans doute parce que le mot « crónica » (qui vient du latin « *chronica* ») fait essentiellement référence au temps et à la chronologie. Les chroniques avaient pour habitude de relater chronologiquement une série de faits concernant de grandes figures (rois, chevaliers, etc.) tandis que le mot « histoire » (qui vient du latin « *historia* ») signifie l'enquête ou encore la recherche, soit la mise en exergue d'une quête pour Bernal Díaz del Castillo. En utilisant le mot « histoire » Bernal Díaz del Castillo adopte ainsi une posture qui privilégie le vécu. Le mot « historia » favorise la construction d'une image du passé, permet de décrire, d'expliquer

---

<sup>42</sup> Oscar Bloch, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, Presses universitaires de France, 1975 (1932), mot « histoire », p. 322.

<sup>43</sup> *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle Espagne*, op. cit., tome I, p. 32 : « en la cual historia hallarán cosas muy notables y dignas de saber », *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, op. cit., p. 48.

ou de faire revivre des temps révolus et ainsi amener à la réflexion, ce que ne suggère pas le mot « crónica ». De plus, Bernal Díaz del Castillo a sans doute voulu s'inscrire dans une filiation de récits historiques reconnus comme ceux d'Hérodote ou encore de Thucydide et ainsi se glorifier de leur autorité.

Quoi qu'il en soit, il en ressort que les définitions des dictionnaires espagnols concordent bien avec l'emploi du terme « historia » dans le titre de Bernal Díaz del Castillo puisqu'elles présentent ce terme « historia » comme une sorte de synonyme de « récit », mettant en avant l'aspect authentique du témoignage de l'auteur.

Assurément, ces analyses des définitions des termes retenus dans les titres des ouvrages de notre corpus soulignent des divergences de positionnement, d'une interculturalité et d'appréhension de la réalité américaine. Dès le premier contact que le lecteur a avec ces ouvrages, soit dès le contact avec le titre de ces ouvrages, un ton particulier est en quelque sorte donné. D'emblée, l'on a aussi une vision plus belliqueuse et liée à la notion de groupe pour Bernal Díaz del Castillo tandis qu'Álvar Núñez Cabeza de Vaca privilégie un regard plus individuel et plus « ethnographique ». Attardons-nous plus précisément sur l'aspect pragmatique des titres de ces œuvres.

### 3.1.2.2. A propos du choix des titres

Comme l'a montré Réal Ouellet, la relation de voyage est un genre protéiforme. Il nous semble important d'explicitier les titres retenus par Álvar Núñez Cabeza de Vaca et par Bernal Díaz del Castillo afin de mieux souligner le projet propre à chacun de ces conquistadors.

Dans un premier temps, nous définirons ce que nous entendons par « titre » en énonçant également ses fonctions. Dans un second temps, nous montrerons les mécanismes de construction des titres des œuvres de notre corpus.

Selon Gérard Genette, le titre fait partie des éléments de présentation d'une œuvre. Ainsi, dans *Seuils*, ce critique introduit la notion de « paratexte » et la définit comme suit :

Le paratexte est donc pour nous ce par quoi un texte se fait livre et se propose comme tel à ses lecteurs, et plus généralement au public. Plus que d'une limite ou d'une frontière étanche, il s'agit ici d'un *seuil*, ou [...] mot de Borges à propos d'une préface d'un vestibule qui offre

à tout un chacun la possibilité d'entrer, ou de rebrousser chemin. « Zone indécise » entre le dedans et le dehors, elle-même sans limite rigoureuse, ni vers l'intérieur (le texte) ni vers l'extérieur (le discours du monde sur le texte), lisière, ou comme disait Philippe Lejeune, « frange du texte imprimé qui, en réalité, commande toute la lecture ». Cette frange, en effet, toujours porteuse d'un commentaire auctorial, ou plus ou moins légitimé par l'auteur, constitue entre texte et hors-texte, une zone non seulement de transition, mais de *transaction* : lieu privilégié d'une pragmatique et d'une stratégie, d'une action sur le public au service, bien ou mal compris et accompli, d'un meilleur accueil du texte et d'une lecture plus pertinente [...] plus pertinente aux yeux de l'auteur et de ses alliés.<sup>44</sup>

Gérard Genette définit ensuite le titre comme un élément porteur d'un message qui, comme tel, nécessite une analyse approfondie :

Davantage peut-être que de tout autre élément du paratexte, la définition même du titre pose quelques problèmes et exige un effort d'analyse : c'est que l'appareil, tel que nous le connaissons depuis la Renaissance [...] est très souvent, plutôt qu'un véritable élément, un ensemble un peu complexe et d'une complexité qui ne tient pas exactement à sa longueur [...]. L'un des fondateurs de la titrologie moderne, Léo Hoek, écrit très justement que le titre tel que nous l'entendons aujourd'hui est en fait, au moins à l'égard des intitulations anciennes et classiques, un objet artificiel, un artefact de réception ou de commentaire, arbitrairement prélevé par les lecteurs, les critiques, les libraires, les bibliographes [...]. Comme toute autre instance de communication, l'instance titulaire se compose au moins d'un message ( le titre lui-même), d'un destinataire et d'un destinataire.<sup>45</sup>

Ainsi, le titre a diverses fonctions. C'est en ces termes que Gérard Genette les résume :

Sur la fonction, ou plutôt les fonctions du titre, une sorte de vulgate théorique semble s'être établie, que Charles Grivel formule à peu près comme suit : 1. identifier l'ouvrage, 2. Désigner son contenu, 3. Le mettre en valeur<sup>46</sup>, et que Léo Hoek intègre à sa définition du titre : « ensemble de signes linguistiques [...] qui peuvent figurer en tête d'un texte pour le désigner, pour en indiquer le contenu global et pour allécher le public visé ». Tout d'abord les trois fonctions indiquées ( désignation, indication du contenu, séduction du public) ne sont pas nécessairement toutes présentes à la fois : la première seule est obligatoire, les deux autres sont facultatives et supplémentaires, car la première peut être remplie par un titre sémantiquement vide, nullement « indicatif du contenu » [...] à la limite un simple numéro de code.[...] Ces fonctions ne sont pourtant pas disposées ici dans un ordre de dépendance, car la première et la troisième peuvent fort bien se passer de la deuxième [...].<sup>47</sup>

Outre la définition de Gérard Genette, nous proposerons une autre définition possible du titre et de ses fonctions selon Maribel Peñalver Vicea, professeur en linguistique et traductologie française qui s'interroge : « Le titre est-il un désignateur rigide ? »<sup>48</sup>. Maribel Peñalver Vicea emprunte en fait la définition de Léo Hoek, lequel définit le titre comme « un acte illocutionnaire »:

---

<sup>44</sup> Gérard Genette, *Seuils*, Paris, Seuils (Collection Poétique) , 1987, p. 7-8.

<sup>45</sup> *Seuils*, *op. cit.*, p. 54.

<sup>46</sup> C'est nous qui soulignons.

<sup>47</sup> *Seuils*, *op. cit.*, p. 73.

<sup>48</sup> Maribel Peñalver Vicea, « Le titre est-il un désignateur rigide ? », [dialnet.unirioja.es/descarga/articulo/1011557.pdf](http://dialnet.unirioja.es/descarga/articulo/1011557.pdf), consulté le 16/02/14.

En tant qu'énoncé intitulant, le titre se présente comme un acte illocutionnaire : le titre est le point d'accrochage où l'attention du récepteur [...] d'un texte se dirige en premier lieu ; la relation établie entre le locuteur (l'auteur) et l'interlocuteur (le lecteur) est conventionnelle tant par l'endroit où l'énoncé se manifeste traditionnellement que par son contenu, son intention et son effet.<sup>49</sup>

Dans une étude intitulée : *L'imposture du titre ou la fausse vraisemblance*<sup>50</sup>, Léo Hoek, traite des fonctions du titre comme suit :

Afin de dé-couvrir le fonctionnement complexe du titre, il faut nous demander ce que fait le titre, comment il le fait et pourquoi. [...] Nous essayerons de relever les fonctions du titre en illustrant les rapports entre le DIRE et le faire d'un titre, autrement dit, entre les thèmes sémantiques relevés et les fonctions textuelles que peut remplir le titre. Nous présumons que le ressort du titre se cache dans le texte et non pas ailleurs. D'après le thème (topic) du titre nous distinguerons indépendamment du texte six types sémantiques différents. Il y a cinq types sémantiques différents. Il y a cinq types de titre correspondant à cinq types d'informations possibles sur le texte ; cette information peut être d'ordre actantiel, [...], spatial [...], temporel [...], événementiel [...], ou objectal ; finalement il y a un dernier type celui des titres non-fictionnels [...]. Il est évident que les titres que nous appelons « non-fictionnels » (roman, chronique, histoire, etc.) n'en sont pas moins propres à diriger la lecture ; le terme « non-fictionnel » ne veut pas dire que le titre ne comporte aucune information sur le texte, mais seulement qu'il réfère non pas à un élément de la fiction représentée, mais à un élément narratif ; ces titres renvoient à un mode d'écriture, à un type de texte : ce sont à proprement parler des titres méta-textuels ; ils n'isolent pas un élément du texte mais renvoient à ce texte tout entier.[...].<sup>51</sup>

À partir des définitions et spécificités énoncées ci-dessus, nous pouvons analyser plus précisément les titres des deux œuvres de notre corpus. D'emblée, nous pouvons dire que les titres des deux relations de notre corpus appartiennent aux types sémantiques dits « non-fictionnels », comme l'indique Léo Hoek, puisqu'il s'agit, d'une part, de récits fondés sur le vécu et d'autre part, puisque ces titres permettent d'avoir une vue d'ensemble du projet de chaque auteur.

Bernal Díaz del Castillo a choisi la formulation : *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*. Le mot « histoire » traduit un événement raconté par un témoin oculaire qui atteste de sa bonne foi. De même, le mot « conquête », complément du nom « histoire », signifie une prise par la force et suppose des batailles. De plus, nous avons un lieu, un indice spatial : « Nouvelle-Espagne » qui sous-tend un Ailleurs, soit un « nouveau » monde en relation avec l'Espagne qui dès lors représente un espace de domination et d'appropriation. De ce fait, le lecteur s'attend à lire un récit de batailles, ce qui correspond bien aux fonctions du titre émises par Gérard Genette, à savoir identifier l'ouvrage et son

---

<sup>49</sup> *Op. cit.*, p. 253.

<sup>50</sup> Charles Grivel, Aron Kibédi Varga, *Du linguistique au textuel*, Amsterdam, Van Gorcum, 1974.

<sup>51</sup> « *L'imposture du titre ou la fausse vraisemblance* » de Léo Hoek, *op. cit.*, *Du linguistique au textuel*, p. 111.

contenu. Ainsi, le terme « Nouvelle-Espagne » connote d'emblée le caractère ethnocentrique de l'œuvre comme si cette région d'Amérique ne pouvait pas se comprendre, ni exister, sans l'Espagne, centre idéologique et point de départ et d'arrivée pour Bernal Díaz del Castillo.

De plus, parmi les types sémantiques du titre énoncés par Léo Hoek, nous pouvons classer ce titre dans la catégorie dite « non-fictionnels », car il s'agit d'un récit fondé sur un vécu. Le point d'accrochage du titre, c'est-à-dire sa mise en valeur, se trouve sans nul doute dans l'utilisation de l'adjectif « véridique ». Le lecteur s'attend en effet à connaître des détails insoupçonnés du grand public, soit la création d'une attente « alléchante ».

En somme, le titre de l'œuvre de Bernal Díaz del Castillo révèle ses ambitions, c'est-à-dire : se mettre en avant et obtenir des honneurs par le biais de la reconnaissance de ses « exploits » par les lecteurs et les puissants.

Álvar Núñez Cabeza de Vaca, soldat lui aussi, a fait pourtant le choix d'un titre très différent. Son titre original se décline sous cette forme : *La relation qu'a donnée Álvar Núñez Cabeza de Vaca de ce qu'il s'est passé aux Indes au cours de l'expédition où Pánfilo de Narváez allait en tant que gouverneur depuis l'année vingt-sept jusqu'à l'année trente-sept où il revint à Séville avec trois compagnons*. En effet, à première vue, ce titre est formulé par une tournure impersonnelle, ce qui donne tout de suite l'impression aux lecteurs que ce n'est pas Álvar Núñez Cabeza de Vaca qui a écrit la relation mais une tierce personne. De même, le titre est long et informe du contenu de l'œuvre, comme cela est propre aux récits dits « non-fictionnels » selon les catégories proposées par Léo Hoek. Ce titre respecte également les trois fonctions que Gérard Genette énonce pour un titre.

Le terme « relation » annonce aux lecteurs qu'il s'agira d'un récit relatant un voyage, soit « une expédition », vers un Ailleurs spécifié : « Indes » (indice spatial) sur une période précise : « 1527-1537 » (indice temporel). Hormis les « Indes », il y a une référence à un autre lieu « Séville », ce qui suppose un aller-retour. Il y a également la présence de personnalités « officielles », soit Pánfilo de Narváez et l'auteur lui-même Álvar Núñez Cabeza de Vaca, mais nous relevons également la présence de personnalités anonymes : « trois compagnons ». Ce procédé ne viserait-il pas à mettre en valeur Álvar Núñez Cabeza de Vaca par rapport à un chef d'expédition Pánfilo de Narváez et d'autres soldats, restés inconnus avec une pseudo-forme d'humilité? Le titre de Cabeza de Vaca est de surcroît à la fois spatial, puisqu'il cite un lieu, et temporel, par la présence de deux dates, un peu à la façon d'un journal de bord.

Quoi qu'il en soit, ce titre peut apparaître comme une véritable stratégie d'Álvar Núñez Cabeza de Vaca, suscitant d'emblée l'interrogation du lecteur : que s'est-il passé durant ce laps de temps de dix ans ? Pourquoi est-il revenu avec seulement trois de ses compagnons ? Autant d'interrogations qui suscitent l'attente « alléchante »<sup>52</sup> décrite par Gérard Genette et donc la création d'un suspens.

Il convient de souligner que le titre original de l'œuvre de Cabeza de Vaca a connu des transformations liées notamment à des choix de traduction. En effet, en espagnol, le titre original a connu deux reformulations en 1555 : d'abord «*Naufragios*» (titre moins expressif et donc « réducteur », car centré sur l'élément perturbateur de la relation), puis : *La relación y comentarios del gobernador Alvar Núñez Cabeza de Vaca, de lo acaecido en las dos jornadas que hizo a las Indias : con privilegio, Esta tassada por los señores del consejo en ochenta y cinco maravedis* (titre plus explicite, comme le titre original, qui fait référence à deux expéditions sachant que le mot « *comentarios* » renvoie à l'expédition au Paraguay). Enfin, en 1906, ce titre varie encore : *Relación de los naufragios y Comentarios de Alvar Núñez Cabeza de Vaca*, soit un titre qui reprend à la fois le genre, l'élément perturbateur et la touche personnelle, tout en étant plus concis que le long titre original, peu facilement mémorisable et dont la longueur peut paraître à un éditeur moderne préjudiciable à l'« accroche » de possibles lecteurs.

En français, le titre original a été reformulé en 1836 sous la forme : *Relation et naufrages*, titre court qui véhicule le genre et l'élément perturbateur du récit. Puis, en 1980, on trouve chez l'éditeur Actes-Sud : « *Relation de voyage 1527-1537* », titre plus neutre qui privilégie de plus la dimension temporelle et l'aspect du vécu personnel. La même année, un autre éditeur, Mercure de France, propose le titre suivant : *Relation et commentaires du gouverneur Alvar Nuñez Cabeza de Vaca sur les deux expéditions qu'il fit aux Indes*.

En somme, la longueur du titre original semble gêner à toutes les époques, aussi bien en français qu'en espagnol, d'où le choix de titres plus courts qui synthétisent l'anecdote et sont plus facilement mémorisables. Ce qui ressort, c'est que ce texte est republié après une longue période d'oubli, comme si ses thématiques se trouvaient être désormais d'actualité.

En résumé, les titres des œuvres annoncent des divergences tant de forme que de contenu et laissent déjà entendre que nous avons affaire à des projets différents. Le titre d'Álvar Núñez Cabeza de Vaca reste plus explicite et suscite l'interrogation du lecteur, tout

---

<sup>52</sup> *Seuils, op. cit.*, p. 73.

en étant moins marqué par une idéologie dominatrice, tandis que le titre de Bernal Díaz del Castillo est plus « frappant » et de dimension « collective » et exprime un projet de domination d'autres peuples. Il n'en demeure pas moins que Bernal Díaz del Castillo utilise le terme « Nouvelle-Espagne », propre à cette époque colonisatrice.

Cet antagonisme des titres de Bernal Díaz del Castillo et de Álvaro Núñez Cabeza de Vaca se retrouve-t-il dans le prologue et l'*incipit* de leur relation ?

### 3.1.2.3. Le pacte de lecture : prologue et *incipit*

Philippe Lejeune, théoricien et spécialiste de l'autobiographie, définit le pacte autobiographique comme étant un pacte qui lie un écrivain à son lecteur et se proposerait de dire toute la « vérité » sur ce qu'il va raconter au sujet de sa vie. Dans *Le pacte autobiographique*<sup>53</sup>, Philippe Lejeune présente alors ce pacte en ces termes : « *Récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité* ». <sup>54</sup>

De même, il ajoute que ce pacte met en jeu des éléments appartenant à quatre catégories différentes :

1. La forme du langage : récit ou prose.
2. Le sujet traité ; vie individuelle, histoire d'une personnalité.
3. La situation de l'auteur : identité de l'auteur (dont le nom renvoie à une personne réelle) et du narrateur.
4. La position du narrateur : identité du narrateur et du personnage principal ; perspective rétrospective du récit.

À partir de cette définition du pacte autobiographique et de ses spécificités, il convient de vérifier si les œuvres de notre corpus établissent un pacte et lequel.

En premier lieu, concernant la forme du langage des deux ouvrages de notre corpus, nous pouvons dire qu'il s'agit de récits. De même, nous pouvons préciser, comme il est indiqué dans la définition du pacte selon Philippe Lejeune, qu'il s'agit bien de « récits rétrospectifs » dans lesquels les auteurs relatent un épisode marquant de leur vie : Álvaro Núñez Cabeza de Vaca relate un naufrage et dix ans d'errance en Amérique et Bernal Díaz

---

<sup>53</sup> Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1996 (1975).

<sup>54</sup> *Op. cit.* p. 14.

del Castillo sa participation à la Conquête du Mexique. Il faut rappeler que ces deux conquistadors ont écrit leur récit après leurs expéditions respectives : Cabeza de Vaca publia son ouvrage à son retour en Espagne en 1537 et Bernal Díaz del Castillo commença à écrire vers 1551, soit près de trente ans après la chute de México.

En second lieu, le sujet traité par ces deux conquistadors est effectivement celui de leur vie individuelle, soit une autobiographie, mais au sein d'expéditions communes. Concernant la situation de ces deux auteurs, nous pouvons affirmer que leurs noms renvoient bien à des « personnes réelles » et qu'Álvar Núñez Cabeza de Vaca (1488-1559) et Bernal Díaz del Castillo (1493-1581) ont été des conquistadors. Ils disent donc la vérité sur la cause de leur présence en Amérique. Enfin, dans la catégorie « position du narrateur », nous pouvons dire qu'Álvar Núñez Cabeza de Vaca et Bernal Díaz del Castillo occupent à la fois la fonction de narrateur et de personnage principal. Toutefois, des variantes apparaissent comme nous le démontrerons par la suite.

En somme, les deux relations de notre corpus répondent aux critères du pacte autobiographique de Philippe Lejeune. Quoiqu'il en soit, chaque auteur peut choisir de situer son pacte de lecture dans un prologue ou un *incipit*. Cette différence de choix d'insertion du pacte de lecture est visible dans les œuvres de notre corpus. Bernal Díaz del Castillo a choisi de l'insérer dans son prologue et Álvar Núñez Cabeza de Vaca, le fait dans son *incipit*.

Assurément, le prologue et l'*incipit* sont des éléments majeurs pour la compréhension du projet d'un auteur. Il convient dès lors de définir ces termes afin de mieux comprendre le choix de l'emplacement du pacte de lecture chez les auteurs de notre corpus.

Le prologue est un élément du paratexte et par son biais nous avons souvent déjà une première approche du récit, notamment sur le choix du lieu de l'action et des personnages. Le prologue fait office généralement de préface, d'introduction ou de préambule.

Divers critiques ont étudié le paratexte selon les époques. C'est le cas d'Anne Cayuela, professeur de littérature et de civilisation du Siècle d'Or. Dans son ouvrage : *Le paratexte au siècle d'Or*<sup>55</sup>, Anne Cayuela définit le paratexte comme suit :

Le paratexte du livre au Siècle d'Or a longtemps été le terrain des bibliographes. Le frontispice du livre, les censures d'Etat et d'Eglise (approbations et licences), les préliminaires auctoriaux (dédicaces et prologues) n'ont pas [...] été envisagés et analysés

---

<sup>55</sup> Anne Cayuela, *Le paratexte au Siècle d'Or, Prose romanesque, livres et lecteurs en Espagne au XVII<sup>e</sup>*, Genève, Droz, 1996.

dans leur « fonction expressives », contribuant à la construction de la signification du texte qu'ils précèdent. [...]. Le paratexte est non seulement un réservoir d'informations précieuses pour l'Historien du livre et le poéticien, mais il permet également d'envisager la rencontre entre le texte et son public. [...] . Le prologue est donc le lieu privilégié de la définition du genre. Il définit l'image du lecteur et cette image correspond au genre dont relève le texte.<sup>56</sup>

De même, Anne Cayuela souligne que le paratexte au Siècle d'Or était régi par certaines règles :

Les approbations de livres du Siècle d'Or [...] sont les manifestations du contrôle idéologique qui pesait sur la production imprimée. C'est la pragmatique de 1502 promulguée à Tolède par les Rois Catholiques, qui instaure un embryon de législation concernant l'imprimerie, valable pour le royaume de Castille. Il est stipulé une interdiction absolue d'imprimer et de vendre tout livre ne comportant pas une licence préalable des Rois Catholiques. [...]. Quelques modifications sont introduites en 1554 à travers les *Ordenanzas del Consejo*, concernant la centralisation de l'attribution de licences d'impressions. Le livre du siècle d'Or porte ainsi les traces concrètes de toute procédure administrative à laquelle il doit être soumis avant la publication sous la forme de préliminaires légaux imprimés avant le texte : approbations ou censures, du Conseil, de l'Ordinaire, de l'Ordre Religieux auquel appartient l'auteur le cas échéant, licence d'impression, privilège, *errata et tasa* .[...]<sup>57</sup>.

En somme, le prologue dit comment le lecteur « idéal »<sup>58</sup> est envisagé et donc sous-tend une certaine intentionnalité. Aussi, de prime abord, le choix de Cabeza de Vaca de ne pas intégrer de « prologue » donne une dimension formaliste à son texte.

L'*incipit* vient du latin « *incipio* » et signifie « commencer ». Il fait référence aux premières lignes d'un texte. Généralement il a deux fonctions principales : intéresser le lecteur et informer le lecteur (lieu, personnage, époque). Andrea del Lungo, spécialiste en littérature française, définit l'*incipit* ainsi :

L'*incipit* romanesque : seuil à double sens, tourné à la fois vers la parole du monde et vers la parole du texte ; et surtout, lieu de contact, de rencontre et d'échange entre les désirs de l'écriture et les attentes de la lecture, où se concentrent différentes stratégies aux implications poétiques, esthétiques et thématiques [...] une prise de position ; un moment décisif [...] dont les enjeux sont multiples, car il doit légitimer et orienter le texte, donner des indications génériques, [...] fournir des informations sur l'histoire : bref, *diriger* la lecteur.<sup>59</sup>

Ainsi, nous avons deux types de « *Seuils* » pour reprendre la terminologie de Gérard Genette, l'un hors-texte et l'autre intra-texte. Attardons-nous sur leur analyse chez Bernal Díaz del Castillo et d'Álvar Núñez Cabeza de Vaca. Comme nous l'avons signalé, Bernal Díaz del Castillo a choisi d'exposer ses motivations dans son prologue. Ainsi, en premier lieu, Bernal Díaz del Castillo donne sa fonction: « regidor de Santiago de Guatemala », puis

---

<sup>56</sup> *Op. cit.*, p. 8-9.

<sup>57</sup> *Op. cit.*, p. 15.

<sup>58</sup> Umberto Eco, *Lector in fabula*, Paris, Grasset, 1985.

<sup>59</sup> Andrea del Lungo, *L'incipit romanesque*, Paris, Seuil, 2003, p. 14.

propose le sommaire de sa relation, soit un « réservoir d'informations précieuses »<sup>60</sup> comme l'indique Anne Cayuela et présente d'entrée de jeu une mise en avant tant de sa personne que de sa fonction et de la valeur «véridique» de ses écrits en une sorte de glorification générale, à partir notamment d'une hyperbolisation récurrente :

Moi, Bernal Díaz del Castillo, regidor de cette ville de Santiago de Guatemala, auteur de cette véridique et claire histoire, j'ai achevé de la mettre à jour, en commençant par la découverte et parcourant toutes les conquêtes de la Nouvelle-Espagne : comment on pacifia beaucoup d'autres villes ; comme quoi, après avoir peuplé d'Espagnols plusieurs villes et villages, nous les fîmes livrer à notre Seigneur et Roi, ainsi que c'était notre devoir. On y verra de très remarquables choses, bien dignes d'être apprises. J'y signale aussi les erreurs et fautes écrites en un livre de Francisco de Gomara, qui non seulement se trompe en ce qu'il dit de la Nouvelle-Espagne, mais encore a induit en erreur deux fameux historiens, ses imitateurs : le docteur Illescas et l'évêque Pablo Jovio. Et, à ce propos, je dis et j'affirme que ce qui est contenu dans ce livre est très véridique et que, comme témoin oculaire, j'assistai à toutes les batailles et rencontres. Ce ne sont pas là de vieux contes et des histoires de Romains de plus de sept cents ans de date ; c'est hier, peut-on dire, que se passèrent les événements qu'on lira dans cette histoire, avec le comme et le quand et la véritable manière. On a de bons témoignages dans le très vaillant et très valeureux capitaine don Hernando Cortés [...]. Au surplus, il suffira de lire mon histoire pour avoir le témoignage et l'éclaircissement de toutes ces choses. J'ai achevé de la mettre au net, d'après mes notes et mes brouillons, dans cette ville loyale de Guatemala où réside le Tribunal suprême, le 26 du mois de février de l'an 1568 [...]. Je prie en grâce messieurs les imprimeurs de ne rien supprimer, de ne pas mettre plus de lettres qu'il y en a dans mon manuscrit, de ne pas ajouter des suppléments, etc.<sup>61</sup>

À travers ce prologue, nous observons la présence d'un « moi » diégétique et une volonté de montrer que ces propos sont véridiques. Bernal Díaz del Castillo apparaît comme autoritaire et sûr de lui : « *digo y afirmo que lo que en este libro se contiene muy verdadero* », voire prétentieux en ce qu'il affirme devoir corriger les erreurs de prédécesseurs comme Gómara. Nous constatons que Bernal Díaz del Castillo mentionne la « *real audiencia* » ce qui

---

<sup>60</sup> *Le paratexte au Siècle d'Or, op. cit.*, p. 8.

<sup>61</sup> *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle Espagne, op. cit.*, tome I, p. 32 : « Yo, Bernal Díaz del Castillo, regidor de esta ciudad de Santiago de Guatemala, autor de esta muy verdadera y clara historia, la acabé de sacar a la luz, que es desde el descubrimiento, y todas las conquistas de la Nueva España, y como se tomó la gran ciudad de México, y otras muchas ciudades, hasta las haber traído de paz y pobladas de españoles muchas villas, las enviamos a dar y entregar, como estamos obligados, a nuestro rey y señor; en la cual historia hallarán cosas muy notables y dignas de saber: y también van declarados los borrones, y escritos viciosos en un libro de Francisco López de Gómara, que no solamente va errado en lo que escribió de la Nueva España, sino también hizo errar a dos famosos historiadores que siguieron su historia, que se dicen Doctor Illescas y el Obispo Paulo lobia; y a esta causa, digo y afirmo que lo que en este libro se contiene es muy verdadero, que como testigo de vista me hallé en todas batallas y reencuentros de guerras; y no son cuentos viejos, ni Historia de Romanos de más de setecientos años, porque a manera de decir, ayer pasó lo que verán en mi historia, y cómo y cuándo, y de qué manera; y de ello era buen testigo el muy esforzado y valeroso capitán Hernando Cortés, [...]. Y además de esto cuando mi historia se vea, dará fe y claridad de ello; la cual se acabó de sacar en limpio de mis memorias y borradores en esta muy leal ciudad de Santiago de Guatemala, donde reside la real audiencia, en veinte y seis días del mes de febrero de mil quinientos sesenta y ocho años.[...] Pido por merced a los señores impresores, que no quiten, ni añadan más letras de las que aquí van y suplan, etc.[...] », *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España, op. cit.*, p. 48.

prouve que son texte a été soumis aux autorités compétentes et respecte bien la législation en vigueur qu'énonce Anne Cayuela.

La relation de voyage d'Álvar Núñez Cabeza de Vaca ne possède pas de prologue comme celle de Bernal Díaz del Castillo, preuve d'un souhait de simplification du contact avec le lecteur ou encore du rejet de tout formalisme, soit par avance, ce que nous pourrions qualifier de désir de « modernité » ou du moins de rupture par rapport à la façon traditionnelle d'écrire. Álvar Núñez Cabeza de Vaca embraye directement en donnant des détails sur le départ de l'expédition au premier chapitre. Le lecteur constate qu'il n'évoque pas l'aspect religieux, mais « seulement » la dimension politique et l'organisation de l'expédition à laquelle il participe, soit « des indications génériques » et des « informations sur l'histoire » :

Le 17 juin 1527, le gouverneur Pánfilo de Narváez parti du port de Sanlúcar de Barrameda ; il tenait de votre majesté pouvoir et mandat de conquérir et gouverner les provinces qui s'étendent du fleuve des Palmes au cap de la Floride en Terre-Ferme ; et la flotte qu'il avait sous ses ordres se composait de cinq navires dans lesquels pouvaient se trouver environ six cents hommes. Les officiers qu'il emmenait [...] étaient ceux qu'ici l'on désigne : Cabeza de Vaca, en tant que trésorier et grand alguazil Alonso Enríquez, comptable Alonso de Solís, en tant que facteur de Votre Majesté et inspecteur il y avait un frère de l'ordre de Saint François comme commissaire, il s'appelait frère Juan Suárez, et quatre autres frères du même ordre. Nous arrivâmes à l'île de Saint-Domingue, où nous restâmes près de quarante-cinq jours, nous pourvoyant de ce qui nous faisait besoin, en particulier de chevaux [...].<sup>62</sup>

De même, nous remarquons qu'Álvar Núñez Cabeza de Vaca adopte une posture qui se veut humble. Il se met au même niveau que ses camarades soldats, comme si ce n'était pas lui-même à la fois l'auteur, le narrateur et le protagoniste. Ainsi parle-t-il parfois de lui-même à la troisième personne.

Philippe Lejeune observe à cet égard que :

[...] Parler de soi à la troisième personne peut impliquer soit un immense orgueil [...], soit une certaine forme d'humilité (c'est le cas de certaines autobiographies religieuses anciennes, où l'autobiographe se nommait lui-même « le serviteur de Dieu »). Dans les deux cas le narrateur assume vis-à-vis du personnage qu'il a été soit la distance du regard de l'histoire, soit celle du regard de Dieu [...].<sup>63</sup>

---

<sup>62</sup>*Relation de voyage 1527-1537*, *op. cit.*, p. 45 : « A 17 días del mes de junio 1527 partió del puerto de San Lúcar de Barrameda el gobernador Pánfilo de Narváez, con poder y mandado de Vuestra Majestad para conquistar y gobernar las provincias que están desde el río de las Palmas hasta el cabo de la Florida, las cuales son en Tierra Firme; y la armada que llevaba eran cinco navíos, en los que cuales, poco más o menos, irían seiscientos hombres. Los oficiales que llevaba[...] eran éstos que aquí se nombran: Cabeza de vaca, por tesorero y por alguacil mayor; Alonso Enríquez, contador, Alonso de Solís, por factor de Vuestra Majestad y por veedor; iba un fraile de la Orden de San Francisco por comisario, que se llamaba fray Juan Suárez, con otros cuatro frailes de la misma Orden. Llegamos a la isla de Santo Domingo, donde estuvimos casi cuarenta y cinco días, proveyéndonos de algunas cosas necesarias señaladamente de caballos », *Naufragios*, *op. cit.*, p. 6.

<sup>63</sup> *Le pacte autobiographique*, *op. cit.*, p. 16.

Nous retrouvons déjà cet aspect dans le titre original de l'œuvre. En effet, Cabeza de Vaca y utilisait la troisième personne du singulier pour parler de lui-même. Toutefois n'était-ce pas ainsi que dans les récits de chevalerie l'on parlait du héros ? On peut aussi rappeler que l'une des étapes traditionnelles du prologue est la *captatio benevolentiae* où l'auteur invite à lire son ouvrage avec une fausse modestie. Enfin, nous observons que Cabeza de Vaca dans l'*incipit*, comme se démarquant à nouveau des façons de faire propres à son époque, occulte l'aspect religieux.

Réal Ouellet rappelle que la relation de voyage est régie par un pacte viatique, c'est-à-dire que le voyageur-narrateur part dans le but d'évangéliser au nom de quelqu'un, soit un pacte qui lie Dieu au « missionnaire » ou soldat. Ainsi, les colonisateurs seraient des soldats du Christ venus en Amérique mener le combat contre le Mal. Selon Réal Ouellet, la relation de voyage a pour thème à la fois le religieux et le politique. Réal Ouellet évoque également l'idée d'un pacte actanciel dans lequel la relation évoque :

L'exploration de nouveaux territoires ou mal connus, pacte d'amitié et de commerce avec les Autochtones, élimination d'obstacles humains et naturels. Dans la mesure où le pouvoir veut établir une colonie, la relation rend compte d'une action beaucoup plus complexe, où il ne s'agira plus seulement d'explorer, mais de jeter une infrastructure administrative commerciale et missionnaire, de créer des alliances et d'intimider les adversaires de l'implantation coloniale.<sup>64</sup>

Il convient de vérifier cette affirmation chez les deux auteurs de notre corpus, car elle n'est pas toujours explicite. En effet, à travers le prologue de Bernal Díaz del Castillo, nous constatons que l'équipage part dans le but d'évangéliser et ce au nom de l'empereur Charles Quint. En revanche, pour Álvaro Núñez Cabeza de Vaca, il est précisé que l'équipage détient un mandat pour conquérir et gouverner des villes et provinces sans plus de détails. Seule la relation de conquête de Bernal Díaz del Castillo respecte donc l'affichage du « pacte actanciel » présenté par Réal Ouellet.

En somme, nous constatons une différence d'approche dès les premières lignes des œuvres. Il ressort que Bernal Díaz del Castillo se valorise dans son prologue alors qu'Álvar Núñez Cabeza de Vaca se met en retrait dans son *incipit* et rejette tout formalisme traditionnel. Cette différence de posture se retrouve-t-elle à d'autres niveaux dans ces textes ?

---

<sup>64</sup> *La relation de voyage en Amérique (XVIe - XVIIIe)*, Carrefour des genres, op. cit., p. 13.

### 3.1.5. Une auto-héroïsation ?

Dans son livre *La relation de voyage en Amérique*, Réal Ouellet souligne que la relation de voyage est le récit d'une aventure collective dans laquelle le voyageur ne joue aucun rôle dans les manœuvres du navire ou dans les décisions à prendre.

Il convient de discuter cette affirmation. Nous avons déjà observé une différence de perception quant aux titres des œuvres de notre corpus et il nous semble qu'il y a également une différence au niveau du contenu.

Concernant « l'aventure collective », l'affirmation de Réal Ouellet s'applique aux relations de notre corpus à une différence près. La relation de conquête de Bernal Díaz del Castillo est une œuvre où l'aventure collective est présente du début à la fin. Ainsi, au premier chapitre de sa relation, nous pouvons voir que Bernal Díaz del Castillo part en expédition en 1517 sous le commandement de Francisco Hernández de Córdoba avec cent dix soldats, un aumônier, Alonzo González, un commissaire, Bernardino Iniguez et des matelots.

Nous nous réunîmes alors cent dix camarades. Nous tombâmes d'accord pour donner le commandement à un hidalgo nommé Francisco Hernández de Córdoba, [...] et nous résolûmes d'aller, à nos risques et périls, découvrir des terres nouvelles où nous puissions trouver l'occasion d'employer nos personnes. Nous achetâmes trois navires [...] Nous nous assurâmes trois pilotes [...]. Le principal, celui qui devait gouverner notre flottille, s'appelait Anton de Alaminos [...] Un autre portait le nom de Camacho [...] le troisième était Juan Alvarez le Manchot [...]. Nous réunîmes aussi tous les matelots qui nous étaient nécessaires [...]<sup>65</sup>.

En revanche, Cabeza de Vaca prend certes un départ collectif en tant que trésorier dans l'expédition de Pánfilo de Narváez mais suite au naufrage du navire et ensuite du fait qu'il ait été réduit en esclave par les Amérindiens, il ne sera plus question d'une aventure collective, du moins pas dans un groupe espagnol. Cet aspect permet à Álvaro Núñez Cabeza de Vaca de se présenter en héros et d'acquérir dès lors une certaine « individualité ». Concernant son rôle dans le navire, Álvaro Núñez Cabeza de Vaca est trésorier et par rapport à son statut donne dès le départ certains ordres à l'ensemble des marins et soldats :

---

<sup>65</sup> *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle Espagne*, op. cit., p. 36-37 : « Acordamos de nos juntar ciento y diez compañeros [...] y concertamos con un hidalgo que se decía Francisco Hernández de Córdoba, [...] y a nuestra ventura buscar y descubrir tierras nuevas, para en ellas emplear nuestras personas; y compramos tres navíos [...]. Y buscamos tres pilotos, que el más principal dellos y el que regia nuestra armada se llamaba Antón de Alaminos, [...] y el otro piloto se decía Camacho, [...], y el otro Juan Álvarez, el Manquillo, [...]; y así mismo recogimos los marineros que hubimos menester » , *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, op. cit., p. 52.

Arrivés que nous fûmes avec ces deux navires au port de la Trinidad, le capitaine Pantoja se rendit avec Vasco Porcalles à la ville [...]. Je restai en mer avec les pilotes, lesquels nous dirent que nous ferions bien de déloger le plus rapidement possible, car le port était très mauvais et beaucoup de navires s'y perdaient [...]. Le lendemain matin le temps commença à prendre mauvaise tournure ; il se mit à pleuvoir, et la mer devenant de plus en plus grosse j'autorisai les hommes à descendre à terre [...]<sup>66</sup>.

Bernal Díaz del Castillo n'émet pour sa part que des propositions et ce lors des batailles :

Je dis alors à Diego de Ordaz : « il me semble que nous devrions serrer nos rangs et tomber sur eux avec vigueur parce qu'ils redoutent vraiment le fil de nos épées, et qu'ils se tiennent à distance à cause de la peur qu'ils en ont et afin de mieux lancer leurs flèches, leurs piques et des pierres comme grêle ». Ordaz me répondit que ce n'était pas un bon avis, parce qu'ils étaient trois cent Indiens pour chacun de nous [...]. Nous nous soufînmes cependant ainsi et nous finîmes par tomber d'accord pour nous approcher d'eux autant que possible ainsi que je l'avais conseillé à Ordaz [...]. Ils l'éprouvèrent à leurs dépens et ils ne tardèrent pas à gagner le côté opposé du marais [...]<sup>67</sup>.

De plus, dans son récit, Bernal Díaz del Castillo alterne le « je » et le « nous ». D'ailleurs, la dimension collective est plus visible chez Bernal Díaz del Castillo que chez Cabeza de Vaca :

Le temps se calma, et nous recommençâmes à suivre la côte, nous approchant de terre le plus possible pour tâcher de faire de l'eau car ainsi que je l'ai dit, les barriques que nous avions étaient bien mal jointes, et d'ailleurs on y buvait sans mesure. Comme nous côtoyions le rivage, il nous semblait qu'en descendant à terre, n'importe quel endroit, nous trouverions de l'eau dans quelque étang ou dans des puits que nous creuserions nous-mêmes. En faisant route nous aperçûmes un village, et environ une lieue avant d'y arriver, on voyait une sorte de d'anse où semblait déboucher une rivière ou un petit courant d'eau [...]<sup>68</sup>.

---

<sup>66</sup> *Relation de voyage 1527-1537*, *op. cit.*, p. 46 : « Llegados con estos dos navíos al puerto de la Trinidad, el capitán Pantoja fue con Vasco Porcalles a la villa, [...]. Yo quedé en la mar con los pilotos, los cuales nos dijeron que con la mayor presteza que pudiésemos nos despachásemos de allí, porque aquel era muy mal puerto y se solían perder muchos navíos en él; [...]. Otro día de mañana comenzó el tiempo a no dar buena señal, porque comenzó a llover, y el mar iba arreciando tanto, que aunque yo di licencia a la gente que saliese a tierra » , *Naufragios*, *op. cit.*, p. 6-7.

<sup>67</sup> *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle Espagne*, *op. cit.*, p. 143 : « Yo dije: Diego de Ordáz, pareceme que podemos apachugar con ellos, porque verdaderamente sienten bien el cortar de las espadas y estocadas, y por esto se desvían algo de nosotros , por temor de ellas y por mejor tirarnos flechas y varas tostadas y tantas piedras como granizos ». Y respondió que no era buen acuerdo, porque había para cada uno de nosotros trescientos indios; y que no nos podríamos sostener con tanta multitud y así estábamos con ellos sosteniéndonos. Y acordamos de allegarnos cuanto pudiésemos a ellos, como se lo había dicho al Ordaz, por darles mal año de estocadas, bien lo sintieron, que pasaron de la parte una ciénaga », *op. cit.*, p. 135.

<sup>68</sup> *Op. cit.*, p. 47 : « Pues ya reposado el tiempo seguimos nuestra costa adelante, llegándonos a tierra cuanto podíamos para tornar a tomar agua, que (como ya he dicho) las pipas que traíamos vinieron muy abiertas; y asimismo no había regla en ello, como íbamos costeano, creíamos que doquiera que saltásemos en tierra la tomaríamos de jagüeyes y pozos que cavaríamos. Pues yendo nuestra derrota adelante vimos desde los navíos un pueblo, y antes de obra de una legua de él se hacía una ensenada, que parecía que habría río o arroyo: acordamos de surgir junto a él », *op. cit.*, p. 60.

Dans un article intitulé « Le héros et ses masques », Vincent Jouve définit le héros comme suit :

Le héros se définit comme point de convergence de trois facteurs : la logique narrative (le héros organise l'espace interne de l'œuvre en hiérarchisant la population de ses personnages), le principe projectionnel (le héros est le personnage auquel le lecteur s'identifie) et le système de valeurs qui imprègne tout texte (le héros est celui qui défend l'idéologie dominante) [...] <sup>69</sup>.

En résumé, Vincent Jouve distingue trois types de héros : « le héros structural (protagoniste), le héros projectionnel (le vecteur de sympathie) et le héros idéologique (le porteur de valeurs) » <sup>70</sup>.

Ainsi, nous pourrions classer avant tout nos deux auteurs dans la catégorie : « héros structural » puisqu'ils relatent leur propre aventure. Il n'empêche qu'ils visent à capter l'attention du lecteur dans leur récit et sont porteurs d'une idéologie, laquelle semble évoluer chez Cabeza de Vaca de par son contact prolongé avec les Autochtones.

Chez Cabeza de Vaca, le « je » prédomine à partir de son naufrage, soit une claire configuration d'auto-héroïsation. Nous prendrons l'exemple de la nuit où il a fait naufrage :

Au bout de ces quatre jours nous fûmes pris par une tempête qui causa la perte de l'autre barque [...]. A cette heure, il n'y avait que cinq hommes valides ; quand la nuit tomba il ne resta plus que le timonier et moi en état de guider la barque ; deux heures après la tombée de la nuit le timonier me dit de m'en charger, qu'il était dans un tel état qu'il ne pensait pas passer la nuit je pris donc le gouvernail [...]. Moi, assurément, à ce moment là, j'eusse le plus volontiers du monde accepté la mort plutôt que de voir tous ces gens devant moi en un tel état [...] <sup>71</sup>.

L'auto-héroïsation chez Bernal Díaz del Castillo, se situe au niveau de son prologue. Il utilise une véritable stratégie de persuasion afin de valoriser sa personne et son récit. Cette stratégie de persuasion est expliquée dans *L'effet personnage dans le roman* de Vincent Jouve en ces termes :

---

<sup>69</sup> Vincent Jouve, « Le héros et ses masques » dans *Ecriture et marginalité dans la Caraïbe : de Saint John Perse à Reinaldo Areinas*, revue Archipélie numéro 1, mars 2010, <http://books.google.com/books?id=RYV-7X5eucQC&pg=PA73&lpg=PA73&dq=vincent+jouve+le+h%C3%A9ros+et+ses+masques&source=bl&ots=XS6A5vIsz5&sig=1gDz9-JmIEfH1kWcqyB-Rd76nK4&hl=fr&sa=X&ei=AAxEU8SZMoS60QWt5oDgBA&ved=0CDkQ6AEwAg#v=onepage&q=vincent%20jouve%20le%20h%C3%A9ros%20et%20ses%20masques&f=false>, p. 73, consulté le 12/05/14.

<sup>70</sup> *Idem*.

<sup>71</sup> *Relation de voyage 1527-1537*, *op. cit.*, p. 85 : « Acabo de estos cuatro días nos tomó una tormenta, que hizo perder la otra barca [...] Y entre ellos a esta hora no había cinco hombres en pie. Y cuando vino la noche no quedamos sino el maestre y yo que pudiésemos marear la barca, y a dos horas de la noche el maestre me dijo que yo tuviese cargo de ella, porque él estaba tal, que creía aquella noche morir. Y así, yo tomé el leme, y pasada media noche [...] Yo cierto aquella hora de muy mejor voluntad tomara la muerte, que no ver tanta gente delante de mí de tal manera », *Nafragios*, *op. cit.*, p. 34.

La stratégie de persuasion est fondée sur ce que Greimas appelle, « un camouflage subjectivant » : « le sujet de l'énonciation s'affiche comme un *je* [...], garant de la vérité, alors que la communication de celle-ci exige de lui la construction d'une « machine à produire l'effet du vrai ». Ce *je* qui contrôle l'énonciation peut persuader de sa vérité de deux façons : par l'intimidation (en l'imposant avec violence) ; par la pédagogie (en laissant le lecteur la déduire de lui-même) [...].

Si nous analysons de plus près le prologue de Bernal Díaz del Castillo, nous verrons que pour « produire l'effet du vrai », il utilise la technique par « intimidation » avec une démarche autoritaire. Bernal Díaz del Castillo tente de convaincre son public de la véracité de ses propos et se fait passer alors pour un héros qui détiendrait de grandes vérités. Il y associe l'éloge avec des adjectifs comme : « remarquables », « véridique » et « claire ». Son autoritarisme se traduit par les verbes « affirme », « suffire » et « dire » et par les commentaires du type : « ce ne sont pas là de vieux contes et des histoires » ou encore « il suffira de lire mon histoire ». Nous voyons également une auto-héroïsation perceptible au niveau de la mise en exergue de certaines de ses souffrances relatées à travers le récit de la vie quotidienne d'un conquistador :

Un autre malheur était à déplorer, c'est le manque d'eau car les fûts que nous avions remplis à Champoton ne purent être embarqués ; ils restèrent à terre, et la provision fut abandonnée, à cause des combats qu'on nous livra, et par suite de l'empressement avec lequel nous cherchâmes un refuge sur nos canots. Je dis que nous souffrîmes de la soif à ce point que nos langues et nos bouches se gerçaient de sécheresse, car nous n'avions absolument rien pour nous rafraîchir [...]<sup>72</sup>.

En somme, nous voyons donc que les deux conquistadors de notre corpus semblent adopter une posture héroïque, à des degrés différents, lors de la description de leurs aventures. Ces récits de conquête et de voyage construisent dès lors des héros et ne visent pas seulement à informer d'une rencontre entre deux mondes. Ces héros cherchent-ils alors à véhiculer une idéologie personnelle ou collective ? Comment se situent-ils entre ethnocentrisme et interculturalité ?

---

<sup>72</sup> *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle Espagne*, op. cit. p. 51 : « Pues otro myor daño teníamos, que era la gran falta de agua, porque las pipas y barriles que teníamos llenos en Champotón, con la gran guerra que nos dieron y prisa de acogernos a los bateles, no se pudieron llevar, que allí se quedaron, que no sacamos ninguna agua. Digo que tanta sed pasamos, que las lenguas y bocas teníamos hechas gritas de la segura, pues otra cosa ninguna para refrigerios no lo había », *Historia verdadera de la conquista de Nueva España*, op. cit. , p. 64.

## 3.2. La littérature de voyage un genre entre ethnocentrisme et interculturalité

### 3.2.1. La notion d'ethnocentrisme

#### 3.2.1.1. Définition

L'ethnocentrisme se définit essentiellement comme le rejet de l'Autre, ce rejet étant justifié notamment par une différence physique, culturelle ou morale. Divers anthropologues et philosophes ont tenté de définir cette notion. Nous avons retenu plus particulièrement les définitions de l'anthropologue Claude Lévi-Strauss et de Tzvetan Todorov.

Dans son essai *Races et Histoire*, Lévi-Strauss décrit ce concept comme suit :

L'attitude la plus ancienne et qui repose sans doute sur des fondements psychologiques solides puisqu'elle tend à réapparaître chez chacun de nous quand nous sommes placés dans une situation inattendue, consiste à répudier purement et simplement les formes culturelles : morales, religieuses, sociales, esthétiques, qui sont les plus éloignées de celles auxquelles nous nous identifions.<sup>73</sup>

Dans son essai intitulé *Nous et les Autres*, Tzvetan Todorov, s'inspire de l'universalisme afin de montrer que l'ethnocentrisme et l'universalisme sont totalement opposés. Il définit alors l'ethnocentrisme comme :

La caricature naturelle de l'universalité ; celui-ci dans son aspiration à l'universel, part bien d'un particulier, qu'il s'emploie ensuite à généraliser ; et ce particulier doit forcément lui être familier, c'est-à-dire en pratique, se trouver dans sa culture. La seule différence [...] est que l'ethnocentriste suit la pente du moindre effort, et procède de manière non critique : il croit que ses valeurs sont *les* valeurs et cela lui suffit ; il ne cherche jamais véritablement à le prouver.<sup>74</sup>

Il convient de rechercher si les deux conquistadors de notre corpus reflètent une attitude ethnocentrique telle qu'elle est présentée dans les définitions ci-dessus. De l'œuvre de Bernal Díaz del Castillo se dégage une dimension ethnocentrique déjà prégnante dès le titre du recueil avec l'introduction de la notion de conquête. En effet, la conquête des terres américaines relève d'une rencontre entre deux peuples culturellement différents, fondée sur la domination des Espagnols. Cette domination admet à la fois une image glorieuse, mais aussi une prise par la force amenant à la destruction de biens matériels. Ainsi, tout au long de

---

<sup>73</sup> Claude Lévi-Strauss, *Race et Histoire*, Paris, Folio essais, 2012 (1987).

<sup>74</sup> Tzvetan Todorov, *Nous et les autres*, Paris, Seuil, 2001, p. 21-22.

l'œuvre de Bernal Díaz del Castillo apparaît la répudiation des « formes culturelles, morales, religieuses et esthétiques » auxquelles fait référence Claude Lévi-Strauss.

Pour illustrer cette affirmation nous avons opté pour un passage décrivant un rejet de l'approche religieuse des Autochtones du fait que seul le modèle chrétien semble valable aux yeux de ces Espagnols conquistadors :

Tout à coup, un vieillard indien couvert d'un long vêtement monta au-dessus d'un oratoire. C'était un prêtre de ces idoles [...]. Il se mit à leur prêcher, tandis que Cortés et nous attendions pour voir où en arriverait ce sinistre sermon. Or, Cortés demanda à Melchorejo, [...], ce que disait ce vieil Indien. Ayant appris qu'il prêchait de méchantes choses, il fit appelés sur-le-champ le cacique [...], il leur dit le mieux qu'il put [...], que « s'ils prétendaient être nos frères, ils devaient enlever de cet édifice ces mauvaises idoles qui les tiendraient dans l'erreur, attendu que ce n'étaient point des dieux, mais de méchantes choses qui emporteraient leurs âmes en enfer ». On leur fit comprendre d'autres saintes et salutaires vérités, les pria de placer là une croix et une image de Notre Dame [...]. Le pape et les caciques répondirent que leurs aïeux avaient adoré ces divinités parce qu'elles étaient bonnes [...] que nous enlevassions, [...] ces idoles et nous verrions combien il nous arriverait malheur [...]. Cortés ordonna aussitôt qu'on les brisât [...]. On construisit un autel fort propre pour y placer l'image de notre Dame [...].<sup>75</sup>

Álvar Núñez Cabeza de Vaca ne semble pas autant concerné que Bernal Díaz del Castillo par ce type d'attitude ethnocentrique, car en vivant au quotidien avec les Autochtones il partage leur culture et apprend à ne pas les rejeter. Cependant, Cabeza de Vaca émet quelquefois des jugements qui, plus que négatifs en soi, soulignent la difficulté de la survie au quotidien, comme dans ce passage qui évoque ce qui pour Cabeza de Vaca est une mauvaise nourriture :

Tous ces gens [...] se nourrissent essentiellement de deux ou trois sortes de racines, qu'ils cherchent par tout dans le pays ; elles sont très mauvaises, elles font enfler ceux qui en mangent. Il faut deux jours pour les faire griller, et beaucoup d'entre elles sont très amères, sans compter qu'elles sont très difficiles à extraire. [...]<sup>76</sup>.

---

<sup>75</sup> *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne, op. cit.*, p. 120 : « Y luego se subió encima de un adoratorio un indio viejo, con mantas largas, el cual era sacerdote de aquellos ídolos, [...], y comenzó a predicarles un rato; y Cortés y todos nosotros mirándolo, en qué paraba aquel negro sermón. Y Cortés preguntó a Melchorejo, [...] qué era aquello que decía aquel indio viejo, y supo que les predicaba cosas malas. Y luego mandó llamar al cacique [...] les dijo que si habían de ser nuestros hermanos que quitasen de aquella casa aquellos sus ídolos, que eran muy malos y les hacían errar, y que no eran dioses, sino cosas malas, y que les llevarían al infierno sus ánimas. Y se les dio a entender otras cosas santas y buenas; y que pusiesen una imagen de Nuestra Señora que les dio, y una cruz [...]. Y el *papa* con los caciques respondieron que sus antepasados adoraban en aquellos dioses porque eran buenos [...]. Y luego mandó traer mucha cal, que había harto en aquel pueblo, e indios albañiles; y se hizo un altar muy limpio donde pusimos la imagen de Nuestra Señora », *op. cit.*, p. 119

<sup>76</sup> *Relation de voyage 1527-1537, op. cit.*, p. 114 : « Toda esta gente [...] su mantenimiento principalmente es raíces de dos o tres maneras, y búscanlas por toda la tierra; son muy malas, e hinchan los hombres que las comen. Tardan dos días en asarse, y muchas de ellas son muy amargas, y con todo esto se sacan con mucho trabajo », *Naufragios, op. cit.*, p. 56.

Cabeza de Vaca peut néanmoins critiquer les défauts de ces Amérindiens : « *Et de voir ces hommes si dépourvus de raison si rudes, tels des bêtes [...]* »<sup>77</sup>, ou encore :

La plupart sont de grands voleurs, parce que même si entre eux ils partagent volontiers, dès que quelqu'un tourne la tête, son fils ou son père lui prend ce qu'il peut. Ils mentent effrontément, et ils sont de grands ivrognes [...]<sup>78</sup>.

### 3.2.1.2. Autres notions relatives à l'ethnocentrisme

Le concept d'ethnocentrisme est relatif à d'autres notions liées à cette même idée de fermeture à l'Autre. Le récit de Bernal Díaz del Castillo renferme tout d'abord la notion d'eurocentrisme, idéologie selon laquelle un pays d'Europe met en avant sa culture et se pose en modèle pour d'autres cultures non européennes. S'agissant de Bernal Díaz del Castillo, on peut en effet parler d'eurocentrisme, car l'Europe a cherché à imposer sa culture aux Autochtones du Nouveau Monde. La religion a d'ailleurs servi de fondement à cette pensée de la suprématie culturelle occidentale.

Cet européocentrisme est visible à multiples reprises dans la relation de Bernal Díaz del Castillo comme dans cet épisode où la réaction d'Hernán Cortés est radicale à l'annonce de la captivité de deux Espagnols par les Indiens. Cortés essaye de libérer l'un des captifs : Gonzalo Guerrero, mais celui-ci affirme son désir de rester avec les Autochtones, car entre-temps, en quelque sorte acculturé, sa vision idéologique des Espagnols et de l'Ailleurs a changé. Le poids idéologique qui pèse sur Gonzalo Guerrero est visible à travers ses propos qui démontrent une réelle prise de conscience du rejet d'un monde par l'autre :

Aguilar se dirigea alors vers les lieux où habitait son camarade appelé Gonzalo Guerrero. Mais celui-ci lui répondit : « Aguilar, mon frère, je me suis marié, j'ai trois enfants, on m'a fait cacique et même capitaine pour les temps de guerre ; partez, vous, et que Dieu vous garde ! Quant à moi, j'ai des tatouages sur la figure et des trous aux oreilles ; que diraient de moi les Espagnols en me voyant ainsi fait ? Et regardez combien sont gentils mes trois enfants ; donnez-moi, de grâce, pour eux, de ces verroteries vertes que vous portez je dirai que mes frères me les envoient de mon pays » [...] Mais Aguilar revint à Gonzalo et lui dit de faire bien attention qu'il était chrétien et de ne point perdre son âme pour une Indienne ;

---

<sup>77</sup> *Op. cit.*, p. 91: « Y cierto ver que estos hombres tan sin razón y tan crudos, a manera de brutos », *op. cit.*, p. 38.

<sup>78</sup> *Op. cit.*, p. 115 : « Los más de éstos son grandes ladrones, porque aunque entre sí son bien partidos, en volviendo uno la cabeza, su hijo mismo o su padre le toma lo que puede. Mienten muy mucho, y son grandes borrachos », *op. cit.*, p. 57.

s'il les tenait pour fils et femme, et s'il ne voulait pas les abandonner, qu'il les amena avec lui. [...]». <sup>79</sup>

D'autres idéologies à caractère ethnocentrique sont également présentes. Todorov, évoque par exemple l'idéologie racionaliste. Elle admet une attitude haineuse et méprisante. Cette doctrine vise notamment à catégoriser les races humaines en cinq propositions. Nous avons sélectionné deux catégories parmi les cinq retenues par Tzvetan Todorov qui pourraient nous être utiles afin de montrer l'état d'esprit de Bernal Díaz del Castillo. Ces catégories se situent au niveau de la quatrième proposition établie par Todorov :

4. Le racionaliste ne se contente pas d'affirmer que les races sont différentes [...] supérieures ou inférieures les unes aux autres. [...] Un cadre évaluatif par rapport auquel il peut porter des jugements universels. Cette échelle des valeurs est, dans la plupart des cas, d'origine ethnocentrique [...] sur le plan des qualités physiques, le jugement de préférence prend facilement la forme d'une appréciation esthétique : ma race est belle, les autres sont plus ou moins laides. Sur celui de l'esprit, le jugement concerne des qualités tant intellectuelles [...] que morales. <sup>80</sup>

Bernal Díaz del Castillo a une attitude assez méprisante quand il décrit les Autochtones :

Nos envoyés étant entendus, on convint de nous expédier à l'instant quinze esclaves, à figures malpropres et mesquinement pourvus de brayers et de couvertures. C'est par eux, qu'on nous envoya des poules, du poisson sec [...]. Quand ils arrivèrent devant lui, Cortés les reçut avec bonté [...] Nous fîmes néanmoins quelques politesses à ces hommes malpropres et nous envoyâmes par eux des verroteries bleues, en signe de paix, afin d'inspirer à ces gens-là des pensées plus traitables. <sup>81</sup>

La posture négative qu'adopte Bernal Díaz del Castillo met en scène le couple Civilisation/Barbarie, dans la mesure où il considère les Autochtones comme étant des « sauvages ». En effet, le mot « barbare » était utilisé dans l'Antiquité pour désigner les

---

<sup>79</sup> *Op., cit.*, p. 118-119 : « Y caminó Aguilar a donde estaba su compañero, que se decía Gonzalo Guerrero, en otro pueblo, cinco leguas allí, y como le leyó las cartas, Gonzalo Guerrero le respondió: « Hermano Aguilar: Yo soy casado y tengo tres hijos, y tiénneme por cacique y capitán cuando hay guerras; ídos con Dios, que yo tengo labrada la cara y horadadas las orejas. ¡ Qué dirán de mí desde que me vean esos españoles ir de esta manera! Y ya veis estos mis hijitos cuán bonicos son. Por vida vuestra me deis de esas cuentas verdes que traéis para ellos, y diré que mis hermanos me las envían de mi tierra. » [...]Y Aguilar tornó a hablar a Gonzalo que mirase que era cristiano, que por una india no se perdiese el ánima, y si por mujer e hijos lo hacía, que la llevase consigo si no los quería dejar », *op., cit.*, p. 117-118.

<sup>80</sup> *Nous et les autres, op.cit.*, p. 137.

<sup>81</sup> *Op.cit.*, p. 146-147: « Y oída nuestra embajada, fué entre ellos acordado de enviar luego quinze indios de los esclavos que entre ellos tenían, y todos entiznadas las caras, y las mantas y bragueros que traían muy ruines, y con ellos enviaron gallinas y pescado asado [...] Y llegados delante de Cortés, los recibió de buena voluntad,[...].[A] aquellos mismos entiznados se les hizo ciertos halagos y se envió con ellos cuentas azules, en señal de paz y ara ablandarles los pensamientos » , *op.cit.*, p. 138-139.

Grecs. André Tosel, professeur en philosophie l'indique clairement dans *Barbarie et Choc des civilisations*<sup>82</sup>.

La notion de barbarie est dans l'usage commun associée à celle de la civilisation. Le barbare est le nom civilisé tout comme le civilisé est le non barbare. Il s'agit d'un couple de concepts asymétriques où l'un occupe le positif et l'autre le pôle négatif, la civilisation le pôle positif. [...] Le civilisé est celui qui accomplit les capacités d'agir et de penser où se construit l'humain le barbare est celui qui ne connaît pas ou ne reconnaît pas l'humain défini par ces accomplissements dans l'agir et la pensée et qui les détruits faisant ainsi preuve d'une violence contre productive.<sup>83</sup>

Ainsi cette première définition peut nous permettre de mieux comprendre l'épisode précédemment cité où nous avons constaté un rejet religieux. Il ressort qu'à travers cet épisode les Espagnols pensent être les civilisés qui doivent « rééduquer » la pensée religieuse et sociale des Autochtones.

De même, dans son œuvre, Bernal Díaz del Castillo associe les Autochtones à des non civilisés en les présentant comme des mangeurs de chair humaine et en critiquant les sacrifices humains :

Lorsque Pedro de Alvarado arriva aux villages, il trouva que la population les avait abandonnés ce jour-là même. Des hommes et de petits enfants se voyaient sacrifiés dans les *cues* ; les murs et les autels des idoles dégoutaient de sang, et les cœurs de ces malheureux étaient là en offrande aux pieds des idoles. Ils virent aussi des tables en pierre sur lesquelles on les avait sacrifiés, ainsi que les grands couteaux d'obsidiennes qui avaient servi à ouvrir leurs poitrines pour en arracher les cœurs. Pedro Alvarado nous rapporta qu'ils avaient trouvé la plupart de ces corps morts privés de bras et de jambes et que quelques Indiens leur avaient dit que ces membres avaient été emportés pour servir de nourriture [...].<sup>84</sup>

Le couple civilisation et barbarie a été retenu, à différentes périodes et en différents espaces. Par exemple, Sarmiento dans son œuvre *Facundo : Civilización y barbarie* en 1845 critique le gouvernement de Rosas en le décrivant comme étant barbare de par sa brutalité et son pouvoir absolu et présente la dichotomie Civilisation (tout ce qui est lié au monde européen) / Barbarie (tout ce qui n'est pas européen) qui aura un énorme impact en Amérique hispanique et qui montre combien l'Europe sert de modèle de référence. Dans un autre contexte, plus tard, Cheikh Anta Diop, développe dans son œuvre *Civilisation ou barbarie*,

---

<sup>82</sup> <http://www.lafauteadiderot.net/Barbarie-et-choc-des-civilisations>, consulté le 25/03/14.

<sup>83</sup> *Idem.*

<sup>84</sup> *Histoire véridique le conquête de la Nouvelle Espagne, op. cit.* p. 184: « Y llegado Pedro de Alvarado a los pueblos, todos estaban despoblados de aquel mismo día, y halló sacrificados en unos *cúes* hombres y muchachos, y la paredes y altares de sus ídolos con sangre, y los corazones presentados a los ídolos; y también hallaron las piedras sobre que lo sacrificaban, y los cuchillazos de pedernal con que los abrían por los pechos para sacarles los corazones. Dijo Pedro Alvarado que habían hallado en todos los más de aquellos cuerpos muertos, sin brazos y piernas, y que dijeron otros indios que los habían llevado para comer », *op. cit.*, p. 167.

*anthropologie sans complaisance*, l'idée selon laquelle l'Afrique, et non pas l'Europe, est le berceau de l'humanité. Tzvetan Todorov récuse toute forme de dichotomie dans son ouvrage *La peur des barbares*<sup>85</sup> en affirmant qu'il n'existe qu'une civilisation et que c'est l'humanité.

En quelque sorte, le couple Civilisation/Barbarie nous ramène au couple Nature/Culture. Ceci est bien visible dans la mesure où est opérée une opposition notable : nature = barbare et civilisation = culture dans la philosophie de Cortès et des colonisateurs en général, comme le souligne *l'encyclopédie Universalis* :

Un tel ethnocentrisme [...] laisse apparaître une distinction fondée sur l'opposition entre nature et culture : pour nombre de Grecs de même que pour maints colons européens des Temps modernes, le « barbare » et le « sauvage » sont situés et apparaissent aux marges, à la limite d'un système qui est celui de la culture du locuteur. Ainsi la réflexion qui s'exprime en termes de nature et de culture fonde, par une théorie grossière de l'appartenance, le rejet des individualités et des cultures autres [...]<sup>86</sup>.

Enfin, nous avons également la notion de relativisme culturel que Carmel Camilleri définit comme suit :

Chaque culture s'ordonne autour de sa matrice de départ selon une certaine logique et qualifie le bien et le mal en accord avec celle-ci. Conséquence : chaque ensemble culturel est à comprendre et à juger *relativement* à ce modèle auquel il se rattache et qui en fait une formation *euro-centrée* : c'est le relativisme culturel [...]. Cet « ethnocentrisme », présent chez tous les peuples et courant en Europe [...] débouchait sur des échelles de civilisation et la manifestation d'un évolutionnisme culturel, avec des « stades » par lesquels les humains étaient censés devoir passer pour aboutir au sommet représenté par la civilisation européenne [...]<sup>87</sup>.

En résumé, il ressort que le concept d'ethnocentrisme englobe diverses notions qui convergent pour construire un rejet de l'Autre. Nous avons également un fort ethnocentrisme à la fois dans l'œuvre de Bernal Díaz del Castillo et dans l'œuvre d'Álvar Núñez Cabeza de Vaca. Cette tendance ethnocentrique ne participe-t-elle pas à la construction d'une certaine forme d'écriture de l'histoire qui tend à occulter toute approche multiple ?

---

<sup>85</sup> Tzvetan Todorov, *La peur des Barbares : au-delà des chocs des civilisations*, Paris, R. Laffont, 2008.

<sup>86</sup> <http://www.universalis.fr/encyclopedie/civilisation/>, consulté le 25/03/14.

<sup>87</sup> Carmel Camilleri, Margalit Cohen-Emerique, *Chocs de cultures : concepts et enjeux pratiques de l'interculturel*, Paris, l'Harmattan, 1989, p. 31.

## 3.2.2. La notion d'interculturalité

### 3.2.1. Définitions

L'interculturalité se définit comme étant l'établissement de liens entre deux ou plusieurs cultures, avec un certain recul par rapport à sa propre culture afin de comprendre l'Autre. La notion d'interculturalité a été développée dans les années soixante-dix en Europe et principalement avec l'intégration des migrants. Carmel Camilleri étudie et définit cette notion de la façon suivante :

Le terme « interculturel » [...] on le trouve employé :

1. Pour toutes les situations où l'on prend en compte la dimension culturelle. [...] Le mot évoque la présence au moins de deux cultures [...] à l'intérieur d'un même système.
2. [...] Il apparaît pour les situations mettant en jeu au moins deux cultures différentes [...] qu'ils soient représentés par des individus distincts ou qu'ils s'affrontent chez le même sujet [...].
3. Le qualificatif est aussi appliqué pour les analyses où l'on s'efforce de repérer les obstacles à la communication entre porteurs de cultures différentes [...].
4. Le projet de l'aménagement de la coexistence harmonieuse entre ensembles culturels, dans le respect de leurs différences<sup>88</sup>.

Le *Comité Mondial pour les Apprentissages tout au long de la vie* définit l'interculturalité comme :

L'ensemble des relations et interactions entre des cultures différentes, générées par des rencontres ou des confrontations, qualifiées d'interculturelles. Impliquant des échanges réciproques, elle est fondée sur le dialogue, le respect mutuel et le souci de préserver l'identité culturelle de chacun. L'interculturalité peut prendre des formes plus ou moins intenses, et constitue une expérience souvent enrichissante. Avec ou sans la barrière de la langue qui peut être un obstacle aux échanges, ces rencontres avec l'Autre sont aussi l'occasion d'une réflexion sur soi-même et sur le monde et peuvent être à l'origine du métissage culturel. La notion d'interculturalité, pour avoir sa pleine valeur, doit, en effet, être étendue à toute situation de rupture culturelle résultant, essentiellement, de différences de codes et de significations, les différences en jeu pouvant être liées à divers types d'appartenance (ethnie, nation, région), religion, genre, génération, groupe social, organisationnel, occupationnel, en particulier. L'interculturalité est conditionnée par divers facteurs: les différentes conceptions de culture, les obstacles de la langue, l'absence de politiques gouvernementales, les hiérarchies sociales et économiques.<sup>89</sup>

Nous avons choisi d'interroger l'approche de Bernal Díaz del Castillo et d'Álvar Núñez Cabeza de Vaca : ont-ils une attitude interculturelle ? Afin de procéder à une analyse

---

<sup>88</sup> Carmel Camilleri, « Les conditions structurelles de l'interculturel », *Revue française de pédagogie*, numéro 103, p. 43, [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfp\\_0556-7807\\_1993\\_num\\_103\\_1\\_1296](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfp_0556-7807_1993_num_103_1_1296) , consulté le 24/04/2014.

<sup>89</sup> [http://www.wcfel.org/doc/lalettreduCMA\\_4.pdf](http://www.wcfel.org/doc/lalettreduCMA_4.pdf) , p. 7, consulté le 12/02/14.

de leurs écrits selon ce questionnement, nous retiendrons certains éléments-clés définitoires de l'interculturalité, à savoir les thèmes : « relations et interactions » ; « échanges réciproques » ; « dialogue » ; « respect mutuel » ; « souci de préserver l'identité » ; « expérience souvent enrichissante » ; « la langue » ; « réflexion sur soi-même et sur le monde », « métissage culturel » et, enfin, « situation de rupture culturelle ».

En premier lieu, à la lecture des œuvres de notre corpus, nous pouvons affirmer qu'il s'agit bien de « relations et d'interactions » entre des cultures différentes. Il s'agit d'une rencontre entre Espagnols et Indigènes générée par l'ambition d'explorer et de conquérir de nouvelles terres. Cependant, nous observons une différence entre ces deux auteurs : pour Álvaro Núñez Cabeza de Vaca, la plupart des rencontres sont générées par le hasard et ne sont pas agressives, comme nous pouvons le remarquer à travers cet extrait où après plusieurs heures de marche les Espagnols rencontrent un Indien :

Nous partîmes de là le lendemain, toujours dans la direction de cette province que les Indiens nous avaient nommée Apalache, avec pour guide ceux des Indiens que nous avions pris, et nous marchâmes de la sorte jusqu'au 17 juin, sans trouver d'Indiens qui osassent nous attendre [...].<sup>90</sup>

En revanche, même si dans l'œuvre de Bernal Díaz del Castillo, nous pouvons retrouver cette idée de rencontre faite par hasard, lors du débarquement au port de Saint-Jean d'Uloa :

Nous arrivâmes avec toute la flotte au port de Saint-Jean d'Uloa, et comme le pilote Alaminos le connaissait fort bien de puis notre voyage avec Juan de Grijalva, il fit mouiller en un point où les navires seraient à l'abri du vent du nord. [...]. Il y avait une demi-heure que nous avions jeté l'ancre lorsque s'approchèrent deux grandes embarcations qu'on appelle pirogues. Elles portaient plusieurs Indiens mexicains qui, voyant l'étendard et la grandeur du navire, comprirent que c'était là qu'ils devaient aller pour parler au commandant [...].<sup>91</sup>

le lecteur se rend vite compte que la plupart de ces rencontres font plutôt suite à des batailles et dès lors ressemblent à diverses confrontations :

---

<sup>90</sup> Álvaro Núñez Cabeza de Vaca, *Relation de voyage 1527-1537*, op. cit., p. 61 : « Otro día partimos de allí, yendo siempre en demanda de aquella provincia que los indios nos habían dicho Apalache, llevando por guía los que de ellos habíamos tomado, y así anduvimos hasta 17 de junio, que no hallamos indios que nos osasen esperar. Y allí salió a nosotros un señor que le traía un indio a cuestas, cubierto de un cuero de venado pintado: traía consigo mucha gente, y delante de él venían tañendo unas flautas de caña », *Naufragios*, <http://www.sisabianovenia.com/LoLeido/NoFiccion/CabezadeVacaNaufragios.pdf>, p. 18.

<sup>91</sup> *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle Espagne*, op. cit., p. 159 : « Llegamos con toda la armada al puerto de San Juan de Ulúa, y como el piloto Alaminos lo sabía muy bien desde cuando vinimos con Juan de Grijalva, luego mandó surgir en parte que los navíos estuviesen seguros del norte [...]. Y después, obra de media hora que hubimos surgido, vinieron dos canoas muy grandes, que en ellas vinieron muchos indios mexicanos, y como vieron los estandartes reales y el navío grande, conocieron que allí habían de ir a hablar al capitán », *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, op. cit., p. 148.

Nous marchions lorsque nous donnâmes dans les forces entières de nos ennemis, qui allaient nous chercher [...]. Etant arrivés près de nous en si grand nombre [...] ils s'élancent sur nos rangs comme des chiens enragés ils nous entourent de toutes parts et nous tirent tant de flèches, de pierres et de pieux durcit que, du premier choc, ils nous blessent plus de soixante-dix hommes. [...]. Mais tout à coup, nous vîmes paraître nos cavaliers [...]. Ces champs et ces savanes étaient remplis de fuyards qui couraient se réfugier dans les forêts des environs [...].Après le combat, nous bandâmes les blessures [...]. Nous prîmes cinq Indiens, dont deux capitaines. [...]. J'ai dit déjà que nous prîmes cinq Indiens, dont deux chefs. Aguilar eut avec eux des conversations dans lesquelles il comprit que ce serait des messagers convenables [...].<sup>92</sup>

Il ressort que la rencontre est plutôt fortuite pour Cabeza de Vaca alors que pour Bernal Díaz del Castillo il y a une mixité entre rencontre hasardeuse et rencontres survenant après une bataille.

En second lieu, une rencontre de type interculturel implique « des échanges réciproques », mais est aussi « fondée sur le dialogue », « le respect mutuel » et « le souci de « préserver l'identité culturelle de chacun ». Dans les relations de notre corpus, nous observons, que ce soit chez Bernal Díaz del Castillo ou chez Cabeza de Vaca, que les rencontres avec les Autochtones se font avec des échanges de cadeaux, suivis de dialogues dans lesquels le respect est de mise. Ainsi, chez Bernal Díaz del Castillo et Álvar Núñez Cabeza de Vaca, les échanges de cadeaux consistent, entre autres, à remettre de la verroterie et d'autres objets de peu de valeur en provenance d'Espagne alors que du côté des Autochtones, il s'agit de remettre soit de la nourriture, soit des objets de grande valeur comme de l'or.

Dans la relation d'Álvar Núñez Cabeza de Vaca, nous avons sélectionné deux extraits ; l'un concernant un échange d'objets de peu de valeur, de la pacotille : « *Nous lui donnâmes des perles, des grelots et autre pacotille, et il donna au gouverneur la peau dont il était couvert, puis il s'en retourna et nous suivîmes la même direction que lui* »<sup>93</sup> et l'autre un

---

<sup>92</sup> *Op. cit.*, p. 142-144: « Concierto que íbamos. Y topamos todas las capitanías y escuadrones que nos iban a buscar [...]. Y así como llegaron a nosotros, como eran grandes escuadrones [...] y se vienen como rabiosos y nos cercan por todas partes, y tiran tanta de flecha, y vara, y piedra, que de la primera arremetida hirieron más de setenta de los nuestros [...]. Estando en esto, vimos asomar los de a caballo [...]. Iban aquellas sabanas y campos llenos de ellos, y acogieron a unos espesos montes que allí había [...]. Y esto pasado, apretamos las heridas [...]. Y prendimos cinco indios y los dos de ellos capitanes [...]. Ya he dicho cómo prendimos en aquella batalla cinco indios, y los dos de ellos capitanes, con los cuales Aguilar, la lengua, a pláticas, y conoció en lo que le dijeron que serían hombres para enviar por mensajeros », *op. cit.*, p. 135-137.

<sup>93</sup> *Relation de voyage 1527-1537, op. cit.*, p. 61 : « Nosotros le dimos cuentas y cascabeles y otros rescates, y él dio al gobernador el cuero que traía cubierto; y así se volvió, y nosotros le fuimos siguiendo por la vía que él iba », *Nafragios, op. cit.*, p. 17.

échange de nourriture : « *Au lever du soleil [...], les Indiens vinrent [...] et nous apportèrent du poisson en quantité et de ces racines qu'ils mangent et qui sont comme des noix* »<sup>94</sup>.

Dans l'œuvre de Bernal Díaz del Castillo, nous avons choisi deux extraits montrant le même type d'échange :

Tendidle [...] retira tout de suite d'une valise [...] plusieurs objets en or, bien et richement sculptés, avec plus de dix charges de *mantas* blanches de coton et plumes, fort dignes d'être admirées, et d'autres bijoux [...] ; avec cela, beaucoup de choses à manger : poules du pays, fruits et poissons secs. Cortés reçut le tout gracieusement, le sourire aux lèvres, et leur donna en retour des torsades en perles fausses, avec d'autres produits de Castille [...]<sup>95</sup>.

À travers ces divers échanges, il ressort que selon le peuple rencontré les présents échangés sont de valeurs différentes. Chez Cabeza de Vaca, nous observons que les présents sont à l'image de la famine qui règne constamment dans le pays. En revanche, chez Bernal Díaz del Castillo apparaissent des objets de grande valeur et notamment un métal précieux : l'or.

Il est important de noter que « le souci de préserver l'identité de l'autre » n'est pas toujours visible dans l'œuvre de Bernal Díaz del Castillo, dans la mesure où il s'agit essentiellement d'un rapport de force, de par l'impact de la conquête espagnole qui rejette toute forme culturelle indigène. Ce rejet intervient essentiellement au niveau de la religion. Ainsi, les Indigènes sont soumis à la religion catholique comme nous l'avons déjà vu en traitant du thème de l'ethnocentrisme.

D'un autre côté, chez Cabeza de Vaca, la préservation de l'identité de l'Autre semble l'inquiéter. Ainsi, Cabeza de Vaca s'attarde à décrire les coutumes des Autochtones dans le but de préserver justement leur identité culturelle. C'est ce que nous avons ressenti par exemple à travers ces quelques lignes lorsqu'il décrit une coutume amérindienne :

Chez ces gens- là les hommes ne se chargent pas ni ne portent rien qui pèse, ce sont les femmes et les vieillards, car ce sont eux qu'on tient en moindre estime [...]. Les femmes sont énormément occupées et servent à tout, car sur les vingt-quatre heures qu'il y a entre

---

<sup>94</sup> *Op. cit.*, p. 88 : « Otro día, saliendo el sol, [...], vinieron [...] y nos trajeron mucho pescado y de unas raíces que ellos comen », *Naufragios, op. cit.*, p. 36.

<sup>95</sup> *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle Espagne, op. cit.*, p. 161 : « El Tendile [...] sacó de una petaca [...] muchas piezas de oro y buenas labores y ricas, y mandó traer diez cargas de ropa blanca de algodón y de pluma, cosas muy de ver, y otras cosas [...], y mucha comida, que eran gallinas, fruta y pescado asado. Cortés lo recibió riendo y con buena gracia, y les dio cuentas torcidas y otras cuentezuelas de las Castilla », *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España, op. cit.*, p. 150.

jour et nuit, elles n'ont que six heures de repos, et elles passent la plus grande partie de la nuit à attiser leurs fours pour faire sécher ces racines [...]»<sup>96</sup>.

Apparaît ainsi une divergence au niveau de la conception même d'une préservation de l'identité culturelle des Indigènes, ce qui souligne à nouveau les divergences de projet entre ces auteurs quant à l'écriture de l'histoire de la découverte.

L'interculturalité, c'est aussi une « expérience souvent enrichissante » comme l'indique la définition du *Comité Mondial des Apprentissages*. À la lecture des œuvres de notre corpus, nous pouvons affirmer que le « Nouveau monde » a été une expérience enrichissante dans la mesure où les Espagnols ont découvert un Ailleurs avec d'autres spécificités.

En premier lieu, nous retiendrons des passages décrivant à la fois la topographie des terres et les spécificités de certains villages des terres américaines. Bernal Díaz del Castillo fait par exemple la description de la ville de Cholula de cette façon :

J'abandonnerai ce sujet pour dire que cette ville est située sur une plaine où se trouvaient [...] villes et villages peu éloignées, comme Tepeaca, Tlascal, Chalco, Tecamachalco, Guaxocingo et bien d'autres [...]. Le pays produit beaucoup de maïs, de légumes et d'*azi*. On y voit une grande abondance de magueys, qui servent à faire leur vin. On y fabrique de la bonne vaisselle rouge, de couleur foncée, et blanche, à dessins très variés, qui se vend à Mexico et dans toutes les provinces environnantes [...]. La ville comptait alors cent tours très élevées formant les temples et les oratoires où se trouvaient les idoles. Le grand temple dépassait même en élévation celui de Mexico [...]. On y voyait encore cent préaux disposés pour le service des temples. Nous apprîmes qu'on y adorait une grande idole, [...] pour laquelle existait une telle dévotion qu'on venait de beaucoup d'endroits lui faire des sacrifices et des neuvaines, y ajoutant l'offrande de différents objets qu'on possédait [...]»<sup>97</sup>.

De même, Cabeza de Vaca présente l'une des villes qu'il a visité et par là même occasion baptisée :

---

<sup>96</sup> *Relation de voyage 1527-1537, op. cit.*, p. 115 : « Entre éstos no se cargan los hombres ni llevan cosa de peso; mas llévanlo las mujeres y los viejos, que es la gente que ellos en menos tienen. No tienen tanto amor a sus hijos como los que arriba dijimos. Hay algunos entre ellos que usan pecado contra natura. Las mujeres son muy trabajadas y para mucho, porque de veinticuatro horas que hay entre día y noche, no tienen sino seis horas de descanso, y todo lo más de la noche pasan en atizar sus hornos para secar aquellas raíces », *Naufragios, op. cit.*, p. 56.

<sup>97</sup> *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle Espagne, op. cit.*, Tome I, p. 67 : « Dejaré de hablar de esto y diré cómo aquella ciudad está asentada en un llano y en parte y sitio donde están muchas poblaciones cercanas que es Tepeaca, Tlascal, Chalco, Tecamachalco, Guaxocingo y otros muchos pueblos [...]. Y es tierra de mucho maíz y otras legumbres, y de mucho ají, y toda llena de magueyales, que es donde se hace el vino. Hacen en ella muy buena loza de barro, colorado y prieto y blanco, de diversas pinturas y se abastece de ella México y todas las provincias comarcanas [...]. Aquella ciudad en aquel tiempo tantas torres muy altas, que eran cúes y adotorios donde estaban sus ídolos, especial el *cu* mayor, era de más altor que el de México [...] Según entendimos, había allí un ídolo muy grande [...]; mas entre ellos se tenía gran devoción y venían de muchas partes a sacrificarle y a tener como de manera de novenas, y le presentaban de las haciendas que tenían [...] », *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España, op. cit.*, p. 291-292.

Dans le village où l'on nous donna les émeraudes, on donna à Dorantes plus de six cent cœurs de cerfs ouverts ; ils en ont toujours en abondance pour leur subsistance ; c'est pourquoi nous lui donnâmes le nom de village des Cœurs, et il est à la porte de beaucoup de provinces qui donnent sur la mer du Sud [...] la côte n'a pas de maïs, on y mange de la poudre de blette, de paille et de poisson qu'on pêche dans la mer avec des radeaux, ils ne connaissent pas le canot. Nous croyons que près de la côte, par le chemin de ces villages que nous avons suivi, il y a plus de mille lieues de terre habitée, et ils ont beaucoup de vivres car on y sème trois fois par an des haricots et du maïs [...] <sup>98</sup>.

À travers ces deux extraits, nous voyons que ces deux conquistadors ont acquis des connaissances sur les lieux et savent en décrire le relief et les particularités, comme l'agriculture pour Cabeza de Vaca ou la religion pour Bernal Díaz del Castillo, ce qui nous montre combien l'Ailleurs peut être une expérience enrichissante.

La langue pourrait être un obstacle dans ces contacts. Toutefois, nous observons dans les œuvres de notre corpus que dans la plupart des rencontres, la langue ne représente pas un véritable obstacle. Bernal Díaz del Castillo et ses compagnons sont par exemple accompagnés d'interprètes qui facilitent ainsi le dialogue entre ces peuples :

Il y avait une demi-heure que nous avions jeté l'ancre lorsque s'approchèrent deux grandes embarcations [...]. Elles portaient plusieurs Indiens mexicains [...]. Ils ramèrent droit au vaisseau, ils y montèrent et demandèrent qui était le *tlatoan*, ce qui en leur langue signifie le maître ou le seigneur. Doña Marina, qui les comprit, s'empressa de le leur faire voir. Les Indiens firent à Cortés à leur manière, beaucoup de démonstrations respectueuses et lui donnèrent la bienvenue [...]. Ils lui dirent encore que s'il avait besoin de quelque chose pour nous ou pour nos navires, nous n'avions qu'à le dire et qu'aussitôt ils apporteraient ce qui serait nécessaire. Notre Cortés répondit, au moyen d'Aguilar et de doña Marina, qu'il leur en rendait grâce et il leur fit donner des choses à manger, du vin à boire et des verroteries bleues [...]<sup>99</sup>.

---

<sup>98</sup>*Relation de voyage 1527-1537, op. cit.*, p. 168-169 : « En el pueblo donde nos dieron las esmeraldas dieron a Dorantes más de seiscientos corazones de venados, abiertos, de que ellos tienen siempre mucha abundancia para su mantenimiento, y por esto le pusimos nombre al pueblo de los Corazones, y por él es la entrada para muchas provincias que están a la mar del Sur [...] la costa no tiene maíz, y comen polvo de bledo y de paja y de pescado que toman en la mar con balsas, porque no alcanzan canoas. Las mujeres cubren sus vergüenzas con yerba y paja. Es gente muy apocada y triste. Creemos que cerca de la costa, por la vía de aquellos pueblos que nosotros trajimos, hay más de mil leguas de tierra poblada, y tienen mucho mantenimiento, porque siembran tres veces en el año frísoles y maíz. Hay tres maneras de venados », *Naufragios, op. cit.*, p. 96.

<sup>99</sup>*Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle Espagne, op. cit.*, p. 159 : « Y después, obra de media hora que hubimos surgido, vinieron dos canoas muy grandes [...]. Y fuéronse derechos al navío, y entran dentro y preguntan cuál era el *tatúan*, que en su lengua dicen el señor, y doña Marina, que bien lo entendió, porque sabía muy bien la lengua, se le mostró a Cortés, y los indios hicieron mucho acato a Cortés a su usanza, y le dieron que fuese bien venido [...] Y que si algo hubiésemos menester para nosotros y os navíos, que se lo dijésemos, que traerán recaudo para ello. Y Cortés respondió con las dos lenguas, Aguilar y doña Marina, que se lo tenía en merced, y luego les mandó dar de comer y beber vino, y unas cuentas azules » , *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España, op. cit.*, p. 148.

Chez Cabeza de Vaca, nous constatons que la langue n'est pas non plus un obstacle, comme nous pouvons le voir à travers cet extrait où, après un naufrage, les Espagnols n'ont pas de difficulté à se faire comprendre des Autochtones en recourant à divers signes :

Ce jour-là un chef vint au devant de nous à califourchon sur un Indien et couvert de peau de cerf peinte [...] il se présenta au gouverneur, il resta une heure avec lui, et par signes nous lui fîmes comprendre que nous allions à Apalache ; aux signes par lesquels il nous répondit il nous sembla comprendre qu'il était ennemi des gens d'Apalache et qu'il viendrait nous aider contre eux [...]<sup>100</sup>.

On le voit bien, le dialogue est bien présent, avec ou sans traducteurs.

Nous avons rappelé que l'interculturalité est présentée comme permettant de développer une réflexion sur soi-même et sur le monde. De ce fait, nous observons ce phénomène dans la relation d'Álvar Núñez Cabeza de Vaca à travers par exemple ce passage :

Il leur fit le signe de croix et les recommanda à Dieu notre Seigneur ; nous le supplîâmes tous de notre mieux de leur envoyer la santé, [...]. Cela [...] nous incita [...] à rendre des grâces infinies à Notre Seigneur, à bien mieux connaître sa bonté et à éprouver le ferme espoir qu'il nous délivrerait et nous conduirait là où nous pourrions le servir [...]<sup>101</sup>.

Ainsi, nous voyons que cette expérience en terre américaine fait émerger une réflexion sur la religion et permet le renforcement des croyances. En revanche, chez Bernal Díaz del Castillo nous ne relevons pas ce type de réflexion sur soi-même et sur le monde ; ce qui met déjà en évidence une idéologie eurocentriste qui se manifeste par diverses actions à caractère ethnocentrique et ce tout au long de l'ouvrage.

Pouvons-nous alors évoquer un « métissage culturel » ? Bernal Díaz del Castillo expose un métissage culturel généré par le contact des cultures bien que celui-ci ait été forcé. Les Indigènes ont par exemple appris les métiers de Castille :

Continuons encore pour dire que la plupart des Indiens de ce pays ont très bien appris tous les métiers qui sont en usage par nous en Castille. Ils ont pour cela leurs ateliers leurs ouvriers [...]. Les orfèvres qui travaillent l'or et l'argent, soit au marteau, soit à la fonte, sont des artisans très adroits. Les lapidaires et les peintres ne sont pas moins estimables. Les ciseleurs exécutent les travaux les plus délicats avec leurs fins instruments d'acier,

---

<sup>100</sup> *Relation de voyage 1527-1537, op. cit.*, p. 61 : « Y allí salí a nosotros un señor que le traía un indio a cuestras, cubierto de un cuero de venado pintado: [...] llegó donde estaba el gobernador, y estuvo una hora con él, y por señas le dimos a entender que íbamos a Apalache, y por las señas que él hizo, nos pareció que era enemigo de los de Apalache, y que nos iría a ayudar contra él », *Nafragios, op. cit.* p. 17.

<sup>101</sup> *Op. cit.*, p. 126 : « Y encomendó a Dios nuestro Señor, y todos le suplicamos con la mejor manera que podíamos les enviase salud, [...] Esto [...] a nosotros despertó que diésemos muchas gracias a nuestro Señor, a que más enteramente conociésemos su bondad, y tuviésemos firme esperanza que nos había de librar y traer donde le pudiésemos servir », *op. cit.*, p. 64.

spécialement sur l'émeri [...]. Il y a des ouvriers qui tissent la soie, le satin, le taffetas [...]<sup>102</sup>.

Nous relevons aussi un métissage ethnique dans l'œuvre de Bernal Díaz del Castillo qui évoque des mariages entre Espagnols et Indigènes :

Cortés les répartit en donnant une à chaque capitaine ; et comme doña Marina était de bel aspect, insinuante et fort alerte, il la donna à Hernández Puertocarrero, [...] cousin du comte de Medellin. Lorsque plus tard, Puertocarrero fut en Espagne, doña Marina se lia avec Cortés, qui en eut un fils qu'on nomma Martin Cortés et qui fut par la suite commandeur de Santiago [...]<sup>103</sup>.

Nous avons déjà souligné que lorsqu'Aguilar tenta de faire revenir l'un de ses compagnons captif des Indigènes, celui-ci s'y refusa en se disant marié à une Indienne et père de trois enfants métis. Il ressort que la découverte a très vite généré un métissage ethnique. En revanche, ce métissage ethnique n'est pas vraiment visible chez Cabeza de Vaca, peut-être parce que son groupe de compagnons est peu nombreux ou parce qu'il ne nous dit pas tout de son séjour parmi les Amérindiens...

En résumé, nous pouvons affirmer qu'une certaine forme d'interculturalité est bien présente à travers les ouvrages de notre corpus dans la mesure où ces deux conquistadors quittent leur terre natale et se trouvent confrontés à un nouveau territoire et à ses habitants. Ils connaissent une rupture culturelle et découvrent un ailleurs nommé alors « Nouveau Monde ». L'adjectif « nouveau » qualifie d'ailleurs en partie cette rupture culturelle. Il ressort que chez Bernal Díaz del Castillo, le phénomène interculturel est moins présent que chez Cabeza de Vaca. Cela peut sans doute s'expliquer par la différence de projet de chacun : pour Bernal Díaz del Castillo, il s'agit de raconter une conquête (commune) tandis que Álvaro Núñez Cabeza de Vaca raconte un voyage (personnel), comme l'annoncent les titres de ces ouvrages.

---

<sup>102</sup> *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle Espagne, op. cit.*, p. 240-241: « Y pasemos adelante, y digamos cómo todos los más indios naturales destas tierras han deprendido muy bien todos los oficios que hay en Castilla entre nosotros, y tienen sus tiendas de los oficios y obreros[...] y los plateros de oro y de plata, así de martillo como de vaciadero, son muy extremados oficiales, y asimismo lapidarios y pintores; y los entalladores hacen tan primas obras con sus sutiles alegras de hierro, especialmente entallan esmeriles[...]. Y hay oficiales de tejer seda, raso y tafetán, y hacer paños de lana [...]».

<sup>103</sup> *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle Espagne, op. cit.*, p. 152-153: « Y Cortés las repartió a cada capitán la suya, y a esta doña Marina, como era de buen parecer y entremetida y desenvuelta, dio a Alonso Hernández Puerto Carrero, [...], primo del conde de Medellín, y después que fue a Castilla Puerto Carrero estuvo la doña Marina con Cortés, y hubo en ella un hijo que se dijo Martín Cortés », *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España, op. cit.*, p. 143.

### 3.3.2. Autres notions relatives à l'interculturalité

D'autres notions liées à l'interculturalité peuvent être citées comme : l'acculturation (contact continu et direct de groupes d'individus de cultures différentes), l'assimilation (la culture de l'un des groupes s'efface au profit de l'autre) et, enfin, l'humanisme. Afin de définir ces notions, nous nous appuyerons sur l'ouvrage de Jacques Demorgon : *Complexité des cultures et de l'interculturel : contre les pensées uniques*.

Jacques Demorgon définit ainsi l'acculturation:

Si du fait de l'interculturalité, les cultures sont en relation, elles exercent des influences les unes sur les autres. À travers leurs contacts, elles sont conduites à des modifications, à des évolutions. C'est tout cela que désigne le terme acculturation. Certaines sociétés ont pu redouter toute acculturation comme risque d'une perte d'identité. L'acculturation est un phénomène complexe. Elle ne se produit pas dans un seul sens. Dans plusieurs circonstances historiques, une acculturation réciproque s'est effectuée entre les vainqueurs et les vaincus. On en est aujourd'hui plus conscient et, de ce fait, on emploie plus souvent le terme d'*inculturation* [...].<sup>104</sup>

Dans la relation de Cabeza de Vaca, nous constatons qu'il doit apprendre à vivre différemment pour survivre. Il s'agit de modifications à plusieurs niveaux. Tout d'abord, retenons son style vestimentaire. Álvar Núñez Cabeza de Vaca adopte en effet le style vestimentaire des Autochtones, mais il n'a guère le choix de faire autrement car, après son naufrage, il ne lui reste quasiment rien comme vêtements et se retrouve nu durant tout son séjour en terre américaines : « *Je restai six ans dans cette terre seul parmi eux et nu, comme ils étaient tous* »<sup>105</sup> ; « *Nous fûmes toujours tout nus comme eux, et la nuit nous nous couvrions avec des peaux de cerf* »<sup>106</sup>.

De plus, pour soigner les malades, Cabeza de Vaca et ses compagnons s'inspirent à la fois de symboles de la religion catholique et de pratiques médicales des Autochtones pour guérir les Indigènes :

Voici la façon dont qu'ils ont de soigner : dès qu'ils se voient malades ils appellent un médecin, [...]. Ce que le médecin fait consiste à leur pratiquer des incisions là où ils ont mal et à aspirer tout autour. Ils administrent des cautères de feu, chose qu'ils tiennent pour extrêmement salutaire, je l'ai expérimenté et je m'en suis bien trouvé ; après quoi ils soufflent sur l'endroit qui les fait souffrir [...]. Nous, notre façon de soigner, c'était de leur

---

<sup>104</sup> Jacques Demorgon, *Complexité des cultures et de l'interculturel : contre les pensées uniques*, Paris, Anthropos, 2004, p. 24.

<sup>105</sup> *Relation de voyage 1527-1537, op. cit.*, p. 104 : « Fueron casi seis años el tiempo que yo estuve en esta tierra solo entre ellos y desnudo », *Nafragios*, *op. cit.*, p. 48.

<sup>106</sup> *Op. cit.*, p. 130 : « Anduvimos siempre en cueros como ellos, y de noche nos cubríamos con cueros de venado », *op. cit.*, p. 67.

faire le signe de la croix et de leur souffler dessus, en récitant un *Pater* et un *Ave*, et en priant Dieu notre Seigneur du mieux que nous pouvions de leur donner la santé et de leur inspirer de bien nous traiter [...] <sup>107</sup>.

De plus, Cabeza de Vaca devient marchand, ce qui lui permet d'être en contact en permanence avec les Autochtones et de pratiquer le nomadisme :

Je me fis marchand et m'efforçai de pratiquer le métier le mieux que je sus [...]; ils me demandaient d'aller d'un côté à l'autre chercher ce dont ils avaient besoin [...]. Et moi, avec mes occupations et mes marchandises je m'enfonçais dans le pays autant que je le voulais, et le long de la côte je m'éloignais de quarante ou cinquante lieues. L'essentiel de mon commerce consistait en morceaux et en cœurs d'escargots de mer et de coquillages [...]. Et en échange et par troc je rapportais des peaux, de l'ocre [...] des silex [...] de la colle et des cannes dures [...] et des glands [...]. Ce métier me convenait parfaitement, en le pratiquant j'étais libre d'aller là où je voulais et n'étais soumis à aucune obligation [...] <sup>108</sup>.

Ces modifications sont perceptibles aussi au niveau des Autochtones. Ainsi, quand Cabeza de Vaca leur parle de la religion catholique, il y a une modification de leur façon de faire leur prière comme nous pouvons le constater à travers cet extrait :

Nous leur dûmes par les signes qu'ils comprenaient qu'il y avait au ciel un homme appelé Dieu, lequel avait créé le ciel et la terre, que nous l'adorions et le tenions pour Seigneur, que nous faisons ce qu'il ordonnait, que de sa main venait tout ce qui était bon, et qu'ils fissent de même et ils s'en trouveraient bien [...]. Nous leur donnâmes cela à entendre le mieux que nous pûmes, si bien qu'ils prirent l'habitude, au lever du soleil, d'ouvrir leurs mains tendues vers le ciel, en poussant de grands cris, puis ils se passaient les mains sur tout le corps, et ils faisaient de même quand le soleil se couchait [...] <sup>109</sup>.

Dans l'œuvre de Bernal Díaz del Castillo, nous ne percevons pas ce type d'assimilation du côté espagnol. Ce sont plutôt les Autochtones qui sont acculturés de par la domination espagnole. A l'instar de Jacques Demorgon, nous parlerons donc

---

<sup>107</sup> *Op. cit.*, p. 100: « La manera que ellos tienen de curarse es ésta: que en viéndose enfermos, llaman a un médico [...]. Lo que el médico hace es dalle unas sajas adonde tiene el dolor, y chúpales alderredor de ellas. Dan cauterios de fuego, que es cosa entre ellos tenida por muy provechosa, y yo lo he experimentado, y me sucedió bien de ello; y después de esto, soplan aquel lugar que les duele, [...]. La manera con que nosotros curamos era santiguándolos y soplarlos, y rezar un *Pater Noster* y un *Ave María*, y rogar lo mejor que podíamos a Dios Nuestro Señor que les diese salud y espirase en ellos que nos hiciesen algún buen tratamiento », *op. cit.*, p. 45.

<sup>108</sup> *Op. cit.*, p. 103 : « Yo me hice mercader, procuré de usar el oficio lo mejor que supe, [...] y rogábanme que me fuese de unas partes a otras por cosas que ellos habían menester [...]. Y ya con mis tratos y mercaderías entraba en la tierra adentro todo lo que quería, y por luengo de costa me alargaba cuarenta o cincuenta leguas. Lo principal de mi trato era pedazos de caracoles de la mar y corazones de ellos [...]. Y en cambio y trueco de ello traía cueros y almagra [...] pedernales [...] engrudo y cañas duras [...], y unas borlas [...] y este oficio me estaba a mí bien, porque andando en él tenía libertad para ir donde quería y no era obligado a cosa alguna », *op. cit.*, p. 48.

<sup>109</sup> *Op. cit.*, p. 167: « Y dijimosles, por las señas porque nos entendían, que en el cielo había un hombre que llamábamos Dios, el cual había criado el cielo y la tierra, y que Éste adorábamos nosotros y teníamos por Señor, y que hacíamos lo que nos mandaba, y que de su mano venían todas las cosas buenas, y que si así ellos lo hiciesen, les iría muy bien de ello [...] Esto les dimos a entender lo mejor que pudimos, y de ahí adelante, cuando el sol salía, con muy gran grito abrían las manos juntas al cielo, y después las traían por todo el cuerpo, y otro tanto hacían cuando se ponía », *op. cit.*, p. 92.

« d'inculturation ». Ainsi, leur acculturation se situe au niveau de la religion, car certains Autochtones se convertissent à la religion catholique :

La conférence se termina là, jusqu'au jour suivant qu'on mit à profit pour placer sur l'autel la sainte image de Notre Dame ; on planta la croix en même temps, et nous nous mîmes en adoration. Le père fray Bartolomé de Olmedo dit la messe, [...] prêcha aux vingt Indiennes données en présent plusieurs bonnes vérités sur notre sainte foi, leur conseillant de ne plus croire aux idoles [...] que c'étaient de méchantes choses [...] qu'on les instruisaient dans l'erreur, et qu'elles devaient adorer Notre Seigneur Jésus-Christ. On les baptisa sur le champ [...].<sup>110</sup>

Nous pourrions aussi évoquer l'assimilation, laquelle se définit comme une sorte de mimétisme :

L'assimilation sociale est le processus par lequel un ensemble d'individus, habituellement une « minorité », et/ou un groupe d'immigrants se fond dans un nouveau cadre social, plus large, qu'il s'agisse d'un groupe plus important, d'une région ou de l'ensemble d'une société [...]. Ce qui implique la renonciation à leur culture d'origine, la mise au pas de leur personnalité et leur atomisation au sein de la société qui les absorbe.<sup>111</sup>

Ici le terme de « minorité » fera référence à Cabeza de Vaca et à ses deux compagnons. Le lecteur s'aperçoit au fil du récit que Cabeza de Vaca et ses compagnons adoptent le même mode culinaire que les Indiens :

Ils nous arriva aussi avec ces Indiens et avec ceux que nous avions laissés derrière nous que si l'on nous donnait un morceau de viande nous le mangions tout cru, parce que si nous l'avions mis à griller, le premier Indien qui se présentait l'emportait et le mangeait ; il nous semblait qu'il n'était pas bien de l'exposer à un tel risque, et puis aussi nous étions dans une situation telle que nous ne donnions pas la peine de la manger grillée quand nous pouvions si bien la manger crue [...].<sup>112</sup>

Enfin, nous pouvons mentionner l'humanisme comme notion liée à l'interculturalité. C'est un courant culturel européen qui s'est développé avec la Renaissance. Cette doctrine a

---

<sup>110</sup> *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle Espagne, op. cit.*, p. 152 : « Y en esto cesó la plática hasta otro día, que se puso en el altar la santa imagen de Nuestra Señora y la cruz, la cual dos adoramos, y dijo misa el padre fray Bartolomé de Olmedo; [...] predicó a la veinte indias que nos presentaron muchas buenas cosas de nuestra santa fe, y que no creyesen en los ídolos que de antes creían, que eran malos y no eran dioses, [...] que les traían engañadas y adorasen en Nuestro señor Jesucristo. Y luego se bautizaron, y se puso por nombre doña Marina a aquella india y señora », *Historia verdadera de la conquista de Nueva España, op. cit.*, p. 142-143.

<sup>111</sup> <http://www.universalis.fr/encyclopedie/assimilation-sociale/>, consulté le 18/02/14.

<sup>112</sup> *Relation de voyage 1527-1537, op. cit.*, p. 133 : « También nos aconteció con estos y con los que atrás hemos dejado, darnos un pedazo de carne y comérnoslo así crudo, porque si lo pusiéramos a asar, el primer indio que llegaba se lo llevaba y comía. Parecíanos que no era bien ponerla en esta ventura y también nosotros no estábamos tales, que nos dábamos pena comerlo asado, y no lo podíamos tan bien pasar como crudo », *Naufragios, op. cit.*, p. 70-71.

pour but de valoriser l'homme dans ses capacités intellectuelles et culturelles dans la mesure où il est maître de lui-même tout en ayant du respect pour l'Autre, qu'il soit différent ou pas.

Álvar Núñez Cabeza de Vaca se positionne, nous semble-t-il, comme humaniste, car il montre du respect envers les Indigènes et parce qu'il va jusqu'à utiliser l'adjectif possessif « mes »<sup>113</sup> pour montrer son attachement à ce peuple différent de sa culture. De plus, il fait preuve de réalisme face à ses compagnons espagnols quant à leurs ambitions d'éradiquer la culture indigène. Pour lui les Indigènes sont des êtres de raison qui ne méritent pas ni d'être traités comme des sauvages ni d'être réduits en esclavage. C'est ce que nous pouvons comprendre à travers ces quelques lignes :

Clairement l'on voit que tous ces gens, pour être amenés à se faire chrétiens et à obéir à Sa majesté impériale, doivent être bien traités, c'est la voie la plus sûre et il n'en est point d'autre [...] <sup>114</sup>.

En somme, l'interculturalité est une notion présente à divers degrés dans les œuvres de notre corpus. La relation d'Álvar Núñez Cabeza de Vaca semble contenir à l'évidence divers éléments attestant une démarche interculturelle. En revanche, l'œuvre de Bernal Díaz del Castillo présente moins ce phénomène que celle d'Álvar Núñez Cabeza de Vaca. Chez Cabeza de Vaca, nous observons un mouvement qui tend à de l'acculturation ou à l'assimilation alors que chez Bernal Díaz del Castillo cette « sensation » interculturelle est à sens unique et est de surcroît forcée pour les Indigènes, notamment au niveau de la religion. Toutefois, des points de convergence sont visibles à travers la rencontre, les échanges et l'utilisation du lexique indigène. Le respect ou non de l'identité de l'Autre marque en conséquence un clair point de divergence entre ces deux œuvres.

---

<sup>113</sup> *Op. cit.*, p. 102: « Moi, comme je l'ai dit, j'étais de l'autre côté, en Terre Ferme, où mes indiens m'avaient emmené et où j'avais été terrassé par une maladie si grave que même si quelque chose avait pu me donner un espoir de vie, celle-là suffisait bien à me l'enlever »; «Yo, como he dicho, estaba en la otra parte, en Tierra Firme, donde mis indios me habían llevado y donde me habían dado tan gran enfermedad, que ya que alguna otra cosa me diera esperanza de vida, aquella bastaba para del todo quitármela », *op. cit.*, p. 47.

<sup>114</sup> *Op. cit.*, p. 171: « Claramente se ve que estas gentes todas, para ser atraídas a ser cristianos y a obediencia de la imperial majestad, han de ser llevados con buen tratamiento, y que éste es camino muy cierto, y otro no », *op. cit.*, p. 98.

### 3.2.3. A propos de l'exotisme

#### 3.2.3.1 Exotisme et ethnocentrisme

L'origine du mot « exotique » remonte au XVI<sup>e</sup> siècle. Il vient du latin *exoticus*, emprunté au grec *exotikos* qui signifie étranger, de *exô* qui signifie « dehors ». Le mot « exotisme » n'apparaît qu'au XIX<sup>e</sup> siècle. L'exotisme naît à la suite de voyages et des récits attenants comme celui de Marco Polo ou encore celui de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb.

Le *Grand Robert de la langue française* définit l'adjectif « exotique » comme suit :

Qui n'appartient pas à la civilisation de référence (celle du locuteur), et notamment aux civilisations de l'Occident ; qui est apporté de pays lointain. Arbres, bois, plantes, végétaux [...] Pays, contrée, région exotique : lointain(e) et considéré(e) comme très différent(e) de la civilisation où l'on vit [...] <sup>115</sup>.

En espagnol, dans le dictionnaire de la *Real Academia*, on peut lire pour définir « exotique » : « 1. *Extranjero, peregrino, especialmente si procede de país lejano [...]*. 2. *Extraño, chocante, extravagante [...]* » <sup>116</sup>.

Il ressort en français que ce mot a pour centre de référence la civilisation occidentale. De même, est mise en avant cette idée de trouver dans cet Ailleurs nommé « lointain » quelque chose de différent de sa culture d'origine. En espagnol, ce terme est associé à quelque chose de hors du commun qui provoque de la stupéfaction, aussi bien positivement que négativement. La définition espagnole semble plus apte à décrire le phénomène sans doute de par les grandes découvertes européennes.

Quoi qu'il en soit, ces spécificités émises par les dictionnaires espagnols et français sont également présentes dans l'*Essai sur l'exotisme* <sup>117</sup> de Victor Segalen. Ainsi, Victor Segalen avertit les lecteurs afin qu'il n'y ait pas d'ambiguïté sur le titre de son essai. De ce fait, il rappelle le sens premier attribué jusqu'ici au mot « exotisme » :

Je ne l'ignore et ne le cache point : ce livre décevra le plus grand nombre. Malgré son titre un peu compromis déjà, il y sera peu question de tropiques et de palmes, de cocotier,

---

<sup>115</sup> Alain Rey, *Le Grand Robert de la langue française*, Paris, Le Robert, 2001 (1964).

<sup>116</sup> *Diccionario de la lengua española*, Real Academia Española, Madrid, 2001 (1780).

<sup>117</sup> Victor Segalen, *Essai sur l'exotisme*, Montpellier, Fata Morgana, 1978.

aréquiers, goyaviers, fruits et fleurs inconnues [...] on n'éprouvera point « de grandes houles », ni d'odeurs, ni d'épices [...] <sup>118</sup>.

Victor Segalen rappelle également les connotations attribuées au mot « exotisme » :

Jusqu'à ce jour, le mot *Exotisme* fut à peine synonyme de « impressions de pays lointains » ; de climats, de races étrangères [...]. Je ne disconviens pas qu'il n'existe un exotisme des pays et des races, un exotisme des climats, des faunes et des flores ; un exotisme soumis à la géographie, à la position en latitude et longitude. C'est cet exotisme là, précisément, qui le plus apparent, imposa son nom à la chose, et donna à l'homme, trop porté au début de son aventure terrestre à se considérer comme identique à lui-même, la conception d'autres mondes que le sien [...] <sup>119</sup>.

Après l'exposition de ces diverses définitions, nous voyons donc qu'au XVI<sup>e</sup> siècle, l'exotisme est lié à la nature ou encore à l'étrangeté d'un Ailleurs. Ainsi, il s'agit pour le voyageur de décrire ce qu'il voit dans cet Ailleurs à partir de sa propre grille de lecture. De ce fait, en portant des jugements sur ce qui est étrange, l'exotisme véhicule une forme d'ethnocentrisme. Dans un article intitulé : « Qu'est ce que l'exotisme ? », Jean-François Staszak souligne combien l'exotisme est ethnocentrique :

L'exotisme n'est ainsi jamais un fait ni la caractéristique d'un objet : il n'est qu'un point de vue, un discours, un ensemble de valeurs et de représentations à propos de quelque chose, quelque part ou quelqu'un. Si l'on ne dit pas de quel point de vue tel lieu est exotique, c'est qu'il est du point de vue occidental ou européen, supposé être objectif et universel et qui a en tout cas réussi à s'imposer comme tel. Ce qui est exotique ne l'est donc que dans la bouche et les yeux de l'occidental. [...] La faculté du point de vue occidental à se considérer comme allant de soi dans les définitions des dictionnaires reflète une position de pouvoir qui est le fruit de la conquête, de la domination coloniale puis économique de l'Occident sur le reste du Monde [...] <sup>120</sup>.

Il convient dès lors d'examiner les œuvres de notre corpus à partir de ces définitions de l'exotisme.

Dans l'*Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, nous observons ce phénomène d'« exotisme » à partir de l'aspect « extranjero » et « extraño » évoqué dans le dictionnaire de la *Real Academia*, à travers notamment ce passage décrivant la découverte d'un oratoire :

A peu de distance du lieu du combat, nous trouvâmes une petite place avec trois maisons bâties à chaux et à sable. C'étaient des oratoires où l'on avait dressé plusieurs idoles en terre cuite. Les unes avaient des figures diaboliques d'autres présentaient des formes féminines, avec des tailles élevées ; il y en avait d'un fort mauvais aspect [...]. Dans leurs maisons, les

---

<sup>118</sup> *Op. cit.*, p. 86.

<sup>119</sup> *Op. cit.*, p. 100.

<sup>120</sup> Jean-François Staszak, « Qu'est ce que l'exotisme ? », [http://www.unige.ch/ses/geo/collaborateurs/publicationsJFS/Globe2008\\_Article1\\_.pdf](http://www.unige.ch/ses/geo/collaborateurs/publicationsJFS/Globe2008_Article1_.pdf), p. 8-9, consulté le 04/05/2014.

habitants avaient des cassettes en bois contenant d'autres idoles qui faisaient des grimaces diaboliques [...] <sup>121</sup>.

En parlant ainsi des Autochtones, Bernal Díaz del Castillo donne aux lecteurs, chrétiens, une image d'Autochtones malfaisants, diaboliques. Dans un autre épisode, nous pouvons percevoir l'aspect « choquant » pour les Espagnols de ces Indigènes comparées à des monstres comme dans cette une scène macabre :

Ils nous conduisirent à de très vastes constructions qui renfermaient les oratoires de leurs idoles. [...] Sur les murs se voyaient des dessins figurant des serpents, à côté de peintures représentant des idoles, tout autour d'une sorte d'autel taché de gouttelettes de sang encore frais. Des groupes d'Indiens peints de l'autre côté des idoles se massaient comme en forme de croix. Nous restâmes stupéfaits d'étonnement en présence de ces choses que jamais on n'avait vues, ni jamais entendues jusqu'alors. Il est certain qu'ils venaient de sacrifier des victimes humaines à leurs idoles [...] <sup>122</sup>.

Dans cet épisode, nous remarquons que l'effet de surprise est renforcé par l'adjectif « stupéfaits » et par les expressions : « jamais on n'avait vues » ou encore « ni jamais entendues ».

Dans la description physique des Autochtones, nous constatons que Bernal Díaz del Castillo fait également ressortir leur aspect étrange selon lui :

Aussitôt, nous vîmes [...] dix Indiens revêtus de longues tuniques blanches en coton. Ils avaient de grandes chevelures, pleines de sang et enchevêtrées de telle sorte qu'on ne les pouvait démêler ni peigner autrement qu'en les coupant [...] <sup>123</sup>.

L'exotisme est aussi visible dans la nature, Bernal Díaz del Castillo précise par exemple :

Ils apportaient environ vingt bouquets formés de rose du pays et d'autres fleurs odorantes de couleurs variée ; [...] des poules, des pains de maïs, des figues de Barbarie, des légumes et autres vivres du pays [...] <sup>124</sup>.

Ils apportaient des ananas du pays, rougeâtres et d'un arôme exquis. [...]. En entrant dans la ville, nous fûmes saisis d'étonnement par son importance, car nous n'avions rien vu jusque-

---

<sup>121</sup> *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle Espagne*, *op. cit.*, p. 42 : « Y un poco más adelante donde nos dieron aquella refriega estaba una placeta y tres casas de cal y canto, que eran *cues* y adoratorios donde tenían muchos ídolos de barro, unos como caras de demonios, y otro como de mujeres, y otros de otras malas figuras[...] y dentro, en las casas, tenían unas arquillas chicas de madera y en ellas otros ídolos y en ellas otros ídolos », *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, *op. cit.*, p. 57.

<sup>122</sup> *Op. cit.*, p. 44: « Y lleváronnos a unas casas muy grandes, que eran adoratorios de sus ídolos tenían unos como a manera de señales de cruces, y todo pintado, de lo cual nos admiramos como cosa nunca vista ni oída. Y según pareció, en aquella sazón habían sacrificado a sus ídolos ciertos indios », *op. cit.*, p. 58-59.

<sup>123</sup> *Op. cit.*, p. 45: « Y luego en aquel instante salieron de otro casa, [...] diez indios que traían las ropas de mantas de algodón largas, que les daban hasta los pies, y eran blancas, y los cabellos muy grandes, llenos de sangre revuelta con ellos, que no se pueden desparcir ni aun peinar si no se cortan », *op. cit.*, p. 59.

<sup>124</sup> *Op. cit.*, Tome II, p. 25-26. « Y trajeron obra de veinte piñas, hechas de muchas rosas de la tierra, diferenciados los colores y e buenos olores [...] de gallinas y pan de maíz y tunas, y otras cosas de legumbres que había en la tierra », *op. cit.*, p. 260-261.

là qui la surpassât. Comme d'ailleurs la végétation y était très abondante, on eût dit un véritable jardin [...] <sup>125</sup>.

Ainsi, nous voyons donc que Bernal Díaz del Castillo ne s'attarde pas qu'à décrire des aspects négatifs, il s'intéresse aussi à la nature en décrivant la flore et la faune américaines.

Cet exotisme de la nature est visible également chez Cabeza de Vaca :

La terre, dans son ensemble, depuis l'endroit où nous débarquâmes jusqu'à cette bourgade et contrée d' Apalache est plate ; le sol est de sable et de terre ferme ; partout il y a de très grands arbres et des forêts peu épaisses, où l'on trouve noyers et des lauriers, d'autres arbres encore qu'on appelle copaliers, des cèdres, des sables, des yeuses, des pins, des chênes et des palmiers nains ressemblant à ceux de Castille. Partout il y a de nombreuses lagunes, des grandes et des petites [...]. Il y a dans cette province beaucoup de champs de maïs, et les maisons sont toutes dispersées dans la campagne, à la façon de celles de Djerba [...] <sup>126</sup>.

Chez Cabeza de Vaca, la critique est moins présente, mais nous avons noté l'utilisation de l'adjectif « étrange » retenu dans les définitions de l'exotisme : « *Ils ont d'autres coutumes étranges mais j'ai raconté les plus importantes et les plus marquantes* » <sup>127</sup>.

En somme, nous voyons donc qu'au niveau de la description d'éléments physiques, religieux ou culturels, l'inédit est décrit par rapport à l'Occident. Les descriptions physiques effectuées par Bernal Díaz del Castillo sont péjoratives dans la mesure où les Indigènes sont perçus comme des monstres, des cannibales ou encore des sauvages. Chez Cabeza de Vaca, nous pouvons remarquer qu'il se tourne vers sa culture pour décrire la nature et notamment vers la Castille, soit la mise en place d'une comparaison entre sa terre d'origine et cette nouvelle terre qu'il découvre, mais le regard qu'il porte sur les Amérindiens semblent moins catégorique que celui de Bernal Díaz del Castillo, pour le moins éloigné de toute diabolisation.

---

<sup>125</sup> *Op. cit.*, p. 188 : « Y trajeron unas piñas de rosas de la tierra muy olorosas [...] Y ya que íbamos entrando entre las casas, de que vimos tan gran pueblo, y no habíamos visto otro mayor, nos admiramos mucho de ello, y cómo estaba tan vicioso y hecho un vergel », *op. cit.*, p. 170.

<sup>126</sup> *Relation de voyage 1527-1537, op. cit.*, p. 66 : « La tierra, por la mayor parte, desde donde desembarcamos hasta este pueblo y tierra de Apalache, es llana; el suelo, de arena y tierra firme; por toda ella hay muy grandes árboles y montes claros, donde hay nogales y laureles, y otros que se llaman liquidámbares, cedros, sabinas y encinas y pinos y robles, palmitos bajos, de la manera de los de Castilla [...] Por toda ella hay muchas lagunas grandes y pequeñas, [...] Hay en esta provincia muchos maizales, y las casas están tan esparcidas por el campo, de la manera que están las de los Gelves », *Naufraños, op. cit.*, p. 21.

<sup>127</sup> *Op. cit.*, p. 101 : « Otras extrañas costumbres tienen; mas yo he contado las más principales y más señaladas », *op. cit.*, p. 46.

### 3.2.3.2. Exotisme et interculturalité

Au XIX<sup>e</sup> siècle, Victor Segalen redéfinit le terme « exotisme » et propose ainsi de mieux comprendre ce terme et ce à partir de l’appréhension de l’Autre en tant qu’expérience enrichissante pour le voyageur qui parviendra à admettre la différence sans la critiquer.

Dans son *Essai sur l’exotisme*, Victor Segalen précise :

Exotisme : qu’il soit bien dit que moi-même je n’entends par là qu’une chose, mais universelle : le sentiment que j’ai du Divers ; et, par esthétique, l’exercice de ce même sentiment ; sa poursuite, son jeu, sa plus grande acuité ; enfin sa plus claire et profonde beauté [...]<sup>128</sup>.

De même, l’Ailleurs ou encore le « lointain » sont redéfinis par le terme « Divers » et Victor Segalen nous donne plus de précisions sur le sens à donner à ce mot :

Je conviens de nommer « Divers » tout ce qui jusqu’à aujourd’hui fut appelé étranger, insolite, inattendu, surprenant, mystérieux, amoureux, surhumain, héroïque et divin même, tout ce qui est *Autre* [...]<sup>129</sup>.

De ce fait, Victor Segalen précise que l’exotisme sous-entend un changement de personnalité :

La sensation d’exotisme augmente la personnalité, l’enrichit, bien loin de l’étouffer [...].Ceux-là qui sont aptes à la goûter s’en voient renforcés, augmentés intensifiés. Elle écrase les autres. Si elle écrase aussi leur personnalité, combien celle-ci n’était-elle pas faible, ou bien faite d’autre chose que d’une aptitude vraie à l’exotisme [...]<sup>130</sup>.

Cette redéfinition du terme « exotisme » montre bien qu’il s’agit d’une ouverture à l’Autre et, dans ce cas, ce terme peut être lié à la notion d’interculturalité. Bien que cette notion n’apparaisse qu’au XIX<sup>e</sup> siècle, nous pouvons nous rendre compte que cette nouvelle définition du mot « exotisme » peut s’appliquer déjà à la relation de voyage de Cabeza de Vaca.

En effet, en étant en captivité, Álvar Núñez Cabeza de Vaca apprend à connaître les Indigènes et accède lors de cette vie quotidienne à une certaine proximité avec la culture indigène. Son regard se veut sans critique afin que le lecteur ait une image plus proche des Autochtones.

---

<sup>128</sup> *Essai sur l’exotisme, op. cit*, p. 87.

<sup>129</sup> *Op. cit*, p. 99-100.

<sup>130</sup> *Op. cit*, p. 67.

Álvar Núñez Cabeza de Vaca s'affaire à montrer que les Autochtones ne sont pas des sauvages. Ce sont des humains ayant des qualités respectables, accueillants et soucieux du bien-être des autres, qu'ils soient étrangers ou non. Les Indigènes sont donc des personnes compatissantes au malheur des autres ; ils le furent en tous les cas pour ses compagnons, suite à leur naufrage :

Voyant le désastre dont nous avons été victimes et celui dans lequel nous nous trouvions, avec tant de malheur et de misère, les indiens s'assirent parmi nous, et la grande douleur et pitié qu'ils éprouvèrent en nous voyant dans un tel sort fit qu'ils se mirent à pleurer fortement pour de bon, tellement que de loin on pouvait les entendre, et cela leur dura plus d'une demi-heure [...] <sup>131</sup>.

Comme l'indique Victor Segalen, l'exotisme enrichit la personnalité. Etre au contact des Autochtones enrichit donc Cabeza de Vaca et il en a conscience. Ainsi, rappelons-le, Cabeza de Vaca devient marchand, ce qui lui permet d'être davantage en communication avec divers peuples : « *Je me fis marchand et m'efforçai de pratiquer le métier le mieux que je sus, aussi me donnaient-ils à manger et me traitaient-ils bien* » <sup>132</sup>. Il apprend aussi certaines pratiques de l'agriculture indigène : « *Je devais extraire les racines comestibles de sous l'eau, au milieu des roseaux, où elles étaient en terre* » <sup>133</sup>. Et surtout, il apprend une nouvelle langue : « *Nous leur dûmes dans la langue des Mariames que c'étaient eux que nous venions chercher* » <sup>134</sup>. Sa rencontre avec les Indigènes est donc beaucoup plus complète et approfondie que celle de Bernal Díaz del Castillo. Cabeza de Vaca décrit alors les Autochtones le plus souvent sans critique : « *Ce sont des gens qui partagent volontiers entre eux ce qu'ils possèdent* » <sup>135</sup> ; « *Personne au monde n'aime mieux les enfants et ne les traite mieux qu'ils ne font et s'il arrive que l'un deux perde son fils, ses parents le pleurent, la famille et tout le village aussi* » <sup>136</sup> ; « *Tous ces gens sont flécheurs et bien bâtis* » <sup>137</sup> ; « *Ce*

---

<sup>131</sup> *Op. cit.*, p. 91: « Los indios, de ver el desastre que nos había venido y el desastre en que estábamos, con tanta desventura y miseria, se sentaron entre nosotros, y con el gran dolor y lástima que hubieron de vernos en tanta fortuna, comenzaron todos a llorar recio, y tan de verdad, que lejos de allí se podía oír, y esto les duró más de media hora », *op. cit.*, p. 38.

<sup>132</sup> *Op. cit.* p. 103: « Yo me hice mercader, procuré de usar el oficio lo mejor que supe, y por esto ellos me daban de comer y me hacían buen tratamiento », *op. cit.* p. 104.

<sup>133</sup> *Idem*, « Había de sacar las raíces para comer debajo del agua y entre las cañas donde estaban metidas en la tierra », *Idem*.

<sup>134</sup> *Relation de voyage 1527-1537, op. cit.*, p. 122. « Dijímosles en lengua de mareames que íbamos a buscarlos » *Naufragios, op. cit.*, p. 61.

<sup>135</sup> *Op. cit.*, p. 101: « Es gente muy partida de lo que tienen unos con otros », *op. cit.*, p. 49.

<sup>136</sup> *Op. cit.* p. 97-98 : « Es la gente del mundo que más aman a sus hijos y mejor tratamiento les hacen; y cuando acaece que a alguno se le muere el hijo, llóranle los padres y los parientes, y todo el pueblo », *op. cit.*, p. 43.

<sup>137</sup> *Op. cit.*, p. 114: « Toda esta gente son flecheros y bien dispuestos », *op. cit.*, p. 56.

*sont des gens très joyeux ; ils ont beau avoir très faim, cela ne les empêche pas de danser ni de faire leurs fêtes et leurs areitos »<sup>138</sup>.*

Nous le voyons bien, Cabeza de Vaca s'intéresse à l'Autre culturellement et humainement, d'où des descriptions parfois même flatteuses. Chez Bernal Díaz del Castillo, ce phénomène est absent. Leur projet est-il en conséquence identique ? Quelle version de l'Histoire ont-ils voulu transmettre ?

---

<sup>138</sup> *Op. cit.*, p. 115: « Es gente muy alegre; por mucha hambre que tengan, por eso no dejan de bailar ni de hacer sus fiestas y areitos », *op. cit.*, p. 57.

### 3.3. La littérature de voyage, un genre qui participe à l'écriture de l'Histoire

#### 3.3.1. Ethnocentrisme et Histoire officielle

##### 3.3.1.1. Mythification de l'événement

En 1519, Hernán Cortés et ses hommes débarquent en terres mexicaines avec pour objectifs : explorer et conquérir. En moins de deux ans, ces conquistadors espagnols vont détruire l'empire aztèque. Cette Histoire officielle est racontée par Bernal Díaz del Castillo. Nathan Wachtel dans *La vision des vaincus* souligne cette focalisation sur les Espagnols : « *Dans notre mémoire collective, l'aventure des Conquistadores évoque des images de triomphe, de richesse, de gloire, et fait figure d'épopée* »<sup>139</sup>.

L'Histoire officielle s'inscrit donc dans un eurocentrisme, soit :

[...] une tradition qui fait de l'Europe un idéal culturel universel incarné dans ce qu'on appelle l'Occident, mais plutôt un état de pensée omniprésent. Il est universel parce qu'il affecte également Européens et non Européens, malgré les questions et les situations spécifiques auxquelles chacun d'eux est confronté [...]<sup>140</sup>.

Ainsi, l'Histoire officielle retranscrite à travers le témoignage de Bernal Díaz del Castillo remémore ces événements en mettant l'accent sur la bravoure des Espagnols présentées alors comme de grands héros ayant conquis un Ailleurs : le Mexique. L'Histoire officielle de la conquête mexicaine valorise les conquistadors quelle que soit la situation. Ce texte met ainsi en scène leur vie quotidienne, les batailles et enfin leur éthique.

En premier lieu, l'exposition de leur vie quotidienne concerne, entre autres, les conditions de navigations qui sont rudes, surtout pour des hommes qui ne sont pas habitués au climat tropical. Ainsi, tout est mis en œuvre pour mettre en exergue leur souffrance et la pénibilité de certaines situations.

De même, il s'agit de mettre en avant les difficultés de ravitaillement et le rationnement attendant. Parfois, les conquistadors dorment sans manger ni boire et ce pendant des jours :

---

<sup>139</sup> *La vision des vaincus, op.cit.*, p. 35.

<sup>140</sup> José Rabasa, *L'invention de l'Amérique: historiographie espagnole et formation de l'eurocentrisme*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 27.

Un autre malheur était à déplorer, c'est le manque d'eau car les fûts que nous avions remplis à Champoton ne purent être embarqués ; ils restèrent à terre, et la provision fut abandonnée, à cause des combats qu'on nous livra, et par suite de l'empressement avec lequel nous cherchâmes un refuge sur nos canots. Je dis que nous souffrîmes de la soif à ce point que nos langues et nos bouches se gerçaient de sécheresse, car nous n'avions absolument rien pour nous rafraîchir [...] <sup>141</sup>.

Dans l'œuvre de Cabeza de Vaca, nous constatons qu'il met régulièrement en avant les problèmes de rationnement :

Nous étions quarante cavaliers à les accompagner, et nous fîmes route en vivant sur les provisions que nous avions emportées, pendant quinze jours, sans rien trouver d'autre à manger que des palmistes à la façon de ceux d'Andalousie. [...] <sup>142</sup>.

Nous trouvâmes une grande quantité de maïs bon à cueillir nous rendîmes mille grâces à Notre Seigneur pour nous avoir secourus en un si grand besoin, car il ne fait nul doute que, n'étant pas encore aguerris en nos épreuves, en plus de la fatigue que nous éprouvions, nous étions très affaiblis par la faim [...] <sup>143</sup>.

Les vainqueurs connaissent des situations extrêmes dans lesquels ils font le maximum pour survivre et apparaissent dès lors héroïsés:

Nous échouâmes sur des récifs qui sont considérables sur cette côte. Notre embarcation se brisa ; [...] et tous meurtris par les récifs, nous restâmes littéralement nus, parce que nous avions abandonné nos vêtements afin de mieux aider à préserver l'embarcation et pouvoir nager plus à l'aise. Nous sortîmes vivants de ces écueils [...]. Les vagues nous enveloppaient en se brisant sur les écueils. Comme d'ailleurs il faisait grand vent, des gerçures se formèrent dans les parties de notre corps habituellement abritées et le sang en décollait, quoique nous eussions pris soin de nous couvrir avec beaucoup de feuilles d'arbre [...]. Comme nous ne pouvions point marcher sur la côte, parce que les pointes des rochers nous entraient dans les pieds, nous nous enfonçâmes à grande peine dans les bois [...] après de grandes difficultés, nous arrivâmes à une plage de sable [...] <sup>144</sup>.

---

<sup>141</sup> *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle Espagne, op. cit.* p. 51 : « Pues otro mayor daño teníamos, que era la gran falta de agua, porque las pipas y barriles que teníamos llenos en Champotón, con la gran guerra que nos dieron y prisa de acogernos a los bateles, no se pudieron llevar, que allí se quedaron, que no sacamos ninguna agua. Digo que tanta sed pasamos, que las lenguas y bocas teníamos hechas gritas de la segura, pues otra cosa ninguna para refrigerios no lo había », *Historia verdadera de la conquista de Nueva España, op. cit.*, p. 64.

<sup>142</sup> *Relation de voyage 1527-1537, op. cit.*, p. 59 : « La gente de caballo que con estos íbamos, éramos cuarenta de caballo; y así anduvimos con aquel bastimento que llevábamos, quince días, sin hallar otra cosa que comer, salvo palmitos de la manera de los de Andalucía », *Naufragios, op. cit.*, p. 16.

<sup>143</sup> *Op. cit.*, p. 60 : « En las cuales hallamos gran cantidad de maíz que estaba ya para cogerse, y dimos infinitas gracias a nuestro Señor por habernos socorrido en tan grande necesidad, porque ciertamente, como éramos nuevos en los trabajos, allende del cansancio que traíamos, veníamos muy fatigados de hambre », *Idem*.

<sup>144</sup> *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle Espagne, op. cit.* p.59-60 : « Hubimos de dar al través entre unos seborucos, que los hay muy grandes en aquel paraje, por manera que se nos quebró la canoa [...] y salimos descalabrados y desnudos en carnes, porque para ayudarnos y que no se quebrase la canoa y poder mejor nadar nos apercebimos de estar sin ropa ninguna. Pues ya escapados de aquel contraste, [...]. Y las olas, que siempre reventaban y daban en nosotros, y aun sin tener que comer. Y por acortar otros trabajos que podría decir, de la sangre que nos salía de las plantas de los pies y aun de otras partes, lo dejaré. Y quiso Dios que con mucho trabajo salimos a una playa de arena », *op. cit.* p. 70-71.

Bernal Díaz del Castillo décrit son périple dans les moindres détails pour que le lecteur se rende compte de l'ampleur des difficultés de navigation en terres inconnues. Cet épisode chez Bernal Díaz del Castillo est d'ailleurs similaire du naufrage de Cabeza de Vaca :

Nous déterrâmes la barque du sable dans lequel elle était enfoncée, et il nous fallut tous nous déshabiller et fournir un très gros effort pour la remettre à flot, car nous étions dans un tel état que des choses beaucoup plus aisées suffisaient à nous harasser. Une fois embarqués, à deux portées d'arbalète en mer, une lame déferla sur nous qui nous mouilla tous ; comme nous étions nus et qu'il faisait un froid très vif, nos mains lâchèrent les rames, et la lame suivante retourna la barque ; l'inspecteur et deux autres hommes s'y cramponnèrent pour se sauver mais ce fut tout le contraire qui se produisit, ils furent pris dessous et se noyèrent. [...] Nous qui nous étions tirés, nous étions nus comme à notre naissance et avions perdu tout ce que nous avions [...] Et comme alors on était en novembre, qu'il faisait très froid et qu'on n'aurait pas eu beaucoup de mal à nous compter les os, nous étions devenu la vraie image de la mort [...] <sup>145</sup>.

Dans la *Relation de voyage 1527-1537* d'Álvar Núñez Cabeza de Vaca, nous remarquons qu'il y a, à certains moments, une focalisation sur les vainqueurs. Tout comme Bernal Díaz del Castillo, Álvar Núñez Cabeza de Vaca n'hésite pas à montrer les difficultés de navigation dans un climat tropical :

Une heure après mon départ la mer commença à se démonter et le vent du nord souffla si froidement que les barques n'osèrent aller à terre [...] À cette heure l'eau et la tempête se mirent à redoubler tellement que la tourmente n'était pas moins forte sur la ville qu'en mer [...]. Nous étions obligés de nous tenir à sept ou à huit hommes ensemble pour éviter d'être emportés par le vent [...]. C'est dans cette tempête et dans ces périls que nous passâmes toute la nuit, sans trouver endroit ni lieu où nous ne fût-ce qu'une demi-heure nous puissions être en sécurité [...] <sup>146</sup>.

ainsi que les difficultés de la vie quotidienne :

Nous rendîmes grâce à Dieu en nous voyant si près du but, les grandes épreuves que nous avons subies, dues autant au mauvais et long chemin que nous avons suivi qu'à la grande faim que nous avons soufferte ; car s'il nous arrivait de trouver du maïs, la plupart du temps nous faisons sept ou huit lieues sans en rencontrer et nombreux parmi nous étaient ceux qui,

---

<sup>145</sup> *Relation de voyage 1527-1537, op. cit.*, p. 89 : « Y desenterramos la barca de la arena en que estaba metida, y fue menester que nos desnudásemos todos y pasásemos gran trabajo para echarla al agua, porque nosotros estábamos tales, que otras cosas muy más livianas bastaban para ponernos en él. Y así embarcados, a dos tiros de ballesta dentro en la mar, nos dio tal golpe de agua que nos mojó a todos; y cómo íbamos desnudos y el frío que hacía era muy grande, soltamos los remos de las manos, y a otro golpe que la mar nos dio, trastornó la barca; el veedor y otros dos se asieron de ella para escaparse; mas sucedió muy al revés, que la barca los tomó debajo y se ahogaron. [...]. Los que quedamos escapados, desnudos como nacimos y perdido todo lo que traíamos [...] Y como entonces era por noviembre, y el frío muy grande, y nosotros tales que con poca dificultad nos podían contar los huesos, estábamos hechos propia figura de la muerte », *Naufragios, op. cit.*, p. 37.

<sup>146</sup> *Op. cit.*, p. 47- 48: « A una hora después de yo salido la mar comenzó a venir muy brava, y el norte fue tan recio que ni los bateles osaron salir a tierra, [...] A esta hora el agua y la tempestad comenzó a crecer tanto, que no menos tormenta había en el pueblo que en el mar, porque todas las casas e iglesias se cayeron, y era necesario que anduviésemos siete u ocho hombres abrazados unos con otros para podernos amparar que el viento no nos llevase; [...]. En esta tempestad y peligro anduvimos toda la noche, sin hallar parte ni lugar donde media hora pudiésemos estar seguros », *op. cit.*, p. 7-8.

en plus de la lassitude et de la faim, avaient des plaies dans le dos à force de porter leurs armes, sans parler d'autres choses qui se présentaient [...] <sup>147</sup>.

Álvar Núñez Cabeza de Vaca nous montre également que l'exploration des terres est périlleuse :

Le lendemain, je partis avec le capitaine Alonso del Castillo et quarante hommes de sa compagnie [...]. Nous arrivâmes à des hauts-fonds de la mer, qui semblait-il, pénétraient loin dans les terres : nous les traversâmes pendant une lieue et demie environ, avec de l'eau jusqu'aux mollets, marchant sur des huîtres qui nous occasionnèrent force coupures aux pieds et nous furent cause de bien des souffrances ; nous finîmes par arriver au fleuve [...] <sup>148</sup>.

De plus, la bravoure des conquistadors est mise en exergue à partir de leur supériorité dans les combats face à des Indigènes, plus faibles de par leurs équipements plus simples :

Mais lorsque nous allions nous embarquer [...], nous vîmes venir à nous un des soldats que nous avions placés sur la plage, jetant des cris et disant : « Aux armes! Aux armes! Un grand nombre d'Indiens armés viennent par terre et d'autres en canot par la rivière... » Et le soldat criait, et il venait en courant. Or les Indiens arrivèrent sur nous presque aussitôt que notre camarade. Ils avaient de très grands arcs, de bonnes flèches, des lances et une arme en forme d'épée [...]. Ils vinrent droit sur nous, nous lançant des flèches, dont ils blessèrent à l'instant six de nos camarades [...]. Mais nous mîmes une telle ardeur à les cribler de nos coups de sabre, de nos arbalètes et de nos espingoles qu'ils nous abandonnèrent [...] et coururent à la rivière et à la mer pour secourir leurs [...] compagnons [...] <sup>149</sup>.

Nous pouvons constater que ces conquistadors sont toujours sur le qui-vive et prêts au combat. L'équipement indigène n'égale pas les armes espagnoles. Les vainqueurs forge ainsi une image qui tend à démontrer la supériorité espagnole à travers la fuite des Indigènes.

Parfois, même une défaite (ou début de défaite) est présentée comme une victoire :

Etant arrivés près de nous en si grand nombre [...] ils s'élançent sur nos rangs comme des chiens enragés ils nous entourent de toutes parts et nous tirent tant de flèches, de pierres et de pieux durcit que, du premier choc, ils nous blessent plus de soixante-dix hommes [...] Nous

---

<sup>147</sup> *Op. cit.*, p. 62-63 : « Dimos muchas gracias a Dios por vernos tan cerca de Él, [...] los grandes trabajos que habíamos pasado, así por el malo y largo camino para andar, como por la mucha hambre que habíamos padecido; porque aunque algunas veces hallábamos maíz, las más andábamos siete y ocho leguas sin toparlo; y muchos había entre nosotros que, allende del mucho cansancio y hambre, llevaban hechas llagas en las espaldas, de llevar las armas auestas, sin otras cosas que se ofrecían », *op. cit.*, p. 18-19.

<sup>148</sup> *Op. cit.*, p. 60 : « Y así, otro día yo me partí con el capitán Alonso del Castillo y con cuarenta hombres de su compañía [...] Llegamos a unos placeles de la mar que parecía que entraban mucho por tierra; anduvimos por ellos hasta legua y media con el agua hasta la mitad de la pierna, pisando por encima de ostiones, de los cuales recibimos muchas cuchilladas en los pies, y nos fueron a causa de mucho trabajo, hasta que llegamos en el río », *op. cit.*, p. 16-17.

<sup>149</sup> *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle Espagne, op. cit.*, p. 55 : « Y ya que nos queríamos venir a embarcar [...] vimos venir a un soldado de los dos que habíamos puesto en vela, dando muchas veces, diciendo : « Al arma, al arma, que vienen muchos indios de guerra por tierra y otros en canoas por el estero ». Y el soldado dando voces y los indios llegaron casi que a la par con él contra nosotros. Y traían arcos muy grandes y buenas flechas y lanzas y unas manera de espadas, [...] y se vinieron derecho a flecharnos e hirieron luego a seis de nosotros, [...]. Y dímosles tanta prisa de cuchilladas y estocadas y con las escopetas y ballestas, que nos dejan a nosotros y van a la mar, al estero, a ayudar a sus compañeros », *op. cit.*, p. 66.

avons beau les blesser et leur faire du mal, nous ne réussissions pas à les mettre en fuite [...]. Mais tout à coup, nous vîmes paraître nos cavaliers, tandis que ces énormes bataillons, absorbés par le combat qu'ils nous livraient, ne s'aperçurent pas tout d'abord que nos chevaux venaient par derrière. Comme d'ailleurs le champ de batailles était en plaine, les cavaliers excellents, quelques-uns des chevaux fort à la main et très bons coureurs, les survenant traitèrent l'ennemi durement en jouant de la lance comme il convenait à la situation. De notre côté nous reprîmes courage quand nous vîmes arriver ce secours et nous nous acharnâmes tellement contre les Indiens, les cavaliers d'une part et nous d'un autre côté, qu'ils tournèrent le dos tout à coup. [...]. Ces champs et ces savanes étaient remplis de fuyards qui couraient se réfugier dans les forêts des environs [...]. Après le combat, nous bandâmes les blessures [...]<sup>150</sup>.

Bernal Díaz del Castillo n'hésite pas à exposer les dommages infligés aux vaincus pour montrer leurs exploits :

Nous fûmes visiter les cadavres du champ de bataille, il y en avait plus de huit cents, tués la plupart par des estocades, un petit nombre par le canon, l'escopette ou l'arbalète. Quelques Indiens respiraient encore. [...] on voyait une bonne provision de cadavres et de malheureux que leurs blessures faisaient gémir. Cette bataille dura plus d'une heure, pendant laquelle nous ne pûmes porter atteinte à leur réputation de bons guerriers, jusqu'à ce que parurent nos cavaliers, ainsi que je l'ai dit [...]<sup>151</sup>.

Dans cet épisode, nous observons que s'il n'y avait pas eu de renfort, les Espagnols auraient perdu le combat. Les vainqueurs ont souhaité montrer que même dans une situation critique, en l'occurrence ici pour soixante-dix hommes blessés, ils arrivent toujours à s'en sortir et à être vainqueurs. Ces conquistadors recherchent la gloire et l'héroïsme dans des actions audacieuses, ce qui correspond à l'éthique des héros de chevalerie, à savoir : engager son honneur dans toutes les actions entreprises au nom de la religion catholique et du roi Charles Quint.

---

<sup>150</sup> *Op. cit.* p. 144-146 : « Y topamos todas las capitánías y escuadrones que nos iban a buscar [...]. Y así como llegaron a nosotros, como eran grandes escuadrones [...] y se vienen como rabiosos y nos cercan por todas partes, y tiran tanta de flecha, y vara, y piedra, que de la primera arremetida hirieron más de setenta de los nuestros [...] Y con todos los males y heridos que les hacíamos no los pudimos apartar [...]. Estando en esto, vimos asomar los de a caballo, y como aquellos grandes escuadrones estaban embebecidos dándonos guerra, no miraron tan de presto en ellos como venían por las espaldas, y como el campo era llano y los caballeros buenos, y los caballos algunos de ellos muy revueltos y corredores, danles tan buena mano y alancean a su placer. Pues los que estábamos peleando, desde que los vimos, nos dimos tanta prisa, que los de a caballo por una parte y nosotros por otra, de presto volvieron las espaldas.[...]. Iban aquellas sabanas y campos llenos de ellos, y acogiéronse a unos espesos montes que allí había [...]. Y esto pasado, apretamos las heridas », *op. cit.*, p. 135-136.

<sup>151</sup> *Op. cit.*, p. 144 : « Y fuimos a ver los muertos, que había por el campo, y eran más de ochocientos, y todos los más de estocadas, y otros de los tiros y escopetas y ballestas, y muchos estaban medio muertos y tendidos [...] había buen recaudo de ellos muertos, y otros quejándose de las heridas..Estuvimos en esta batalla sobre una hora, que no les pudimos hacer perder punto de buenos guerreros hasta que vinieron los de a caballo », *op. cit.*, p. 136-137.

Álvar Núñez Cabeza de Vaca met ainsi en avant leurs prouesses lors des batailles avec les Autochtones:

Arrivés que nous fûmes en vue d'Apalache, le gouverneur m'ordonna de prendre neuf hommes à cheval et cinquante à pied et de pénétrer dans le village, et ainsi nous l'attaquâmes, l'inspecteur et moi [...]. Alors que nous déambulions, ils arrivèrent et engagèrent le combat, tirant des flèches et tuant le cheval de l'inspecteur ; mais ils finirent par s'enfuir et nous laisser [...]<sup>152</sup>.

En somme, il ressort que chez ces deux auteurs il y a une « focalisation » sur les Espagnols qui tend à les présenter comme de véritables héros. Il convient toutefois de s'interroger sur la place faite au vaincus dans les œuvres de notre corpus.

---

<sup>152</sup> *Relation de voyage 1527-1537, op. cit.*, p. 64 : « Llegados que fuimos a vista de Apalache, el gobernador mandó que yo tomase nueve de a caballo y cincuenta peones, y entrase en el pueblo, y así lo acometimos el veedor y yo, [...] andando nosotros por él, acudieron, y comenzaron a pelear, flechándonos, y mataron el caballo del veedor; mas al fin huyeron y nos dejaron » , *Naufragios, op.cit.*, p. 20.

### 3.3.2.1. Portrait des vaincus

Dans l'histoire officielle de Bernal Díaz del Castillo, les vaincus ne sont pas valorisés. À travers cette Histoire « officielle », la différence culturelle que peuvent offrir les Autochtones n'est pas mise en valeur et est même tout à fait rejetée. Ainsi, il s'agit de peindre les défauts des Autochtones, à savoir : leur faiblesse au combat et en politique tout en mettant en avant leur naïveté.

Dans *La vision des vaincus*, Nathan Wachtel s'intéresse aux vaincus de la conquête mexicaine. Il étudie les raisons de la défaite indigène fondée sur trois facteurs : religieux, technique et politique.

En premier lieu, le facteur religieux est présenté comme le point de départ de la chute de l'empire mexicain. En effet, l'arrivée des Européens est perçue comme la révélation d'une prophétie. Cette prophétie trouve son origine dans les croyances religieuses des Amérindiens. Bien avant l'arrivée des Espagnols, les Indigènes auraient eu des présages qui prévoyaient la fin de leur monde :

C'est au Mexique, que les prodiges qui annoncent l'arrivée des Européens paraissent les plus nombreux. D'après les documents indigènes, Moctezuma semblait particulièrement sensible aux faits de sorcellerie et de divination. Or, peu de temps avant la Conquête, les sorciers de Texcoco annoncèrent que Mexico serait bientôt soumis par des étrangers. [...]. A cours des dix années qui précédèrent l'arrivée des Espagnols on dénombre huit prodiges funestes [...].<sup>153</sup>

Dans l'*Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle- Espagne*, il ressort que les Indiens ont pris les Espagnols pour des Dieux du fait de la prédiction de l'une de leurs idoles et Cortés sut profiter de cette croyance pour convertir les Amérindiens au catholicisme :

Les caciques dirent aussi avoir appris de leurs aïeux qu'une de leurs idoles, [...] leur avait assuré qu'ils viendrait des hommes de pays lointains, du côté où le soleil se lève, pour les subjuguier et les tenir sous leur empire ; que s'il s'agissait de nous, ils s'en réjouiraient puisque nous étions si bon ; qu'en traitant de la paix ils pensaient à cette prophétie de leur idole et c'était la raison qui les avait poussés à nous donner leurs filles, afin d'avoir des parents qui les défendissent des Mexicains.[...]<sup>154</sup>.

---

<sup>153</sup> *La vision des vaincus*, op. cit., p. 38.

<sup>154</sup> *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle Espagne*, op. cit., tome II, p. 38 : « También dijeron aquellos mismos caciques que sabían de sus antecesores que les había dicho un su idolo, [...] que vendrían hombres de las partes de donde sale el sol y de lejanas tierras a los sojuzgar y señorear; que si somos nosotros, que holgaran de ello, que pues tan esforzados y buenos somos. Y cuando trataron las paces se les acordó de esto que les habían dicho sus ídolos, y que por aquella causa nos dan sus hijas para tener parientes que les defiendan de los mexicanos », *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, op. cit., tome I, p. 269.

De même, nous nous rendons compte que les Indiens les appellent « *teules* »<sup>155</sup>, c'est-à-dire : « dieux » : « *Or, en voyant des choses si merveilleuses et pour eux d'un si grand intérêt, ils disaient qu'aucun être humain n'en aurait osé entreprendre de pareilles, mais seulement des teules, c'est ainsi qu'ils nomment les idoles qu'ils adorent* »<sup>156</sup>. Ils leur donnent aussi le titre de « seigneur » : « *Quand ils arrivèrent devant Cortés, ils le traitèrent avec grand respect en lui disant : Lopelucio, Lopelucio, ce qui veut dire en langue totonaque « seigneur » et « grand seigneur* »<sup>157</sup>.

En revanche, dans la relation d'Álvar Núñez Cabeza de Vaca, ces compagnons et lui sont considérés non pas comme des dieux mais comme étant des chamans :

Tous ces gens venaient vers nous pour être touchés et bénis. [...]. Il arrivait souvent que certaines des femmes qui nous accompagnaient accouchassent, et aussitôt elles nous amenaient le nouveau-né pour le faire bénir et toucher. On nous accompagnait toujours jusqu'à ce qu'on eût confiés à d'autres, et tous ces gens étaient persuadés que nous venions du ciel [...].<sup>158</sup>

De même, nous observons que les Espagnols profitent de cette naïveté en imaginant des stratagèmes pour faire peur aux Indigènes et ainsi mieux les soumettre :

Cortés [...] dit en riant aux soldats qui se trouvaient près de lui : « Savez-vous, señores, que ces Indiens me paraissent avoir grand peur des chevaux et croire qu'ils font tout seuls la guerre, de même que les bombardes ? J'ai imaginé une chose pour qu'ils le croient encore mieux : qu'on amène la jument de Juan Sedeño [...] et qu'on amène aussi le cheval d'Ortiz le musicien, [...] et qu'on les conduise [...] en un lieu où l'on ne puisse les entendre ni les voir, avant que les caciques soient arrivés près de moi et que nous ayons commencé à parler. » On le fit ainsi que c'était ordonné. [...] On en était là lorsqu'arrivèrent, vers midi, quarante Indiens, tous caciques [...] Ils saluèrent Cortés [...] Ils demandèrent le pardon du passé promettant d'être sages à l'avenir. D'un ton un peu grave et simulant le ressentiment, Cortés leur répondit [...] qu'ils avaient pu voir combien de fois on leur avait proposé la paix, et à quel point ils mériteraient qu'on massacrat tout le district [...] que nous sommes les sujets d'un grand Roi [...] qui nous a envoyés dans ces pays avec ordre de secourir tous ceux qui entreront à son royal service ; que nous en agissons ainsi avec eux s'ils sont sages [...] sinon nous lâcherons ces *tepestles* pour qu'ils les tuent, car quelques-uns de ces engins leur gardent rancune pour la guerre qu'on nous a faite [...]. Et à ce moment, il donna secrètement l'ordre de mettre le feu à la bombarde qui était chargée [...]. Les caciques furent effrayés de

---

<sup>155</sup> Dieux en langue nahuatl.

<sup>156</sup> *Op. cit.*, Tome I, p. 197 : « Y viendo cosas tan maravillosas y de tanto peso para ellos, dijeron que no osaron hacer aquello hombres humanos, sino *teules*, que así llamaban a sus ídolos en que adoran » « Or, en voyant des choses si merveilleuses et pour eux d'un si grand intérêt, ils disaient qu'aucun être humain n'en aurait osé entreprendre de pareilles, mais seulement des *teules*, c'est ainsi qu'ils nomment les idoles qu'ils adorent », *op. cit.*, p. 176.

<sup>157</sup> *Op. cit.*, Tome I, p. 175 : « Y desde llegaron adonde Cortés estaba, le hicieron gran acato, y le dijeron *Lope luzio*; *Lope luzio*, que quiere decir lengua totonaque: « Señor, y gran señor », *op. cit.*, p. 160.

<sup>158</sup> *Relation de voyage 1527-1537, op. cit.*, p. 166 : « Toda esta gente venía a nosotros a que los tocásemos [...]. Acontecía muchas veces que de las mujeres que con nosotros iban parían algunas, y luego en naciendo nos traían la criatura a que la santiguásemos y tocásemos. Acompañábamos siempre hasta dejarnos entregados a otros, y entre todas estas gentes se tenía por muy cierto que veníamos del cielo », *Naufragios, op. cit.* p. 94.

l'entendre et, comme ils n'avaient jamais vu pareille chose, ils crurent à la réalité de ce que Cortés les avait assuré [...] <sup>159</sup>.

Le facteur technique est important et Nathan Wachtel le rappelle : « *L'on songe [...] à une cause d'ordre technique : la supériorité de l'armement européen. Il s'agit d'une civilisation du métal contre une civilisation de la pierre* » <sup>160</sup>.

Ainsi, La défaite intervient au niveau des batailles, plus précisément du fait de la vision qu'avaient les Indiens d'un combat. Ainsi, pour les Indiens, vaincre l'ennemi c'est essayer de le capturer, le faire prisonnier pour ensuite le sacrifier aux Dieux. Lors de la Conquête du Mexique, la guerre Espagnols-Indiens se terminait par un traité qui accordait aux vainqueurs, c'est-à-dire les Espagnols, le droit de garder leurs coutumes en échange d'un tribut. La cause d'une défaite indienne est également liée à la supériorité de l'armement européen. En effet, à l'époque des découvertes, l'Espagne se trouve être une civilisation du métal avec des armures, épées d'acier, canons, chevaux et fantassins. De l'autre côté, nous avons un « Nouveau » Monde qui est représentatif de la civilisation de pierre avec des lances, des tuniques rembourrées de coton, des arcs et flèches. De plus, au contact des Blancs, les Amérindiens ont attrapé la variole, ce qui a fortement réduit leur démographie.

En effet, dans l'œuvre de Bernal Díaz del Castillo nous observons que les Amérindiens ne possèdent pas d'armes qui pourraient égaler celle des Espagnols. Retenons par exemple l'épisode qui présente une bataille qui a eu lieu à la suite de la mort de Montezuma :

Nous débarquâmes sur une pointe de terrain plantée de palmiers, qui était à une demi-lieue du village. Nous voyant en cet endroit, environ cinquante canots s'approchèrent, chargés de

---

<sup>159</sup> *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle Espagne, op. cit.*, Tome I, p. 147-148 : « Cortés [...] nos dijo riendo a los soldados que allí nos hallamos teniéndole compañía: “ Sabéis, señores, que me parece que estos indios temerán mucho a los cabellos, y deben de pensar que ellos solos hacen la guerra, y asimismo las lombardas; he pensado una cosa para que mejor lo crean: que traigan la yegua de Juan Sedeño [...] y traigan el caballo de Ortiz el músico, que es muy rijoso , [...] llevarán la yegua y el caballo cada uno por sí, en parte donde desde que vengan los caciques que han de venir, no los oigan relinchar, ni los vean hasta que vengan delante de mí y estemos hablando ». Y así se hizo , según la manera que lo mandó [...]. Y estando en esto, que ya era mediodía, vinieron cuarenta indios, todos caciques [...] saludaron a Cortés [...] y demandaron perdón de lo pasado [...] Cortés les respondió algo con gravedad , como enojado [...] dijo que ya ellos habían visto cuántas veces les había requerido con la paz, y que ellos tenían la culpa, y que ahora eran mercedores que a ellos y a cuantos quedan en todos sus pueblos matásemos, y que somos vasallos de un gran rey [...] que nos envió a estas partes [...] que manda que a los que estuvieren en su real servicio que les ayudemos y favorezcamos, y que si ellos fueren buenos, como dicen, que así lo haremos, y si no que soltará de aquellos *tepuzques* que los maten [...] y aun por lo pasado que han hecho en darnos guerra [...] Entonces secretamente mandó poner fuego a la lombarda que estaba cebada, [...]. Y los caciques se espantaron de oírlo; como no habían visto cosa como aquella, creyeron que era verdad lo que Cortés les dijo », *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España, op. cit.*, Tome I, p. 139-140.

<sup>160</sup> *La vision des vaincus, op. cit.*, p. 53.

gens de guerre avec des arcs, des flèches, des défenses de coton, des rondaches, des lances et leurs tambours et panaches [...].<sup>161</sup>

Dans la relation de voyage d'Álvar Núñez Cabeza de Vaca, nous retrouvons également le même type d'armes, à savoir des pierres et des flèches :

Nous restâmes à terre une cinquantaine à tenir tête aux Indiens, qui nous attaquèrent trois fois cette nuit-là, et avec tant d'impétuosité que chaque fois ils nous faisaient reculer d'un bon jet de pierre. Aucun d'entre nous ne s'en tira sans être blessé, et pour ma part je le fus au visage ; ils disposaient de peu de flèches, mais s'ils en avaient été mieux pourvus, sans doute nous eussent-ils fait beaucoup de mal [...].<sup>162</sup>

Nous voyons donc que l'armurerie indigène est constituée de matières premières telles que le coton et d'objets comme des pierres, des arcs ou encore des flèches. Cabeza de Vaca souligne toutefois l'habileté des Indiens dans l'utilisation de leurs armes.

Le facteur politique comme l'évoque Nathan Wachtel : « *Aussi bien la victoire espagnole est-elle due surtout aux divisions politiques qui affaiblissent ces empires* »<sup>163</sup> reste l'ultime cause de la défaite, notamment durant la Conquête du Mexique. Hernán Cortés a su profiter des tensions politiques entre les Amérindiens. Cette division politique opposait notamment les Totonagues à Moctezuma. Les Totonagues se sont alors unis aux Espagnols et ont permis par la même occasion leur victoire :

Au surplus, Cortés donna l'ordre à tous les caciques de ne plus jurer obéissance ni payer de tribut à Montezuma, et que cela fut rendu public dans tous les villages alliés et amis ; [...]. Mais, Cortés prenant une figure joyeuse, leur dit que, lui et ses frères qui étions présents, nous les défendrions et mettrions à mort quiconque voudrait leur causer de l'ennui. [...] Tous ces villages et tous ces caciques [...] promirent qu'ils seraient avec nous en toute chose qu'il nous plairait d'ordonner, et qu'ils uniraient leurs forces contre Montezuma et ses alliés.<sup>164</sup>

En revanche, dans la relation d'Álvar Núñez Cabeza de Vaca, il n'est pas question d'une défaite due à un facteur politique. Durant son périple, Álvar Núñez Cabeza de Vaca est pourtant au courant des mésententes entre les tribus indigènes :

---

<sup>161</sup> *Op. cit.*, p. 72 : « Desembarcamos en una punta de aquella tierra, adonde había unos palmares que será del pueblo media legua, y desde que nos vieron entrar vinieron obra cincuenta canoas con gente de guerra, y traían arcos, flechas y armas de algodón, rodela y lanzas, y sus atambores y penachos », *op. cit.*, p. 79.

<sup>162</sup> *Relation de voyage 1527-1537, op. cit.*, p. 80 : « Y quedamos hasta cincuenta en tierra para contra los indios, que nos acometieron tres veces aquella noche, y con tanto ímpetu, que cada vez nos hacían retraer más de un tiro de piedra. Ninguno hubo de nosotros que no quedase herido, y yo lo fui en la cara; y si como se hallaron pocas flechas, estuvieran más proveídos de ellas, sin duda nos hicieran mucho daño », *Nafragios, op. cit.*, p. 29.

<sup>163</sup> *La vision des vaincus, op. cit.*, p. 54.

<sup>164</sup> *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle Espagne, op. cit.*, Tome I, p. 196 : « Y demás de esto mandó Cortés a todos los caciques que no les diesen más tributo ni obediencia a Montezuma, y que así lo publicasen en todos los pueblos sus aliados y amigos [...]. Y dijo Cortés son semblante muy alegre que él y sus hermanos, que allí estábamos, les defenderíamos y mataríamos a quien enojarlos quisiese. Entonces prometieron todos aquellos pueblos y caciques a una que serían con nosotros en todo lo que les quisiésemos mandar, y juntarían sus poderes contra Montezuma y todos sus aliados », *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España, tome I, op. cit.*, p. 176-178.

Nous voulûmes aussi savoir d'où ils avaient apporté ce maïs et ils nous dirent qu'il venait du couchant, [...] mais que le plus près était par ce chemin. Nous leurs demandâmes par où nous aurions une bonne route, parce qu'ils ne voulaient pas y aller ; ils nous dirent qu'il fallait remonter le fleuve en direction du nord [...] ; ils nous dirent aussi que, tant nous remontrions le fleuve, nous serions constamment parmi des gens qui étaient leurs ennemis [...], que nous ne devions pas prendre ce chemin. Nous nous demandâmes ce que nous allions faire et quel chemin nous prendrions [...].<sup>165</sup>

Cabeza de Vaca n'essaie pas de faire se dresser les Amérindiens les uns contre les autres mais, au contraire, souhaite éviter les conflits et dit avoir œuvré sur ces terres pour la paix : « *Dans toutes ces terres ceux qui étaient en guerre avec d'autres se faisaient aussitôt amis pour venir nous recevoir et nous apporter tout ce qu'ils possédaient ; c'est ainsi que nous laissâmes le pays pacifié* »<sup>166</sup>. Il est vrai que le nombre ne jouait pas en sa faveur ...

En somme, il en ressort une volonté de montrer que les vaincus ont été dominés du fait de leur faiblesse technique. Dans le même temps, il y a une volonté de montrer que les Espagnols sont ceux qui ont permis le rétablissement de l'ordre aussi bien religieux que politique dans ces terres américaines.

---

<sup>165</sup> *Relation de voyage 1527-1537, op. cit.*, p. 162 : «También nosotros quisimos saber de dónde habían traído aquel maíz, y ellos nos dijeron que de donde el sol se ponía, y que lo había por toda aquella tierra; mas que lo más cerca de allí era por aquel camino. Preguntámosles por dónde iríamos bien, y que nos informasen del camino, porque no querían ir allá; dijéronnos que el camino era por aquel río arriba hacia el Norte, [...] y dijéronnos también que entretanto que nosotros fuésemos por el río arriba, iríamos siempre por gente que eran sus enemigos [...], más que todavía les parecía que en ninguna manera no debíamos tomar aquel camino », *Nafragios, op. cit.*, p. 91.

<sup>166</sup> *Op. cit.*, p 167 : « Por todas estas tierras, los que tenían guerras con los otros se hacían luego amigos para venirnos a recibir y traernos todo cuanto tenían, y de esta manera dejamos toda la tierra en paz . », *op. cit.*, p. 95.

### 3. 3.2. Interculturalité et nouveau rapport à l'Histoire

#### 3.3.2.1. L'*Inconquistador*

Certains auteurs ont, à leur manière, réécrit l'Histoire officielle et cela en mettant en avant les « vaincus ». Ainsi, comme l'indique Edward Saïd dans *L'orientalisme*<sup>167</sup> : « *L'histoire est faite par les hommes et les femmes, mais elle peut également être défaite et réécrite, à coups de silence, d'oublis, de formes imposées et de déformations tolérées* »<sup>168</sup>.

Nathan Wachtel souligne également que l'Histoire peut être réécrite :

L'historiographie occidentale étudie généralement la « Conquête », comme l'indique le mot du seul point de vue des vainqueurs. Mais il existe une autre face de l'évènement : pour les Indiens [...] Il s'agit en quelque sorte de passer de l'autre côté de la scène et de scruter l'histoire à l'envers [...]»<sup>169</sup>.

Cabeza de Vaca semble avoir justement proposé un nouveau regard qui rompt avec l'Histoire officielle.

Dans son œuvre intitulée *l'Inconquistador*<sup>170</sup>, Jean-Claude Martin s'intéresse au profil d'Álvar Núñez Cabeza de Vaca en tant que conquistador ayant établi une relation particulière avec les Autochtones. Ainsi, Jean-Claude Martin introduit un nouveau terme, celui d'« *inconquistador* » qu'il définit dans sa préface comme :

*Inconquistador* : n.m. sing. (de *in*, privatif et de l'espagnol *conquistador*, conquérant). Conquistador présumé, d'un comportement opposé à celui des conquistadors traditionnels, aventuriers espagnols du XVI<sup>e</sup> siècle, partis conquérir l'Amérique, qui s'est employé à faire échouer leurs projets de conquête<sup>171</sup>.

Il convient d'examiner l'œuvre d'Álvar Núñez Cabeza de Vaca afin de vérifier qu'il s'agit bien d'un « *inconquistador* ».

Dans sa *Relation de voyage* et plus précisément après son naufrage, Cabeza de Vaca se présente comme un homme plutôt « passif » dans la mesure où les premiers contacts avec les Autochtones se font sans violence et avec beaucoup d'émotion :

Je m'avançai vers eux et les appelai, et ils s'approchèrent tout effrayés ; je leur fis comprendre par signes comment notre barque avait sombré et trois d'entre nous s'étaient

---

<sup>167</sup> Edward Saïd, *L'orientalisme, l'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 2005.

<sup>168</sup> *Op. cit.*, p. 2.

<sup>169</sup> *La vision des vaincus, op. cit.*, p. 22.

<sup>170</sup> Jean -Claude Martin, *L' Inconquistador*, Paris, À contre-pied, 2004.

<sup>171</sup> *Op. cit.*, p. 16.

noyés [...] Voyant le désastre dont nous avons été victimes et celui dans lequel nous nous trouvions, avec tant de malheur et de misère, les indiens s'assirent parmi nous, et la grande douleur et pitié qu'ils éprouvèrent en nous voyant dans un tel sort fit qu'ils se mirent à pleurer [...]<sup>172</sup>.

Concernant le fait de faire « échouer leurs projet de conquête » évoqué dans la définition de Jean-Claude Martin, nous notons que Cabeza de Vaca n'affirme jamais avoir voulu bâtir des autels ou encore de soumettre les Indigènes à son pouvoir. Cela peut s'expliquer par le fait que Cabeza de Vaca et ses compagnons étaient très peu nombreux. Il n'empêche que dans son récit Cabeza parle aux Amérindiens de son dieu sans l'assortir d'une obligation de se plier à la religion catholique, même si cette foi est présentée comme positive:

Nous leur dîmes par les signes qu'ils comprenaient qu'il y avait au ciel un homme appelé Dieu, lequel avait créé le ciel et la terre, que nous l'adorions et le tenions pour Seigneur, que nous faisons ce qu'il ordonnait, que de sa main venait tout ce qui était bon, et qu'ils fissent de même et ils s'en trouveraient bien [...]. Nous leur donnâmes cela à entendre le mieux que nous pûmes [...]<sup>173</sup>.

Cependant, à la fin de la relation, nous remarquons que lorsque ses compagnons et lui-même sont retrouvés, les Espagnols n'ont qu'une hâte : coloniser et soumettre les Indigènes par le biais de Cabeza de Vaca qui avait jusqu'alors établi une relation de confiance avec les Indigènes. Aussi, Álvar Núñez Cabeza de Vaca tente tant bien que mal de raisonner le capitaine Diego Alcaraz :

Quand ils furent arrivés où j'étais, Alcaraz me demanda d'envoyer appeler les gens des villages qui sont sur les rives du fleuve et qui se cachaient dans les montagnes du pays, et de leur demander d'apporter à manger [...] Après cela, nous eûmes de fréquentes et grandes disputes parce qu'ils voulaient réduire en esclavage les Indiens que nous avions amenés [...]<sup>174</sup>.

Nous pouvons constater par exemple les dégâts occasionnés par les Espagnols dans l'un des villages :

Les chrétiens avaient fait des incursions dans le pays ; ils avaient détruit et incendié les villages, emmené la moitié des hommes, toutes les femmes et tous les enfants et ceux qui

---

<sup>172</sup> *Op. cit.*, p. 91: « Yo salí a ellos y llamélos, y vinieron muy espantados; hícelos entender por señas cómo se nos había hundido una barca y se habían ahogado tres de nosotros,. Los indios, de ver el desastre que nos había venido y el desastre en que estábamos, con tanta desventura y miseria, se sentaron entre nosotros, y con el gran dolor y lástima que hubieron de vernos en tanta fortuna, comenzaron todos a llorar recio », *Naufragios, op. cit.*, p. 38.

<sup>173</sup> *Op. cit.*, p. 167: « Y dijímosles, por las señas porque nos entendían, que en el cielo había un hombre que llamábamos Dios, el cual había criado el cielo y la tierra, y que Éste adorábamos nosotros y teníamos por Señor, y que hacíamos lo que nos mandaba, y que de su mano venían todas las cosas buenas, y que si así ellos lo hiciesen, les iría muy bien de ello [...]Esto les dimos a entender lo mejor que pudimos », *op. cit.*, p. 95.

<sup>174</sup> *Op. cit.*, p. 175: « Y venidos adonde yo estaba, Alcaraz me rogó que enviásemos a llamar la gente de los pueblos que están a la vera del río, que andaban escondidos por los montes de la tierra, y que les mandásemos que trajesen de comer [...].Y después de esto pasamos muchas y grandes pendencias con ellos, porque nos querían hacer los indios que traíamos esclavos », *op. cit.*, p. 102.

avaient pu leur échapper étaient en fuite. Les voyants si effrayés, [...] mais bien déterminés au contraire à se laisser mourir, estimant cela meilleur que d'attendre d'être traités aussi cruellement [...] <sup>175</sup>.

En résumé, si le contact avec les Autochtones se passait de façon plus ou moins correcte jusqu'à l'arrivée des autres Espagnols, cette arrivée remet au premier plan le désir de conquête des Européens sans qu'ils prêtent attention aux commentaires et aux conseils d'Álvar Núñez Cabeza de Vaca.

### 3.3.2.2. Portraits des Autochtones

Álvar Núñez Cabeza de Vaca nous semble de ce fait être un « *inconquistador* », car après son naufrage, sa relation relate les particularités de la culture indigène. Cabeza de Vaca présente les Autochtones sous un autre jour et joue pour ainsi dire le rôle d'un ethnologue. Cabeza de Vaca nous présente en effet la culture indigène dans ses moindres détails. Nous avons répertoriées les différentes coutumes qu'Álvar Núñez Cabeza de Vaca a choisi d'exposer aux lecteurs :

#### - Coutumes alimentaires :

Il leur arrive de tuer des cerfs, et à la saison de prendre quelque poisson ; mais c'est si peu, et leur faim est si grande, qu'ils mangent des araignées, des œufs de fourmi, des vers, des lézards, des salamandres, des couleuvres et des vipères qui tuent les hommes qu'elles mordent, ils mangent de la terre et du bois et tout ce qu'ils peuvent trouver, des laissées de cerf et autres choses encore que je préfère taire ; vraiment je crois que si dans ce pays il se trouvait des pierres ils les mangeraient. Ils gardent les arêtes des poissons qu'ils mangent et les vertèbres des couleuvres et d'autres choses aussi, pour les moudre et en consommer la mouture [...] <sup>176</sup>.

Il apparaît que les Indigènes ont une tout autre alimentation que celle des Espagnols, adaptée à leur territoire. Cette façon de se nourrir se trouve être proche de la nature

---

<sup>175</sup> *Op. cit.*, p 170 : « Y aun contáronnos [...] habían entrado los cristianos por la tierra, y habían destruido y quemado los pueblos, y llevado la mitad de los hombres y todas las mujeres y muchachos, y que los que de sus manos se habían podido escapar andaban huyendo. Como los veíamos tan atemorizados [...] estaban determinados de dejarse morir, y que esto tenían por mejor que esperar y ser tratados con tanta crueldad [...] Mas como Dios nuestro Señor fue servido de traernos hasta ellos, comenzarnos a temer y acatar como los pasados y aun algo más, de que no quedamos poco maravillados, por donde claramente se ve que estas gentes todas, para ser atraídas a ser cristianos y a obediencia de la imperial majestad, han de ser llevados con buen tratamiento, y que éste es camino muy cierto, y otro no [...] », *op. cit.*, p. 97.

<sup>176</sup> *Op. cit.*, p. 114 : « Algunas veces matan algunos venados, y a tiempos toman algún pescado; mas esto es tan poco, y su hambre tan grande, que comen arañas y huevos de hormigas, y gusanos y lagartijas y salamanquesas y culebras y víboras, que matan los hombres que muerden, y comen tierra y madera y todo lo que pueden haber, y estiércol de venados, y otras cosa que dejo de contar; y creo averiguadamente que si en aquella tierra hubiese piedras las comerían. Guardan las espinas del pescado que comen, y de las culebras y otras cosas, para molerlo después todo y comer el polvo de ello », *op. cit.*, p. 56.

américaine et permet de découvrir les espèces animales en présence. Les Indigènes sont présentés comme étant des personnes ayant un grand appétit et qui, en l'occurrence, mangent de tout sans aucun scrupule.

- Coutume d'un deuil indigène :

Personne au monde n'aime mieux les enfants et ne les traite mieux qu'ils ne font et s'il arrive que l'un d'eux perde son fils, ses parents le pleurent, la famille et tout le village aussi, et les lamentations durent toute une année [...] Ils pleurent tous les défunts de la sorte, sauf les vieillards [...]. Il est une autre coutume : lorsque meurt un fils ou un frère, les gens de la maison où il est mort pendant trois mois ne cherchent pas de nourriture, ils se laisseraient plutôt mourir de faim, et parents et voisins leur fournissent de quoi manger [...]<sup>177</sup>.

Encore une fois, nous voyons que les Indigènes sont solidaires entre eux dans la douleur et respectent la douleur des uns et des autres.

- Coutume vestimentaire : « *Tous les habitants de cette terre sont nus ; seules les femmes recouvrent une partie de leur corps avec une laine qui pousse sur les arbres. Les jeunes filles se couvrent de peaux de cerf* »<sup>178</sup>.

Leur style vestimentaire se résume à des matières premières issues de la nature ou encore des peaux animales.

- Coutume familiale:

On ne connaît à chacun qu'une femme. Les physiciens sont les hommes les plus affranchis ils peuvent en avoir deux, trois et entre elles règnent une grande amitié et une bonne entente. Lorsque quelqu'un marie sa fille, celui qui la prend pour femme, à partir du jour du mariage, tout ce qu'il peut tuer à la chasse ou à la pêche, sa femme l'apporte chez son père, sans en prendre ni en manger si peu que ce soit, et c'est de la maison du beau-père qu'on apporte à manger au gendre [...]<sup>179</sup>.

---

<sup>177</sup> *Op. cit.*, p. 97 : « Es la gente del mundo que más aman a sus hijos y mejor tratamiento les hacen; y cuando acaece que a alguno se le muere el hijo, lloranle los padres y los parientes, y todo el pueblo, y el llanto dura un año cumplido[...]. A todos los difuntos lloran de esta manera, salvo a los viejos[...]. Otra costumbre hay, y es que cuando algún hijo o hermano muere, en la casa donde muriere, tres meses no buscan de comer, antes se dejan morir de hambre, y los parientes y los vecinos les proveen de lo que han de comer [...] » *op. cit.*, p. 43.

<sup>178</sup> *Op. cit.*, p. 100 : « Toda la gente de esta tierra anda desnuda; solas las mujeres traen de sus cuerpos algo cubierto con una lana que en los árboles se cría. Las mozas se cubren con unos cueros de venados [...] » *op. cit.*, p. 46.

<sup>179</sup> *Op. cit.*, p. 97 : « Cada uno tiene una mujer, conocida. Los físicos son los hombres más libertados; pueden tener dos, y tres, y entre éstas hay muy gran amistad y conformidad. Cuando viene que alguno casa su hija, el que la toma por mujer, desde el día que con ella se casa, todo lo que matare cazando o pescando, todo lo trae la mujer a la casa de su padre, sin osar tomar ni comer alguna cosa de ello, y de casa del suegro le llevan a él de comer [...] » *op. cit.*, p. 43.

- Coutume de guerre :

Ce sont tous des gens de guerre et ils sont aussi astucieux pour se protéger de leurs ennemis que s'ils avaient été élevés en Italie et dans une guerre continuelle. Quand ils sont quelque part où leurs ennemis peuvent faire du mal, ils installent leurs huttes au bord de la forêt la plus âpre et la plus dense qu'ils trouvent, ils creusent un fossé et y dorment. Tous les gens de guerre sont couverts de menu bois, et ils font leurs meurtrières, et ils sont si couverts et dissimulés qu'on a beau être près d'eux, on ne les voit pas ; ils tracent un chemin très étroit qui pénètre jusqu'au milieu de la forêt [...] quand vient la nuit ils allument le feu dans leur maisons pour les espions, s'il y en a [...] et avant l'aube ils rallument les mêmes feux ; et si jamais les ennemis viennent attaquer les maisons, ceux qui sont dans le fossé leur font face et, des tranchées, leur causent beaucoup de mal sans que les assaillants les voient ni les puissent trouver [...]<sup>180</sup>.

Cabeza de Vaca souhaite montrer que dans cette société indigène, l'homme a plus de valeur qu'une femme et ce dès la naissance, et présente ainsi une partie de leur conception de la société :

Quant aux filles, à la naissance, ils les laissent manger par les chiens, et ils les jettent. La raison pour laquelle ils font cela, c'est, disent-ils, parce que tous les gens du pays sont leurs ennemis et qu'ils sont avec eux constamment en guerre ; si par hasard ils leur donnaient leurs filles en mariage, ils multiplieraient tellement leurs ennemis que ceux-ci les assujettiraient et les prendraient pour esclaves ; et c'est pourquoi ils préféreraient plutôt les tuer qu'elles ne donnassent naissance à qui serait leur ennemi [...]<sup>181</sup>.

Cabeza de Vaca souligne également l'ingéniosité de l'habitat amérindien : « *Leurs huttes sont faites de nattes posées sur quatre arceaux ; ils les transportent sur le dos, et ils déménagent tous les deux jours. [...] Ils ne s'installent avec leurs huttes que là où on trouve de l'eau et du bois* »<sup>182</sup>.

Au-delà des coutumes, nous avons relevé diverses règles de vie en société :

---

<sup>180</sup> *Op. cit.*, p. 137 : « Toda esa gente de guerra y tienen tanta astucia para guardarse de sus enemigos como tendrían si fuesen criados en Italia y en continua guerra. Cuando están en parte que sus enemigos los pueden ofender, asientan sus casas a la orilla del monte más áspero y de mayor espesura que por allí hallan, y junto a él hacen un foso, y en éste duermen. Toda la gente de guerra está cubierta con leña menuda, y hacen sus saeteras, y están tan cubiertos y disimulados, que aunque estén cabe ellos no los ven, y hacen un camino muy angosto y entra hasta en medio del monte [...] y cuando viene la noche encienden lumbres en sus casas para que si hubiere espías crean que están en ellas, y antes del alba tornan a encender los mismos fuegos; y si acaso los enemigos vienen a dar en las mismas casas, los que están en el foso salen a ellos y hacen desde las trincheras mucho daño, sin que los de fuera los vean ni los puedan hallar [...] », *op. cit.*, p. 73.

<sup>181</sup> *Op. cit.*, p. 113 : « Y a las hijas en naciendo las dejan comer a perros, y las echan por ahí. La razón por que ellos lo hacen es, según ellos dicen, porque todos los de la tierra son sus enemigos y con ellos tienen continua guerra; y que si acaso casasen sus hijas, multiplicarían tanto sus enemigos, que los sujetarían y tomarían por esclavos; y por esta causa querían más matarlas que no que de ellas mismas naciese quien fuese su enemigo [...] », *op. cit.*, p. 55-56.

<sup>182</sup> *Op. cit.*, p. 115-116 : « Las casas de ellos son de esteras puestas sobre cuatro arcos; llévanlas a cuestras, y múdanse cada dos o tres días para buscar de comer.[...].Nunca hacen asiento con sus casas sino donde hay agua y leña [...] », *op. cit.*, p. 57.

Tous ceux qui appartiennent à une même lignée vont ensemble. Deux sortes de langues cohabitent dans l'île : on donne aux uns le nom de Capoques, aux autres, de Han ; leur coutume, quand ils connaissent et que de temps en temps ils se voient, c'est, avant de se parler, de passer une demi-heure à pleurer, après quoi celui à qui l'on rend visite se lève le premier et donne à l'autre tout ce qu'il possède ; l'autre accepte et peu après s'en va avec [...]<sup>183</sup>.

Cabeza de Vaca souhaite faire connaître les conditions de vie et la fonction principale des femmes indigènes dans les villages qu'il a connus. Il ressort que la femme est celle qui joue un rôle majeur dans le bon fonctionnement du foyer. De même, nous constatons que chez les Indigènes il n'y a pas de hiérarchie politique : « *Il n'y a pas de seigneur parmi eux. Tous ceux qui appartiennent à une même lignée vont ensemble* »<sup>184</sup>, qu'ils possèdent tous à peu près tous le même aspect physique, à savoir : *Les hommes ont un tétou perforé entièrement, et il y en a chez qui c'est tous les deux [...]. Ils ont aussi la lèvre inférieure perforée et ils y portent un morceau de roseau mince comme un demi-doigt* »<sup>185</sup>.

Il est frappant de noter que Cabeza de Vaca ne cesse d'émettre de bonnes appréciations au sujet des Indigènes lors de ces descriptions. Par exemple : « *Ce sont des gens très joyeux*<sup>186</sup>, « *les gens que nous y trouvâmes sont grands et bien faits* »<sup>187</sup>, « *Personne au monde n'aime mieux les enfants et ne les traite mieux qu'ils ne font* »<sup>188</sup>. De même, Cabeza de Vaca n'hésite pas à montrer que les Indigènes sont de bons chasseurs :

Ils sont tellement entraînés à courir que, sans se reposer ni se fatiguer, ils courent du matin au soir à la poursuite d'un cerf ; et de la sorte ils en tuent beaucoup, parce qu'ils les suivent jusqu'à les épuiser, il arrive même qu'ils les prennent vivants [...]<sup>189</sup>.

---

<sup>183</sup> *Op. cit.*, p. 101 : « Todos los que son de un linaje andan juntos. Habitan en ellas dos maneras de lenguas: a los unos llaman Capoques, y a los otros de Han; tienen por costumbre cuando se conocen y de tiempo a tiempo se ven, primero que se hablen, estar media hora llorando, y acabado esto, aquel que es visitado se levanta primero y da al otro cuanto posee, y el otro lo recibe, y de ahí a un poco se va con ello [...] », *op. cit.*, p. 46.

<sup>184</sup> *Op. cit.*, p. 101 : « Es gente muy partida de lo que tienen unos con otros. No hay entre ellos señor. Todos los que son de un linaje andan juntos. Habitan en ellas dos maneras de lenguas: a los unos llaman Capoques, y a los otros de Han; tienen por costumbre cuando se conocen y de tiempo a tiempo se ven, primero que se hablen, estar media hora llorando, y acabado esto, aquel que es visitado se levanta primero y da al otro cuanto posee, y el otro lo recibe, y de ahí a un poco se va con ello [...] », *op. cit.*, p. 46.

<sup>185</sup> *Op. cit.*, p. 96-97: «Tienen los hombres la una teta horadada de una parte a otra, y algunos hay que tienen ambas, [...] traen también horadado el labio de abajo, y puesto en él un pedazo de caña delgada como medio dedo [...] », *op. cit.*, p. 42.

<sup>186</sup> *Op. cit.*, p. 115 : « Es gente muy alegre », *op. cit.*, p. 57.

<sup>187</sup> *Op. cit.*, p. 96 : « La gente que allí hallamos son grandes y bien dispuestos », *op. cit.*, p. 42.

<sup>188</sup> *Op. cit.*, p. 97 : « Es la gente del mundo que más aman a sus hijos y mejor tratamiento les hacen », *op. cit.*, p.43.

<sup>189</sup> *Op. cit.*, p. 115 : « Están tan usados a correr, que sin descansar ni cansar corren desde la mañana hasta la noche, y siguen un venado; y de esta manera matan muchos de ellos, porque los siguen hasta que los cansan, y algunas veces los toman vivos » ,*op. cit.*, p. 57.

Dans certains épisodes, Álvar Núñez Cabeza de Vaca semble même avoir établi une certaine complicité avec les Indigènes : « *J'étais très connu des Indiens, ils étaient très contents de me voir et je leur apportais ce dont ils avaient besoin ; ma réputation était telle que ceux qui ne me connaissaient pas me cherchaient et désiraient me voir* »<sup>190</sup>.

D' ailleurs, Cabeza de Vaca utilise à certains moments l'adjectif possessif « mes » : « *Moi, comme je l'ai dit, j'étais de l'autre côté, en Terre Ferme, où mes Indiens m'avaient emmené* »<sup>191</sup> comme en signe en signe de fraternité, de communion de vie. Il est dans leur monde et partage assurément leur quotidien, ce qui lui a permis de les voir comme des hommes à part entière.

En somme, il ressort que l'approche de Cabeza de Vaca est différente de celle de la plupart des conquistadores comme Díaz del Castillo et c'est pour cela qu'il nous semble opportun de le qualifier d'*inconquistador*. Il montre combien les Indigènes ont des coutumes différentes des Espagnols. C'est cette diversité culturelle qui a manqué dans l'Histoire officielle et qu'il nous permet de découvrir. Avec ce nouveau rapport à l'Histoire, l'objectif premier (de conquête) des Espagnols est mis en cause. Cabeza de Vaca met en effet en scène un homme, lui-même, qui n'a pas pour objectif de conquérir une terre ainsi que ses richesses. Cabeza de Vaca semble avoir souhaité faire connaître ces peuples amérindiens très proches de la nature, accueillants et respectueux. À travers ces multiples descriptions des coutumes et d'autres règles de vie sociale, Cabeza de Vaca appelle le lecteur à se faire sa propre idée de cet Ailleurs. Ainsi, comme nous avons pu le voir, la plupart de ces descriptions sont faites sans critique négative, avec pour le moins un eurocentrisme nuancé. Est mise en avant l'idée que sans hiérarchie sociale les Indigènes se respectent entre eux. Cabeza de Vaca a voulu peut-être montrer l'opposition entre sa culture et celle des Indigènes. Quoi qu'il en soit, sa relation de voyage permet d'avoir une autre approche des Autochtones, bien différente de celle véhiculée par les récits traditionnels de la Conquête.

---

<sup>190</sup> *Op. cit.*, p. 104 : « Y entre ellos era muy conocido; holgaban mucho cuando me veían y les traía lo que habían menester, y los que no me conocían me procuraban y deseaban ver por mi fama [...] », *op. cit.*, p. 48.

<sup>191</sup> *Op. cit.*, p. 102 : « Yo, como he dicho, estaba en la otra parte, en Tierra Firme, donde mis indios me habían llevado », *op. cit.*, p. 47.

## 4. Résultats et perspectives

### 4.1. Résultats

Nous avons formulé des hypothèses à atteindre, il convient maintenant de dresser le bilan de nos recherches.

En nous fondant notamment sur les travaux de Réal Ouellet à propos des récits de voyage et de leurs caractéristiques, nous avons pu démontrer que la littérature de voyage est un genre qui s'est développé durant la Conquête. Avec la différence flagrante au niveau des titres des œuvres de Bernal Díaz del Castillo et de Cabeza de Vaca, nous nous sommes rendue compte que la littérature de voyage était avant tout un genre protéiforme. Il n'empêche que, les deux œuvres de notre corpus respectent bien les critères d'un récit de voyage, à savoir les aspects : narratif, descriptif et commentatif.

En analysant le pacte de lecture des deux œuvres de notre corpus, nous avons pu voir que Bernal Díaz del Castillo a mis tout en œuvre pour rassurer le lecteur sur la véracité de ses propos. Ainsi, afin de justifier que son récit se proposait de révéler la vérité, Bernal Díaz del Castillo a adopté une posture selon laquelle il affirme vouloir corriger les erreurs de ses prédécesseurs. En revanche, pour Cabeza de Vaca, il n'y a pas de prologue, mais un *incipit* dans lequel nous avons pu voir que cet auteur adopte une posture apparemment plus humble.

Nous avons alors cherché à souligner combien le choix politique de l'idéologie du centre européen participa de la construction d'un regard stéréotypé, homogène et réducteur des marges américaines et de leurs habitants autochtones, à travers la notion d'exotisme redéfinie par Victor Segalen.

Dans l'*Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle Espagne*, nous trouvons une description peu élogieuse des Autochtones, considérés comme étant des sauvages, des monstres, soit en clair des êtres inhumains n'ayant pas de morale. L'idéologie du centre européen a clairement fait le choix d'imposer exclusivement son approche socioculturelle et sa religion. Ce regard stéréotypé a été particulièrement visible lors d'un épisode où l'un des compagnons de Bernal Díaz del Castillo : Gonzalo Guerrero, captif des Indigènes, formula le souhait de rester auprès de sa femme et de ses enfants et résuma en des phrases très brèves le jugement dont il aurait été victime de par son assimilation à la culture indigène et sa transformation physique.

Nous avons essayé de montrer qu'Álvar Núñez Cabeza de Vaca a sans doute été l'un des précurseurs de l'interculturalité. Nous avons en effet montré que Cabeza de Vaca répond bien aux critères des définitions proposées par Carmel Camilleri et par le *Comité Mondial des Apprentissages tout au long de la vie*. Même si la théorisation de l'interculturalité n'est apparue que dans les années soixante-dix alors que la relation d'Álvar Núñez Cabeza de Vaca date du XVI<sup>e</sup> siècle, son approche souvent « dé-centrée » qui accepte de valoriser des hommes (et des cultures) non européens participe assurément d'un autre regard sur le monde, même s'il n'est pas toujours exempt d'auto-héroïsation.

Nous avons également pour objectif de montrer qu'Álvar Núñez Cabeza de Vaca avait établi une sorte de rupture avec la construction d'une image négative des habitants du Nouveau Monde. Nous avons pu le démontrer à travers divers passages où Cabeza de Vaca se présente en véritable ethnologue avant l'heure décrivant et expliquant les coutumes et les spécificités des groupes autochtones rencontrés.

De ce fait, Álvar Núñez Cabeza de Vaca se démarque des conquistadors traditionnels, car il pose un regard différent sur les Autochtones, un regard presque sans critique, sans hiérarchisation euro-centrée. Le fait même d'avoir vécu tant d'années sur ces terres et d'avoir aussi participé à la vie quotidienne et aux souffrances quotidiennes dues aux aléas climatiques et aux conditions précaires de vie permet de mieux comprendre comment Cabeza de Vaca se démarque d'un conquistador plus « traditionnel » comme Bernal Díaz del Castillo.

Ainsi pouvons-nous parler d'une relecture de l'image traditionnelle de la Conquête à partir de la *Relation de voyage 1527-1537* d'Álvar Núñez Cabeza de Vaca. Bernal Díaz del Castillo affiche une attitude beaucoup plus rigide et orgueilleuse. Néanmoins, nous avons relevé la présence d'ethnocentrisme et d'interculturalité, à des degrés divers, dans les deux ouvrages de notre corpus qui révèlent ainsi les difficultés de toute rencontre. Il nous a semblé pouvoir distinguer des espaces précis où ethnocentrisme et interculturalité apparaissaient.

L'ethnocentrisme qui se dégage de l'œuvre de Bernal Díaz del Castillo est essentiellement de type religieux et historique puisque l'histoire n'est racontée que du point de vue espagnol alors que chez Cabeza de Vaca l'ethnocentrisme apparaît plutôt dans la description physique ou morale des Autochtones.

En somme, l'approche de ces récits des premières rencontres entre Espagne et Amérique ne saurait être perçue de façon monolithique.

## 4.2 Perspectives

Cette étude constitue une étape préliminaire d'une analyse que nous voudrions plus poussée des modalités d'écriture retenues par les premiers récits de voyage et de conquête du « Nouveau » Monde. Nous avons déjà présenté dans ce mémoire deux œuvres de Bernal Díaz del Castillo et d'Álvar Núñez Cabeza de Vaca. Nous avons l'intention de poursuivre cette étude, à partir d'un corpus plus large, en interrogeant toujours le rapport entre les notions d'ethnocentrisme et d'interculturalité. Nous souhaiterions donc élargir notre champ d'investigation à d'autres récits de voyages et de conquête de cette période de premiers contacts entre l'Espagne et l'Amérique.

## 5. Bibliographie

- Ouvrages de référence :

- \* En français :

- Cabeza de Vaca Álvar Núñez, *Relation de voyage 1527-1537*, Arles, Actes-Sud, 1989.

- Díaz del Castillo Bernal, *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, Paris, La Découverte, 2003.

- \* En espagnol :

- Cabeza de Vaca Álvar Núñez, *Naufragios*,

<http://www.sisabianovenia.com/LoLeido/NoFiccion/CabezadeVacaNaufragios.pdf>.

- Díaz del Castillo Bernal, *Historia verdadera de la conquista de Nueva-España*,

<http://www.cervantesvirtual.com/obra-visor/historia-verdadera-de-la-conquista-de-la-nueva-espana-tomo-i--0/html/481f665e-69c1-4064-9d6a-6333c5711ecc.htm>.

- Œuvres sur la rencontre « Europe/ Amérique » :

- Duviols Jean-Paul, *L'Amérique espagnole vue et rêvée : les livres de voyages de Christophe Colomb à Bougainville*, Paris, Edition Promodis, 1986.

- Duverger Christian, *Cortés et son double : enquête sur une mystification*, Paris, Seuil, 2013.

- Demorgon Jacques, *Complexité des cultures et de l'interculturel : contre les pensées uniques*, Paris, Anthropos, 2004.

- Las Casas Bartolomé (de), *Très brève relation de la destruction des Indes*, Paris, La Découverte, 1996 (1552).

- Lévi-Strauss Claude, *Race et histoire*, Paris, Folio essais, 2012 (1952).

- Ouellet Réal, *La Relation de Voyage en Amérique (XVIe-XVIIe Siècles), Au carrefour des genres*, Presses de l'Université de Laval, Collections de la République des Lettres, 2010.

- Segalen Victor, *Essai sur l'exotisme*, Paris, Fata Morgana, 1986 (1978).

- Todorov Tzvetan,
- - *La conquête de l'Amérique : la question de l'Autre*, Paris, Seuil, 1982.
- - *Nous et les autres*, Paris, Seuil, 2001.
- Wachtel Nathan, *L'histoire des vaincus*, Paris, Gallimard, 1971.
- Zumthor Paul, *La Mesure du monde*, Paris, Seuil, 1993.
  
- Ouvrages de théorie littéraire :
- Cayuela Anne, *Le paratexte au Siècle d'Or, Prose romanesque, livres et lecteurs en Espagne au XVII<sup>e</sup>*, Genève, 1996.
- Charles Grivel, Aron Kibédi Varga, *Du linguistique au textuel*, Amsterdam, Van Gorcum, 1974.
- Del Lungo Andrea, *L'incipit romanesque*, Paris, Seuil, 2003.
- Duchet Claude, Stéphane Vachon, *La recherche littéraire : objets et méthodes*, Paris, éditions XYZ, 1998.
- Eco Umberto, *Lector in fabula*, Paris, Grasset, 1985.
- Genette Gérard, *Seuils*, Paris, Seuils (Collection Poétique), 1987.
- Grivel Charles, Kibédi Varga Aron, *Du linguistique au textuel*, Amsterdam, Van Gorcum, 1974.
- Jouve Vincent, *L'effet personnage dans le roman*, Paris, Presses universitaires de France, 1992.
- Lejeune Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1996 (1975).
  
- Webographie
- Définition de l'Unesco : <http://fr.unesco.org/about-us/propos-de-lunesco>.
- Définition du mot civilisation : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/civilisation/>.

- Définition de l'interculturalité : [http://www.wcfel.org/doc/lalettreduCMA\\_4.pdf](http://www.wcfel.org/doc/lalettreduCMA_4.pdf), p.7.
- Définition de l'assimilation sociale : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/assimilation-sociale/>.
- Duviols Jean-Paul, « L'Amérique espagnole au XVI<sup>e</sup> siècle, selon les récits de voyage », [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hes\\_07525702\\_1988\\_num\\_7\\_3\\_2354](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hes_07525702_1988_num_7_3_2354)
- Réal Ouellet, *Le paratexte liminaire de la relation : le voyage en Amérique*, XLI<sup>e</sup> Congrès de l'Association le 25 juillet 1989 : [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/caief\\_05715865\\_1990\\_num\\_42\\_1\\_137](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/caief_05715865_1990_num_42_1_137).
- Staszak Jean-François « Qu'est ce que l'exotisme ? », [http://www.unige.ch/ses/geo/collaborateurs/publicationsJFS/Globe2008\\_Article1\\_.pdf](http://www.unige.ch/ses/geo/collaborateurs/publicationsJFS/Globe2008_Article1_.pdf), p. 8-9.

- Dictionnaires :

- Blocsh Oscar, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, Presses universitaires de France, 1975 (1932).
- Covarrubias Orozco Sebastián (de), *Tesoro de la lengua castellana o española*, Madrid, 1995 (1611).
- *Diccionario de autoridades*, Real Academia Española, Edición facsímil, Gredos, 1969 (1726).
- *Diccionario de la lengua española*, Real Academia Española, Madrid, 2001(1780).
- Furetière Antoine, *Dictionnaire universel*, Paris, Le Robert, 1978 (1690).
- Rey Alain, *Le Grand Robert de la langue française*, Paris, Le Robert, 2001(1964).

# Annexes

	Relation/ <i>Relación</i>	Voyage / <i>Viaje</i>	Conquete/ <i>Conquista</i>	Histoire / <i>Historia</i>
Furetière : <i>Dictionnaire universel</i> , 1690 <sup>192</sup>	Récit de quelque aventure, histoire, bataille. Se dit plus particulièrement des aventures des voyageurs, des observations qu'ils font dans leurs voyages.	Transport qu'on fait de la personne en des lieux éloignés. On fait <i>voyage</i> par curiosité pour voir des choses rares. On a imprimé les grands <i>voyages</i> en six volumes, comme aussi les <i>voyages</i> de Christophe Colomb [...] Relations de <i>voyages</i> imprimées. [...]. Signifie aussi, Pèlerinage. [...]. On appelle des <i>voyages</i> de long cours, ceux qu'on fait sur mer dans des navires qui doivent être longtemps à revenir, comme ceux des Indes, de l'Amérique, etc. Pour les appelés ainsi, il faut qu'ils soient du moins de mille ou 1300 lieues.	Action du conquérant. La conquête d'Alexandre s'étendit bien loin, et sert en peu de temps. Signifie encore la ville ou la Province conquise. Cette ville est une des <i>conquêtes</i> du Roy.	Description, narration des choses comme elles sont, ou des actions comme elles se sont passées, ou comme elles se pourraient passer. Ce mot vient du Grec <i>Historia</i> , qui signifie <i>proprement recherche des choses curieuses, envie de savoir</i> . Il signifie aussi l'exposition des choses dont nous avons été les spectateurs. [...] Il est vrai que la signification de ce nom devient ensuite bien plus étendue et signifie une <i>narration de plusieurs choses mémorables</i> , quand bien même nous ne les saurions qu'au rapport des autres. Ce mot vient du latin du verbe <i>isimi</i> , qui signifie je sais [...]. Au premier sens il se dit de la description des choses naturelles, des animaux, végétaux, minéraux, etc. [...]. [...] se dit de cette narration véritable suivie et enchaînée de plusieurs événements mémorables qui sont arrivés en une ou plusieurs nations, en un ou en plusieurs siècles. Se dit aussi des récits particuliers qu'on fait de quelques événements singuliers, tragiques ou notables. [...] Se dit aussi d'un petit récit de quelques aventures qui a quelque chose de plaisant ou d'extraordinaire qui est arrivé à quelque personne et surtout quand elle est un peu de notre connaissance.[...].

<sup>192</sup> Antoine Furetière, *Dictionnaire universel*, Paris, Le Robert, 1978 (1690). Nous avons modernisé la graphie.

	Relation/ <i>Relación</i>	Voyage / <i>Viaje</i>	Conquete/ <i>Conquista</i>	Histoire / <i>Historia</i>
<i>Tesoro de lengua castellana o española</i> , 1611 <sup>193</sup>	Latine RELATIO, a referendo, actus referendi.	1.La jornada.[...] 4.Viático, el sustento para poder caminar.5. Desvío,6. Desviarse, desviado.  Jornada: Lo que un hombre puede andar buenamente de camino en un día, desde que amanece hasta anochece, y comúnmente se suele tasar diez leguas.[...]2. Jornada suele tomarse alguna vez por todo un camino que se hace aunque sea de muchos días.3. Y jornada se llama la expedición de algún ejército que a va a parte determinada para pealar [...].	Pretender por armas algún reino o estado; a conquiere.2. Conquista.3.Conq uistadores.	Es una narración y exposición de acontecimientos pasados, y en rigor es de aquellas cosas que el autor de la historia vio por sus propios ojos y da fe dellas, como testigo de vista, según la fuerza del vocablo[...]. Pero basta que el historiador tenga buenos originales y autores fidedignos de aquello que narra y escriba, y que de industria no mienta o sea flojo en averiguar la verdad, antes que la asegure como tal. Cualquiera narración que se cuente, aunque no sea con este rigor, largo modo se llama historia, como historia de los animales, historia de las plantas, etc.[...].
<i>Autoridades</i> , 1726 <sup>194</sup>	La narración ó informe que se hace de alguna cosa, que sucedió.[...].	La jornada, que le hace de una parte a otra por mar, ó tierra. Es formado de <i>Viam agere</i> . Lat. Peregrinatio. <i>Iter,neris</i> .[...] Se toma por el mismo camino por donde se hace.[...] Se llama también el modo particular de andar, especialmente quando es apresurado.[...] Por extensión se llama la ida à qualquier parte, aunque no sea jornada Dícese con especialidad, quando se lleva alguna carga.Lat. <i>Via conductio</i> . Se toma también por la carga, ù peso, que se lleva de un lugar à otro de una vez.[...].	Ganância ó adquificion conleguida á fuerza de armasde alguna Plaza , cuidad ó Provincia.[...]	Relación hecha con arte: descripción de las cosas como ellas fueron por una narración continuada y verdadera de los sucesos más memorables y las acciones más célebres.. Se llama también la descripción que se hace de las cosas naturales, animales, vegetables, minerales, etc. Significa también fábula ó enredo. En la pintura se llaman los quadros y tapices que contienen algunos casos históricos.[...].

	Relation/ <i>Relación</i>	Voyage / <i>Viaje</i>	Conquête/ <i>Conquista</i>	Histoire / <i>Historia</i>
<i>Le grand robert de la langue française, 1964</i> <sup>195</sup>	<p>n.f- 1268 au sens II. Lat. <i>relatio</i> « récit, narration ». Relater. [...] Le fait de relater, de rapporter en détails ; paroles par lesquelles on relate. Compte (rendu), histoire, narration, procès verbal, rapport, récit. Relation orale, écrite. Relation régulière, quotidienne. Journal, mémoire. Relation d'un témoin. Témoignage. Faire la relation, une relation de [...].</p> <p>(1400).Récit fait par un voyageur, un explorateur... [...]Loc. (vieilli). Ouvrage de relation : récit décrivant les circonstances d'un voyage dans les contrées peu connues, terme de relation : mot observé dans une langue étrangère, au cours d'un voyage, et rapporté par un voyageur.</p>	<p>n.m. – 1480 ; chemin à velage »chemin à parcourir », 1080, la Chanson de Roland ; veage, voiage, pèlerinage, croisade », XII<sup>e</sup>; du lat. viaticum, d'abord « ce qui sert à faire la route, viatique » puis « voyage ».</p> <p>1. déplacement personne qui se rend dans un lieu assez éloigné (pour y rester s'y déplacer, en revenir). Faire un voyage». « Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage ». [...] (1525, Pigafetta). Vx. Récit de Voyage.</p>	<p>n.f. V. 1160, conqueste et jusqu'au déb. XVIII<sup>e</sup> ; du lat.pop.* <i>conquaesita</i>, p.p. de <i>conquaere</i>. Conquérir.</p> <p>A1. (La conquête). Action de conquérir. Découverte. Régner sur un pays par droit de conquête. Esprit de conquête. Agression attaque, guerre. Loc. à la conquête de... : à la découverte de, s'élancer à la conquête du monde. Action de lutter pour obtenir (qqch).La conquête du pouvoir, du succès. La conquête d'un droit. La conquête du bonheur, de la liberté. La conquête de nouveaux terrains sur la mer. La conquête de matières premières, de l'or, le fait de les obtenir.</p>	<p>1. Connaissance ou relation des événements du passé, des faits relatifs à l'évolution de l'humanité, d'un groupe social, d'une activité humaine, etc., et qui sont dignes ou jugés dignes de mémoire ; événements, faits ainsi relatés. Histoire générale, universelle ; histoire de l'humanité. [...].</p> <p>2. A. L'ensemble des connaissances relatives à l'évolution, au passé de l'humanité ; la science et la méthode permettant de reconstituer cette évolution et d'acquérir et de transmettre ces connaissances ; par ext. L'évolution humaine considérée comme objet d'étude. [...]</p>

<sup>194</sup> *Diccionario de Autoridades*, Real Academia Española, Madrid, Edición facsímil, Gredos, 1969 (1726). Nous avons modernisé la graphie.

<sup>195</sup> Alain Rey, *Le Grand Robert de la langue française*, Paris, Le Robert, 2001 (1964).

	Relation/ <i>Relación</i>	Voyage / <i>Viaje</i>	Conquête/ <i>Conquista</i>	Histoire / <i>Historia</i>
<i>Diccionario de la lengua española, 1780</i> <sup>196</sup>	(Del lat. <i>relatio</i> ).f Exposición que se hace de un hecho.2. Conexión, correspondencia de algo con otra cosa.3. Conexión, correspondencia, trato, comunicación de alguien con otra persona.[...].	(Del dialect. Y cat. <i>Viatge</i> ).m. Acción y efecto de viajar.2. Traslado que se hace de una parte a otra por aire, mar o tierra.3. Camino por donde se hace.[...].	f. Acción y efecto de conquistar.2. Cosa conquistada.	(Del lat. <i>Historia</i> ).f. Narración y exposición de los acontecimientos pasados y dignos de memoria, sean públicos o privados.2. Disciplina que estudia y narra estos sucesos.3. Obra histórica compuesta por un escritor.4. Conjunto de los sucesos o hechos políticos, sociales, económicos, culturales, etc., de un pueblo o de una nación.5. Conjunto de los acontecimientos ocurridos a alguien a lo largo de su vida o en un período de ella.6. Relación de cualquier aventura o suceso.[...].

